ŒUVRES

DIVERSES

DE

M. THOMAS.

SECONDE PARTIE.

ŒUVRES
DIVERSES
DE
M. THOMAS.

Seconde Partie.

A AMSTERDAM,
Chez E. Van Harrevelt.

M. DCC. LXXII.

ÉLOGE

DE MAXIMILIEN

DE BETHUNE,

DUC DE SULLY,

SURINTENDANT DES FINANCES,
principal Miniſtre ſous HENRI IV.

Par M. THOMAS.

Diſcours qui a remporté le prix de l'Académie Françoiſe en 1763.

ÉLOGE

DE MAXIMILIEN

DE BÉTHUNE

DUC DE SULLY.

UNE triſte & honteuſe expérience atteſte à tous les ſiecles & à tous les pays, que le genre humain eſt injuſte envers les grands hommes qu'il a ſous ſes yeux. Nous ne pardonnons pas à ceux qui nous humilient. Tout ce qui eſt grand, accable notre foibleſſe. La poſtérité plus juſte dépouille ce caractere. Un tombeau met un intervalle immenſe entre l'homme qui juge, & celui qui eſt jugé. C'eſt là que l'envie ſe tait, que les perſécutions ceſſent, que les petits intérêts s'évanouiſſent. Les paſſions, comme un limon groſſier, ſe dépoſent inſenſiblement en roulant à travers les ſiecles; & la vérité ſurnage. A meſure que la poſtérité a imprimé ſes pas ſur les cendres de SULLY, la gloire de ce grand homme a été plus reconnue. On a mieux vu le bien qu'il

a fait, lorſqu'on a ceſſé d'en jouir : on a plus admiré ſes reſſources, lorſqu'on a eu les mêmes beſoins. Sa réputation foible d'abord & incertaine eſt devenue ce qu'elle devoit être, ſemblable à ces arbres vigoureux qui naiſſent au milieu des orages, s'élevent avec lenteur, ſe fortifient par les ſecouſſes, & s'affermiſſent par le temps. Ainſi, pour louer ce grand homme, je n'aurai beſoin que d'écouter la renommée. La voix des ſiecles & des nations me dictera ce que je dois écrire.

Malheur à l'écrivain qui fait de l'art de penſer un trafic infâme de flatterie ! Ce n'eſt point ici l'éloge d'un homme ; c'eſt une leçon pour les Etats & pour l'humanité entiere. Mais ſurtout, s'il y avoit un pays ſur la terre où les déſordres & les malheurs fuſſent les mêmes, où les abus fuſſent changés en loix, les mœurs corrompues par l'aviliſſement des ames, les reſſorts de l'Etat relâchés par la molleſſe, ce ſeroit pour ce pays que j'écrirois. En développant les talens de SULLY, je montrerois de grandes reſſources ; en peignant ſes vertus, j'offrirois un grand exemple.

Je n'ignore point qu'il y a des temps malheureux où la ſainte image de la vertu ne paroît plus qu'un fantôme menaçant, & où celui qui oſe la louer, eſt regardé comme l'ennemi de ſon ſiecle : mais je ſerois indigne de parler de SULLY ; ſi cette baſſe crainte pouvoit m'arrêter. Ayons du moins le courage de bien dire, dans un ſiecle où ſi peu d'hommes ont le courage de bien faire. Les hommes vertueux m'en ſauront gré ; & l'indignation du vice ſera encore un nouvel éloge pour moi.

Vous ne ſerez point ſéparé de cet éloge, ô vous tendre ami de SULLY, vous le plus grand des Rois & le meilleur des maîtres, vous dont

un citoyen ne peut prononcer le nom ſans attendriſſement. Ah ! ſi vos cendres pouvoient ſe ranimer, vous peindriez vous-même SULLY avec cette éloquence ſimple & guerriere qui vous étoit propre ; & SULLY ſeroit mieux loué ſans doute qu'il ne pourra l'être par les plus grands orateurs.

PREMIERE PARTIE.

LE moindre des mérites de SULLY, fut d'être d'une naiſſance illuſtre [a]. Il tenoit d'un côté à la Maiſon d'Autriche, de l'autre à l'auguſte Maiſon de France. C'en étoit aſſez pour corrompre une ame foible. La ſienne ne trouva dans cet heureux hazard que des motifs de grandeur. Il y puiſa cet orgueil généreux qui s'indigne des baſſeſſes, & qui s'élance à la gloire par la vertu. La fortune lui accorda un nouvel avantage pour devenir grand ; car

(a) MAXIMILIEN DE BETHUNE, Baron de Roſni, Duc de Sully, Maréchal de France, & principal Miniſtre ſous Henri IV, naquit à Roſni le 13 Décembre 1560, de François de BETHUNE, Baron de Roſni, & de Charlotte DAUVET, fille d'un Préſident de la Chambre des Comptes de Paris. La Maiſon de BETHUNE étoit illuſtrée & connue dès le dixieme ſiecle. L'hiſtoire en fait une mention honorable dans les guerres des Croiſades. Elle s'allia dans la ſuite avec différents Princes de la Maiſon de France, avec les Empereurs de Conſtantinople, les Comtes de Flandre, les Ducs de Lorraine, les Rois de Jéruſalem, les Rois de Caſtille, les Rois d'Ecoſſe, les Rois d'Angleterre, avec la Maiſon d'Autriche, avec les Maiſons de Courtenay, de Châtillon, de Montmorency, de Melun, de Horn, &c. On peut dire du Duc de Sully qu'il ſoutint un ſi grand nom, ce qui eſt ſans doute la premiere gloire après celle de le créer.

il étoit pauvre. Tandis qu'il étoit élève à Roſni dans toute l'auſtérité des mœurs antiques, déjà croiſſoit dans les montagnes & parmi les rochers du Béarn, cet autre enfant deſtiné à conquérir & à gouverner la France [*b*]. Le Ciel devoit les unir un jour pour le bonheur de l'Etat : cependant ils étoient encore foibles ; & le ſang couloit autour d'eux. Quatre batailles où les François s'égorgerent, ſervirent d'époque à l'enfance de SULLY [*c*]. De plus grands maux ſe prépa-

---

(*b*) Henri Roi de Navarre, qui avec le ſecours de Sully devoit faire tant de bien à la France, étoit plus âgé que lui de ſept ans. Né le 13 Décembre 1553 à Pau en Béarn, il fut élevé dans un château parmi les rochers & dans les montagnes. Là, il étoit habillé & nourri comme les autres enfans du pays. On l'accoutumoit à courir & à monter ſur les rochers. Sa nourriture ordinaire étoit du pain bis, du fromage & du bœuf. Souvent même on le faiſoit marcher nuds pieds & nue tête. Cette éducation mâle contribua ſans doute à lui donner cette trempe d'ame vigoureuſe & forte, qui en fit dans la ſuite un ſi grand Homme. Il ſeroit à ſouhaiter que nos mœurs nous permiſſent d'imiter de pareils exemples. La molleſſe, vice ordinaire de notre éducation moderne, en affoibliſſant les organes, détruit le principe des grandes choſes, & fait, pour ainſi dire, mourir l'ame avant qu'elle ſoit née.

(*c*) Pendant l'enfance de Sully, il y eut quatre batailles livrées entre les Proteſtants & les Catholiques, celle de Dreux en 1562, celle de Saint Denis en 1567, celles de Jarnac & de Montcontour en 1569, enfin la Saint Barthelemi, plus meurtriere que dix batailles, en 1572. Sully étoit alors âgé de 12 ans, & avoit été élevé dans la Religion proteſtante. Il faiſoit ſes études au College de Bourgogne, mais il n'y demeuroit pas. Sur les trois heures après minuit, le ſon de toutes les cloches & les cris confus de la populace le réveillerent. Il ne tarda point à être inſtruit de la cauſe du tumulte. Auſſi tôt il réſolut d'aller gagner le College de Bourgogne. Il prend ſa robe d'écolier, & met ſous ſon

roient encore. Oh ! quelle main pourra effacer du ſouvenir de la Poſtérité ce jour qui fut ſuivi de vingt-ſix ans de carnage & d'horreur, ce jour où la férocité du fanatiſme changea un peuple doux en un peuple de meurtriers, & où d'un bout de la France à l'autre les autels furent inondés du ſang des hommes! Je te rends graces, ô Ciel, de ce que HENRI IV. & SULLY ne périrent pas dans cette journée. La mort de ces deux hommes ſeuls eût été plus funeſte à l'Etat que celle des ſoixante & dix mille citoyens qui furent égorgés.

L'éducation de SULLY fut interrompue par ces

---

bras un gros livre d'Egliſe à l'uſage des Catholiques. En cet état il ſort. En entrant dans la rue, il la voit inondée de ſang, il voit des troupes de furieux qui couroient de toute part, enfonçoient les maiſons, & crioient à haute voix: *tue, tue; aux Huguenots, aux Huguenots.* Ce ſpectacle, ces cris, tout augmente ſa frayeur, & précipite ſes pas. Trois corps-de-garde l'arrêterent ſucceſſivement; chaque fois le livre d'heures, qu'il portoit, le ſauva. Arrivé enfin au College de Bourgogne, il y trouva de nouveaux périls. Le portier lui refuſa deux fois l'entrée, & le laiſſa dans la rue à la merci des aſſaſſins. Heureuſement le Principal du College fut ſon danger. C'étoit un homme de bien, & qui ne croyoit point qu'un aſſaſſin fût un acte de Religion. Il mena le jeune Sully dans ſon appartement: mais en y entrant, Sully trouva encore deux Prêtres inhumains, qui voulurent ſe jetter ſur lui pour le mettre en piéces, citant les Vêpres Siciliennes, & diſant que l'ordre étoit de tuer juſqu'aux enfants à la mammelle. Le principal l'arracha avec peine de leurs mains, & le fit conduire ſecrettement dans un cabinet écarté, où il l'enferma ſous clef. A quoi tient le ſort des Etats ! Peu s'en fallut que Henri ne fût tué le même jour. Le Prêtre charitable qui conſerva la vie à Sully, en ſauvant un enfant de douze ans, ne penſoit point alors qu'il étoit le bienfaiteur de la France.

affreux revers. Il ſe vit obligé de renoncer à l'étude des langues : mais l'hiſtoire, en lui mettant ſous les yeux la vie des grands hommes, lui fit ſentir qu'il étoit né pour les imiter. Les Mathématiques accoutumerent ſon eſprit à ces combinaiſons juſtes & rapides qui forment le guerrier & l'homme d'Etat. Son ſiecle même l'inſtruiſit. Les fureurs religieuſes dont il fut le témoin, & preſque la victime, lui inſpirerent l'horreur du fanatiſme. Le ſaccagement des villes & des campagnes réveilla dans ſon cœur l'humanité. La faim, la ſoif, les périls & les travaux belliqueux formerent ſon courage. Quoi! l'orateur, en voyant les mœurs foibles & corrompues de ſon ſiecle, ſeroit-il réduit à envier ces tems malheureux des diſcordes civiles, où les Etats éprouvent des ſecouſſes, mais où les ames ſe fortifient par les épreuves? SULLY n'eſt encore âgé que de ſeize ans, & déjà il commence à ſe ſignaler. Les premiers talents qu'il montra, furent ceux de la guerre.

Charles IX. étoit mort, Prince féroce & foible, eſclave de ſa mere, teint du ſang de ſes ſujets. Henri III accouroit du fond de la Pologne. Catherine volupteuſe & cruelle, Reine barbare & femme ſuperſtitieuſe, agitoit les rênes ſanglantes de l'Etat. Les Proteſtants plus terribles par leurs pertes, couroient venger les meurtres de la S. Barthelemi. Henri avoit briſé ſes fers: ce jeune Prince ardent & impétueux voloit de ſa priſon aux combats. Roſni le ſuit [*d*]. Impatient de

(*d*) La guerre civile qu'on avoit crue éteinte par les maſſacres de la Saint Barthelemi, recommença en 1574. Mais le Roi de Navarre ne recouvra ſa liberté qu'en 1576. Roſni l'accompagna dans ſa fuite. Il entra d'abord dans l'infanterie comme ſimple volontaire, & fit ſes premieres armes aux environs de Tours. Il ſe ſignala

vaincre, il ſert ſans autre titre que celui de volontaire. Les plaines de Tours furent le premier théâtre de ſa valeur. Déjà il alarme le cœur ſenſible du Roi de Navarre : ce Prince loue ſon courage en blâmant ſa témérité. Un drapeau lui eſt confié : ce devoit être en ſes mains l'étendard de la victoire. Il conſacre à ſon maître le fruit de ſes économies & l'or qui étoit le prix de ſon ſang. Pluſieurs gentils-hommes à ſa ſolde font ſerment de combattre & de mourir avec lui [e]. Dès

---

dans pluſieurs détachements. Le Roi de Navarre ayant appris qu'il ſe comportoit avec plus de témérité que de prudence, le fit appeller, & lui dit : » Roſni, ce n'eſt pas » là où je veux que vous hazardiez votre vie. Je loüe » votre courage, mais je deſire vous le faire employer » en une meilleure occaſion ». La même année, M. de Lavardin ſon parent lui fit prendre l'enſeigne de ſa Compagnie Colonelle. Il eſt nommé pour défendre Périgueux, & enſuite Villeneuve en Agenois. A la priſe de Réole il commande cinquante hommes. Au ſiege de Villefranche en Périgord, montant à l'aſſaut avec ſon drapeau, il eſt renverſé par le choc des piques & des hallebardes, dans un foſſé profond où il penſa périr. Au ſiege de Marmande, commandant un corps d'Arquebuſiers, il eſt ſur le point d'être accablé par un nombre trois fois ſupérieur. Le Roi de Navarre couvert d'une ſimple cuiraſſe, vole à ſon ſecours, & lui donne le temps de s'emparer du poſte qu'il attaquoit.

(e) Les économies du jeune Roſni jointes aux profits militaires qu'il avoit faits dans cette campagne, le mirent en état d'entretenir à ſa ſolde pluſieurs Gentils-hommes, avec leſquels il ne s'attacha plus qu'à la ſeule perſonne du Roi. Quoiqu'il n'eût encore que ſeize ans, il mit un ordre ſi réglé dans ſon domeſtique, qu'il vint à bout de ſoutenir un état qui paroiſſoit au-deſſus de ſa fortune. Le Roi de Navarre le remarqua, & conçut dès ce moment pour lui une très-grande eſtime. Il n'appartient pas à tout le monde de deviner les grands caracteres par les petites choſes. C'eſt ce que fit alors le Roi de Navarre. Peut-être dans ce jeune Officier il vit déjà le Miniſtre & le Surintendant des Finances.

ce moment il ne fut attaché qu'à la seule personne du Roi. C'étoit se dévouer aux périls & s'enchaîner à l'honneur. Henri seul avec quelques guerriers est enfermé dans une ville ennemie, & séparé de son armée. SULLY combat à ses côtés contre tout un peuple [*f*]; & le nouveau Parménion goûta la gloire de sauver aussi son Alexandre. Les périls renaissent avec les combats. Ici il est enveloppé, & ne voit plus que l'honneur de la mort; ailleurs l'épée à la main il brave une armée [*g*]. Henri blâme en vain ces excès de va-

---

(*f*) Le Roi ayant surpris Eause, ville d'Armagnac, y entra à la tête de quinze ou seize hommes qui le suivoient de plus près. Comme on abattit sur le champ la herse du pont, le reste de son armée ne put le suivre, & demeura hors de la ville. Aussi-tôt les habitants sonnerent le tocsin, & vinrent attaquer cette petite troupe. On entendit plusieurs voix qui crioient: » tirez à cette » jupe écarlate & à ce panache blanc, car c'eût le Roi » de Navarre ». Ce Prince fondit, le pistolet à la main, sur plusieurs pelotons, & les dissipa: mais le nombre des ennemis augmenta, & le danger devint extrême. Le Roi adossé contre le portail d'une Eglise, combattit assez long-temps, pour que son armée eût le temps d'enfoncer les portes, & de venir à son secours. Rosni dans ce grand péril partagea l'honneur de défendre son maître, & de le conserver à la France.

(*g*) Devant Mirande, Rosni & le jeune Bethune son cousin se virent enveloppés d'ennemis. Ils combattirent long-temps sans autre espérance que celle de venger leur mort: déjà ils ne pouvoient plus soutenir leurs armes, lorsque le Roi de Navarre envoya à leur secours. Devant Nérac, ce Prince repoussa presque seul un gros de cavalerie, qui s'étoit avancé pour le surprendre. Rosni, à son exemple, alla le même jour avec douze ou quinze hommes, faire le coup de pistolet jusqu'a la portée de l'armée Catholique. le Roi, qui le remarqua, dit à Bethune: » allez à votre cousin le Baron de Ros» ni, il est étourdi comme un hanneton; retirez-le de

leur. Ce qu'il défendoit par ſes diſcours, il l'autoriſoit par ſes exemples : & SULLY dans les combats étoit encore plus porté à imiter ſon maître qu'à lui obéir.

La France déchirée & ſanglante parut enfin ſe repoſer. On vit les deux Cours paſſer en un inſtant de la guerre aux plaiſirs. Etrange contraſte de fureurs & de voluptés ! Ces guerriers encore teints de carnage s'occupoient de galanterie, de feſtins & de danſes. L'intérêt eut bientôt rompu une paix mal obſervée. Le Roi de Navarre, à la tête quinze cents hommes, attaque une place importante & bien défendue. La hache enfonce les portes, mais dans l'intérieur de la ville, cent barrières qui s'élevent, arrêtent les vainqueurs [*h*]. C'eſt à l'hiſtoire à peindre

---

» là & les autres auſſi, car ils ſeront tous pris ou tués ». Roſni obéit, & le Roi qui vit ſon cheval bleſſé à l'épaule, lui reprocha ſa témérité avec la colere de l'amitié.

(*h*) Siege de Cahors en 1580. Il fut tel qu'on le peint ici ; & l'on n'a rien exagéré. Roſni y fut renverſé d'une groſſe pierre qui avoit été lancée d'une fenêtre. Peu de temps après, il fut bleſſé à la cuiſſe gauche. Le combat dans l'intérieur de la ville dura cinq jours & cinq nuits entieres, pendant leſquelles perſonne n'oſa quitter ſes armes pour un ſeul inſtant. Les ſoldats de Henri IV, tout couverts de ſang, pouvoient à peine ſe ſoutenir. A la fatigue, à l'épuiſement, au poids des armes, à l'exceſſive chaleur, ſe joignoient encore les bleſſures, qui achevoient de leur ôter ce qui leur reſtoit de forces. Sur ces entrefaites le bruit ſe répandit que les habitants, qui étoient infiniment ſupérieurs en nombre, venoient de recevoir de nouveaux ſecours. Les principaux Officiers s'aſſemblent autour du Roi, & le conjurent de ſe retirer. Ce Prince, quoique bleſſé en pluſieurs endroits, ſe tourne vers eux avec un viſage riant, & leur dit d'un ton d'aſſurance : » Il eſt écrit là-haut ce qui doit être » fait de moi en cette occaſion. Souvenez-vous que ma

Sully, combattant ici à côté de son Roi, à chaque pas livrant de nouvelles batailles, montant à de nouveaux assauts, exposé au feu des batteries, à la grêle des mousquets, aux pierres qui rouloient du haut des maisons, restant ainsi pendant cinq jours & cinq nuits entieres sans quitter ses armes, dérobant à la hâte & sur le champ de bataille une nourriture ensanglantée, ne prenant de repos que debout adossé contre les maisons même dont les débris s'écrouloient sur leurs têtes, en cet état blessé & tout dégouttant de sang, mais combattant toujours, & d'une main attaquant les ennemis, tandis que de l'autre il défendoit son Roi.

La guerre de ces temps-là n'étoit pas semblable à celle qui se fait aujourd'hui, où cent mille hommes opposés à cent mille hommes forment des masses redoutables qui s'étudient, s'observent, combinent avec une sage lenteur tous leurs mouvemens, & balancent avec un art terrible & profond la destinée des Etats. Les armées beaucoup moins nombreuses se portoient par-tout avec plus de rapidité. L'enthousiasme des guerres civiles se communiquant aux esprits, y répandoit une chaleur qui osoit tout & bravoit tout. On voyoit plus de coups de main que d'actions combinées, plus de chocs que de batailles. Les combats plus fréquents avoient aussi moins d'influence. L'audace suppléoit à la foiblesse des moyens. Les villes étoient prises & reprises tour-à-tour. On négocioit, on combattoit en même temps; & par-tout l'intrigue se mêloit à la guerre.

» retraite hors cette ville, sans l'avoir assurée au parti, » sera la retraite de ma vie hors de ce corps; il y va » trop de mon honneur: ainsi, qu'on ne me parle plus » que de combattre, de vaincre ou de mourir.

Je ne ſuivrai point SULLY dans toutes les expéditions où il accompagna & ſervit Henri IV. On verroit par-tout les mêmes tableaux, des ſieges, des combats, des périls, des bleſſures (*i*). Je paſſe rapidement ſur ces objets, & je me hâte d'arriver à des époques plus importantes. Henri III n'étoit plus. Ce Prince malheureux étoit mort percé du poignard qu'avoit aiguiſé ſa foibleſſe. Le Trône de la France vacant par un aſſaſſinat, étoit diſ-

(*i*) En 1580, Roſni devant Marmande eut un cheval tué ſous lui. Enfermé dans Nérac avec le Roi, il y fit pluſieurs excès de valeur. Un jour on vint dire au Roi que Roſni étoit pris & bleſſé. Auſſi-tôt malgré ſa colere, il envoie des troupes pour le dégager, & il lui défend de ſortir de la ville ſans ſon ordre. Peu de temps après, s'étant rendu maître de Montſégur, il charge Roſni de mettre cette place en état de défenſe. En 1586, Roſni eſt employé avec honneur dans différents ſieges. A celui de Fontenai-le-Comte en Poitou, il conduiſoit l'artillerie. En 1687, avec ſix chevaux ſeulement, il défait & emmene priſonniers quarante hommes. A la bataille de Coutras, il contribue à la victoire, en faiſant ſervir à propos l'artillerie, qui ne conſiſtoit qu'en trois canons; car en ce temps-là avec très-peu de forces on faiſoit de grandes choſes. En 1589, il met la ville de Tours en état de défenſe contre le Duc de Mayenne, qui vint y aſſiéger Henri III. Au combat de Foſſeuſe, journée très-ſanglante & très-meurtriere, il marcha lui-même cinq fois à la charge, eut ſon cheval renverſé ſous lui d'un coup de lance, & deux épées caſſées entre ſes mains. Enfin au premier ſiege de Paris, il ſe vit pluſieurs fois environné de la mort. Mais le Roi de Navarre veilloit toujours à le retirer des dangers où le précipitoit ſon courage. Il me ſemble qu'on remarque dans la plupart des actions de ce temps-là un caractere extraordinaire, ſoit que ce fût l'ame de Henri IV qui répandît cet eſprit dans ſon armée, ſoit que ce fût un reſte de l'antique Chevalerie, qui conſervé encore dans ces temps de fanatiſme & de trouble, mêloit je ne ſais quoi de fier & de grand à l'atrocité naturelle des guerres de Religion.

puté par la révolte & par l'intrigue. Mayenne avoit pour lui le Sang de Lorraine, ſes talents & le fanatiſme des peuples: le Cardinal de Bourbon, un titre & le fantôme du pouvoir: Philippe II. l'or du Mexique, les foudres de Rome, & le génie du Duc de Parme: Henri IV. ſes droits, ſes vertus, ſon épée & SULLY.

Déjà SULLY l'a rendu maître de Meulan, place importante. Mayenne s'avance à la tête de trente mille hommes. Henri n'en a que trois mille, & il oſe combattre (*k*). Il confie à SULLY un de ces poſtes qui multiplient les forces d'une armée, & décident les victoires. SULLY combat & diſpoſe.

(*k*) Bataille d'Arques le 20 Septembre 1589. Le Duc de Mayenne avoit trente mille hommes, & le Roi n'en avoit que trois mille : mais il crut qu'il falloit faire quelque coup d'éclat pour relever la foibleſſe de ſon parti. Jamais il ne parut ſi ſerein, ni ſi tranquille. Quelques moments avant le combat, on lui amena un priſonnier de diſtinction. Le Roi alla à ſa rencontre, & l'embraſſa en ſouriant. Celui-ci qui cherchoit par-tout des yeux une armée, témoignoit au Roi ſa ſurpriſe de voir ſi peu de ſoldats autour de lui. » Vous ne les voyez pas tous, » lui dit Henri IV avec la même gaieté ; car vous n'y comptez pas Dieu & le bon droit qui m'aſſiſtent ». Le poſte de Roſni étoit au bas d'une chauſſée, dont il falloit empêcher le paſſage. Mayenne y porta ſes plus grands efforts. Roſni à la tête de 200 chevaux en attaqua d'abord 900 des ennemis, & les fit reculer. Il fut enſuite repouſſé par quatre nouveaux eſcadrons qui vinrent ſe joindre aux premiers. Soutenu par quelques ſecours, il les fait reculer une ſeconde fois. Enfin il eut à ſoutenir avec ſa petite troupe juſqu'à trois mille chevaux. C'eſt au ſortir de cette bataille que Henri IV écrivit à Crillon cette fameuſe lettre : » Pends-» toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, » & tu n'y étois pas ». Il diſoit auſſi avant cette journée qu'il étoit Roi ſans Royaume, mari ſans femme, & guerrier ſans argent.

Il donne à la fois l'ordre & l'exemple. Ses troupes ſont enfoncées ; il les rallie. De nouveaux ennemis ſuccedent à ceux qu'il a terraſſés ; & ſes ſoldats s'épuiſent. Il vole à Henri IV & demande un renfort. *Mon ami*, lui dit le Roi, *je n'en ai pas à vous donner, mais il ne faut pas perdre courage.* SULLY revole à ſes troupes ; il leur annonce un prompt ſecours. Il ne les trompoit pas : ſa valeur, ſon intrépidité, ſon zele pour l'Etat, ſon mépris pour la mort, ſon enthouſiaſme pour ſon Roi, toutes ſes vertus enflammées & agrandies par le danger de Henri IV, voilà le ſecours qu'il leur apporte. Ces ſentiments paſſent de ſon ame dans tous les cœurs ; les bleſſés ne voient plus leur ſang qui coule ; les mourants ſe raniment, les bras ſe multiplient ; la nature a doublé ſes forces ; & SULLY vainqueur aſſure la victoire de Henri IV.

Paris eſt aſſiegé. SULLY emporte un des fauxbourgs & va ſemer la terreur juſques dans l'enceinte de la ville. Il fait lever le ſiege de Meulan. Il défend contre une armée, une place ſans murailles. Cependant les Eſpagnols ſe ſont joints aux ligueurs. Mayenne avec d'Egmont marche contre Henri. Une bataille va décider du ſort de la France (*l*). Plaines d'Ivri, théâtre de gloire

(*l*) Bataille d'Ivri le 14 Mars 1590. Henri IV, ſur le point de la livrer, écrit à Roſni de le venir joindre promptement. Celui-ci, malgré toute ſa diligence, ne put arriver qu'une heure & demie avant le combat. Le Roi voulut lui montrer la diſpoſition des deux armées. » Suivez moi, lui dit-il, afin que vous puiſſiez » apprendre votre métier ». Pendant la bataille, Roſni, qui combattoit à côté du Roi, eut deux chevaux tués ſous lui, & reçut lui-même ſept bleſſures. Il tomba dans ſon ſang, & demeura évanoui. Revenu à lui

& de carnage, vous vîtes SULLY combattre avec intrépidité, juſqu'au moment où renverſé, foulé aux pieds des chevaux, & percé de ſept bleſſures, il demeura ſans caſque & ſans armes, évanoui & abandonné ſur le champ de bataille. Ce fut au ſortir de ce combat, que Henri, penché ſur ſes bleſſures, lui donna devant toute ſon armée, le

---

long-temps après, il ſe trouva ſeul ſur le champ de bataille, environné de morts, déſarmé & ſans domeſtiques. Il croyoit la bataille perdue, lorſque quatre des ennemis venant à lui, le prierent de les recevoir pour ſes priſonniers, & de leur ſauver la vie. Ce fut ainſi qu'il apprit la victoire de Henri IV. Il ſe fit auſſi-tôt tranſporter à Roſni, pour s'y faire guérir de ſes bleſſures. Le Roi y étoit alors. Ce fut un ſpectacle aſſez ſingulier de voir Sully couché ſur un brancard fait à la hâte de branches d'arbre, environné de ſes domeſtiques qui portoient en triomphe les débris de ſes piſtolets, les tronçons de ſes épées, & les lambeaux de ſes panaches, accompagné de priſonniers, de drapeaux ennemis & de trophées d'armes, ſuivi de ſes braves ſoldats, qui tous étoient décorés des marques honorables de leurs bleſſures, arriver à Roſni dans cette pompe militaire. Du plus loin que Henri IV le reconnut, il alla au-devant de lui, & lui parlant plus en ami qu'en Roi, lui témoigna les inquiétudes les plus obligeantes ſur ſa ſanté. Roſni le remercia, & lui dit qu'*il s'eſtimoit heureux d'avoir ſouffert pour un ſi bon maître.* Alors Henri lui répondit : *brave Soldat & vaillant Chevalier, j'avois toujours eu très-bonne opinion de votre courage, & conçu de bonnes eſpérances de votre vertu ; mais vos actions ſignalées, & votre réponſe modeſte, ont ſurpaſſé mon attente . . . . & partant, en préſence de ces Princes, Capitaines & grands Chevaliers qui ſont ici près de moi, vous veux-je embraſſer des deux bras.* Alors il ſe jettta à ſon cou, & le ſerra tendrement. Il lui dit encore beaucoup de choſes pleines d'une ſenſibilité touchante ; & en ſe ſéparant de lui, *adieu, mon ami,* lui dit-il, *portez-vous bien &, ſoyez ſûr que vous avez un bon maître.*

titre de brave & de franc Chevalier. Ce titre n'étoit pas de ceux qui décorent la vanité: c'étoit le titre des héros. Nobles François, ce titre étoit celui de vos ancêtres: l'auriez-vous oublié? On l'achetoit par le ſang, on le ſoutenoit par les vertus; il annonçoit l'honneur, & ne le ſuppléoit jamais. SULLY le méritoit ſans doute. Il apprend que ſon Roi forme un ſecond ſiege de Paris; il s'y fait traîner. Ses pas chancelants ne peuvent encor le ſoutenir dans les combats; ſon bras en écharpe ne peut manier l'épée; mais ſa tête peut ſervir ſon Prince: ſa voix peut enflammer les troupes. La vue même de ſes bleſſures ſera le ſignal du combat & l'exemple du courage. Bientôt ſon bras ſeconde ſa valeur (*m*). Il prend Giſors, il vole au ſiege de Chartres, & peu s'en faut qu'il n'y périſſe. Il concerte un projet

(*m*) En 1591, Roſni prend Giſors par le moyen d'une intelligence. Pendant le ſiege de Chartres, il fut preſqu'aſſaſſiné au ſortir d'un bois, par une troupe de Cavaliers qui tirerent ſur lui à bout portant. N'étant pas encore remis de ſes bleſſures, il forme un projet pour attirer Mayenne dans la ville de Mante. Le Chef des Ligueurs s'avançoit déjà, croyant avoir des intelligences sûres dans la place. Roſni qui avoit tout préparé pour le bien recevoir, voulut en informer le Roi. Ce Prince, impatient de ſe trouver par-tout où il y avoit des périls & des combats, accourt auſſi-tôt dans la ville, ſuivi de 40 hommes. Roſni l'apprend, court au-devant de lui, & d'un air fort ému: Pardieu, Sire, » lui dit-il, vous avez fait là une belle levée de bou» clier, qui infailliblement empêchera le ſervice que » nous voulions vous rendre. Hé quoi! n'avez-vous » pas acquis aſſez de gloire & d'honneur en tant de » combats & de batailles, où vous vous êtes trouvé » plus que mille autres de ce Royaume, ſans vouloir » faire ainſi le Carabin »? La colere de Roſni étoit aſſez bien fondée. En effet, on ſut l'arrivée du Roi, & les ennemis ſe retirerent.

pour faire tomber Mayenne entre ſes mains; mais l'ardeur indomtable de Henri ſauve le Chef de la Ligue. Au ſiege de Rouen (*n*), il brigue l'honneur de diriger une batterie : mais déjà l'envie lui diſpute la gloire de ſervir l'Etat. On ne lui enlevera pas du moins celle de verſer ſon ſang à côté de ſon Maître. Le Duc de Parme étoit rentré pour la ſeconde fois en France (*o*). Le Roi,

---

(*n*) Siege de Rouen en 1591 & 1592. Roſni & le Maréchal de Biron y furent d'un avis oppoſé ſur le lieu par où il falloit commencer l'attaque. Biron vouloit qu'on attaquât d'abord le Château ; Roſni qu'on s'attachât au corps de la place, ſelon cette maxime qu'il citoit ſouvent, *Ville priſe, Château rendu.* Cependant l'avis du Maréchal l'emporta. Roſni ne réuſſit pas mieux à obtenir un poſte dans l'Artillerie. Il le brigua avec toute la chaleur d'un homme qui veut être utile. Mais apparemment on craignoit déjà ſes talents, & l'on eut l'adreſſe de lui donner l'excluſion. Il accompagnoit du moins Henri IV dans tous les périls. A l'attaque d'une tranchée, pendant une nuit très-froide du mois de Décembre, il fut renverſé deux fois, & eut ſes armes détachées & miſes en piéces. Henri toujours impétueux s'étoit expoſé dans cette action, juſqu'à faire déſeſpérer de ſa vie. Le lendemain Roſni lui porta la plainte commune de toute l'armée. Le Roi l'interrompit par ces paroles : » Mon ami, je ne puis faire autrement ; » car puiſque c'eſt pour ma gloire & pour ma Couron» ne que je combats, ma vie & toutes choſes ne me » doivent rien ſembler au prix.

(*o*) Alexandre Farneſe, Duc de Parme, un des plus grands hommes de guerre que l'Europe ait produits, ſervoit par ſon génie la politique ambitieuſe de Philippe II. Il combattoit dans les Pays-Bas des Peuples qu'il regardoit comme rébelles ; & il venoit ſoutenir des révoltés en France. Ces ſortes de contradictions ſont aſſez ordinaires dans la conduite des hommes. Henri IV, qui aſſiégeoit alors la ville de Rouen, laiſſa la conduite du ſiege au Maréchal de Biron, & avec un très-petit nombre de troupes alla chercher le Duc de Parme. Il prit ſeulement la précaution d'ordonner à 30 hommes qu'il déſigna de ne point abandonner ſes côtés en quelque occa-

qui ne comptoit jamais les troupes, marche vers lui. A la tête de cent hommes, il oſe en affronter trente mille : action étonnante, & qui, pour être crue, a beſoin du nom de Henri IV. SULLY combat comme les Spartiates aux Thermopiles. Soixante de ſes compagnons périſſent à ſes côtés ; & ſon bras avec quarante hommes ſoutient le deſtin de la France contre une armée.

La nature qui varie par des combinaiſons infinies les facultés intellectuelles de l'homme, comme les propriétés des êtres phyſiques, avoit donné à SULLY le goût des ſieges, & les talents

---

ſion que ce pût être. On ſe doute bien que Roſni partagea la faveur de cet emploi honorable & dangereux. Henri IV ayant joint l'armée ennemie proche le côteau d'Aumale, oſa marcher au-devant d'elle avec cent chevaux ſeulement. Tous les Chefs furent conſternés du péril où il alloit s'expoſer. Mais perſonne n'oſoit parler. Roſni, plus hardi que les autres, porta la parole. *Voilà un diſcours de gens qui ont peur*, lui dit Henri IV. *Je n'euſſe jamais attendu cela de vous autres.* Roſni piqué de ce reproche lui repliqua : *Il eſt vrai, Sire, nous avons peur, mais ſeulement pour votre perſonne. Que s'il vous plaît vous retirer, & nous commander d'aller pour votre ſervice mourir dans cette forêt de picques, vous reconnoîtrez que nous n'avons point peur pour notre vie, mais pour la vôtre.* Ce diſcours toucha le Roi, mais ſans l'ébranler. On ſait qu'après avoir perdu ſoixante hommes des cent qui l'accompagnoient, il fit une fort belle retraite, & ſut avec 40 chevaux en impoſer à un ennemi habile, & qui étoit à la tête d'une armée de 30 mille hommes. Cette action fit beaucoup de bruit. Le Duc de Parme l'admira. La Reine Eliſabeth écrivit à Henri IV, pour le prier de ménager davantage une vie ſi précieuſe ; & Mornay lui écrivit cette Lettre ſi connue. *Sire, vous avez aſſez fait l'Alexandre ; il eſt temps que vous ſoyez Auguſte. C'eſt à nous à mourir pour vous, & c'eſt là notre gloire ; à vous, Sire, de vivre pour la France, & j'oſe vous dire, que ce vous eſt devoir, &c.*

pour l'attaque & la défenſe des places. Entraîné par cette impulſion de la nature, il avoit approfondi l'art du Génie, art utile & terrible, qui conſerve & détruit, qu'on admire & qu'on redoute. Cet art étoit encore loin d'être perfectionné : & l'Europe attendoit Vauban (*p*) ; mais SULLY dans cette

---

(*p*) On n'exagere rien, en diſant que Sully étoit l'homme le plus habile de ſon temps pour l'attaque & la défenſe des places. Dans l'attaque, bien diſpoſer ſes lignes, ſavoir à propos les reſſerrer ou les étendre, ne leur donner que l'eſpace néceſſaire, appuyer leurs différentes parties par des poſtes, établir entre elles une communication sûre & rapide ; reconnoître les avantages ou les obſtacles que préſente un terrein plus bas ou plus élevé, dur ou facile à s'ouvrir, ſec ou marécageux ; choiſir le lieu & l'inſtant le plus favorable pour ouvrir la tranchée ; marquer la diſtance la plus convenable pour les batteries, perfectionner la maniere de les conſtruire ; donner au canon l'inclinaiſon la plus avantageuſe pour que ſes coups aient le plus grand degré poſſible de force, de juſteſſe & de rapidité ; calculer pour la charge des mines, la ſomme des réſiſtances & la qualité des poudres ; trouver toujours les proportions convenables à l'effet qu'on veut produire, ſe ſervir des ouvrages déjà emportés pour battre les autres avec plus de ſuccès ; enfin varier ſes attaques ſelon les différentes conſtructions des places, & apprendre des regles même à s'en écarter, lorſque les regles ſont forcées par des loix ſupérieures de lieux, de temps & de ſaiſons : dans la défenſe, renverſer les batteries de ſon ennemi par des batteries oppoſées ; détruire les travaux, ou les tourner contre lui-même ; juger par la vue de ſes premiers ouvrages, de tous ceux qu'il médite ; connoître par leur progrès quel ſera le moment de l'attaque ; diſtinguer les attaques feintes des véritables ; mettre dans les ſorties une prudence active & une ſage vigueur ; défendre chaque pouce de terrein, comme la place entiere ; multiplier le ſiege en créant des obſtacles ; être par-tout ſur les pas des aſſiégeants, à la tranchée, à la breche, & juſques dans les entrailles de la terre ; oppoſer partout la mort à la mort, & s'armer des ruines même ;

partie même eut la gloire qui caractériſe le plus un grand homme, celle de dévancer ſon ſiecle. Au ſiege de Dreux ſes ennemis oſent inſulter à ſes meſures : ſon ſuccès le venge (*q*). Il contri-

---

enfin épier les haſards plus forts quelquefois que les canons, les mines & les bombes : voilà quels étoient les principes & l'art de Sully. Il n'eſt pas inutile de remarquer que dans le ſiecle où il vécut, l'art lui offroit beaucoup moins de reſſources pour la défenſe des places que pour l'attaque. Celle-ci, par l'invention de la poudre, acquit preſque tout à coup une force ſupérieure, au lieu que l'autre ne ſe perfectionna que lentement & par dégrés. Le canon foudroyoit les remparts avec une activité terrible, & l'on ne ſavoit pas encore que la réſiſtance la plus forte conſiſte dans l'exacte combinaiſon des lignes paralleles, perpendiculaires & obliques, qui, foibles, quand elles ſont ſéparées, perdent leurs défauts en ſe réuniſſant, & ſe fortifient par leurs rapports mutuels. L'on ignoroit encore l'art de ſe mettre à couvert de la bombe, à laquelle même aujourd'hui les batteries reſtent toujours expoſées. La mine enfin qui des trois attaques eſt la plus terrible, la mine qui ébranle, renverſe & déracine tout, faiſoit déjà de grands ravages, & l'on ignoroit encore l'art de la combattre par des contremines, art qui même aujoud'hui eſt, dit-on, aſſez imparfait, & qui, plus perfectionné peut-être, pourroit rendre les places imprenables. Sully ſuppléoit, par l'intelligence & l'activité, à tout ce qui manquoit alors du côté de l'art & des connoiſſances.

(*q*) Siege de Dreux en 1593. Il falloit ſe rendre maître d'une tour qui étoit à l'épreuve du canon. Roſni promit au Roi de l'emporter. Ses ennemis oſerent trouver cette promeſſe ridicule. Le Roi lui-même douroit un peu du ſuccès. Cependant Roſni en vint à bout en ſix jours par la mine & la ſappe. Siege de Laon en 1594. Roſni avoit la direction d'une batterie de ſix pieces de canon. Siege de la Fere en 1596. Il dura ſix mois. Par la vigilance & les ſoins de Roſni, rien ne manqua dans l'armée. Siege d'Amiens en 1597. Tout le monde ſait comment cette Ville fut ſurpriſe par les Eſpagnols. Tandis que toute la Cour étoit conſternée, Roſni s'occupoit des

bue à la priſe de Laon. Ce fut là qu'il combattit pour la derniere fois contre les François. En entrant dans cette place, il eût volontiers briſé ſon épée, inſtrument fatal des guerres civiles : mais il eſpéroit la laver dans un ſang ennemi, & qui lui coûtât moins de larmes. Henri a déclaré la guerre aux Eſpagnols. SULLY eſt appellé au ſiege de la Fere. Il le dirige par ſes conſeils ; il y pourvoit à la ſubſiſtance des troupes. Devant Amiens, il n'eſt pas moins utile à ſon Roi, Amiens dont la perte avoit preſque ébranlé le Trône de Henri IV. La paix de Vervins termine enfin tant de ſecouſſes : mais bientôt la guerre ſe rallume aux pieds des Alpes. Le Duc de Savoie, qui avoit tout l'artifice d'une Puiſſance foible (*r*), attire

---

moyens d'avoir des troupes & de l'argent. Bientôt le Roi fut en état d'aller mettre le ſiege devant cette place. Roſni étoit partagé entre le ſoin de lever les deniers de l'Etat, & celui de les employer aux beſoins de l'armée. L'abondance y étoit ſi grande, qu'on diſoit alors que *Henri IV. avoit mené Paris devant Amiens.* Ce fut la premiere armée qui eut un Hôpital réglé, dans lequel les bleſſés & les malades eurent des ſecours qu'on ne connoiſſoit point encore. Roſni faiſoit tous les mois un voyage au camp. Son ancienne ardeur pour la guerre ſe rallumoit alors plus que jamais. Un jour le Roi lui fit une réprimande ſévere de ce qu'il s'étoit expoſé, & lui défendit de ſe trouver à aucun poſte où il y auroit du danger. Ces ſortes de défenſes honorent également le Roi qui les fait, & le ſujet qui les reçoit.

(*r*) Guerre contre le Duc de Savoie en 1600, au ſujet du Marquiſat de Saluces. Ce Prince étoit venu à Paris en 1599 pour négocier lui-même ſon affaire. Ayant été à l'Arſenal où il devoit ſouper avec le Roi, il fut curieux de voir les magaſins. Roſni le mena dans les ateliers où l'on faiſoit des préparatifs immenſes d'artillerie. Le Duc étonné lui demanda ce qu'il vouloit faire de tant de canons. *C'eſt pour prendre Montmélian*, lui répondit Sully en riant. Le Duc un peu déconcerté prit le parti

ſur lui les armes du vainqueur de la Ligue. Tout eſt prêt ; Henri s'avance, & SULLY par ſes ſuccès va terraſſer à la fois les ennemis de la France & les ſiens. Il oſe attaquer deux places ſituées ſur un roc eſcarpé en précipices, & inacceſſible de toute part. Un ſentier étroit, bordé d'abîmes, étoit le ſeul chemin par où l'on pût y conduire du canon. Il falloit enſuite le porter à force de bras ſur la cime hériſſée d'une montagne ; il falloit, pour établir les batteries, applanir & tailler les pointes des rochers ; il falloit découvrir dans la citadelle quelque endroit moins ſolide où le canon pût s'ouvrir un paſſage. Après tant d'obſtacles, il en reſtoit encore un plus difficile à vaincre ;

---

de tourner la choſe en plaiſanterie. Montmélian paſſoit pour la plus forte place de l'Europe. Dès que la guerre fut déclarée, Sully conſeilla au Roi de l'aſſieger. Mais il ſe trouva le ſeul de ſon avis, & tous les Officiers s'y oppoſerent. Pour déterminer Henri IV ſur Montmélian, Sully alla mettre le Siege devant Charbonnieres, place preſque auſſi forte, & ſituée ſur un roc inacceſſible. Il y eſſuya des fatigues incroyables. Enfin après quelques jours de travail, il promit au Roi de le rendre maître de la place pour le lendemain. Il ne tint pas à ſes ennemis que tout n'échouât. Tandis qu'il expoſoit ſa vie, les Courtiſans étoient occupés à cenſurer ſes opérations. L'un d'eux dit hautement que, s'il étoit dans la place, il ſauroit bien empêcher qu'elle ne fût priſe d'un mois. *Allez donc*, leur dit-il à tous, excédé enfin de leurs diſcours, *& ſi je ne vous fais pas tous pendre aujourd'hui, je veux paſſer pour un fat.* En effet la place ſe rendit le même jour. Même après ce ſuccès, Sully eut beaucoup de peine à obtenir la permiſſion de prendre Montmélian. Il y avoit des hommes dans le Conſeil, qui redoutoient les ſuccès de Sully, autant que le Duc de Savoie lui-même. A la fin le zele l'emporta ſur l'envie. Montmélian fut aſſiégé, & Sully commença à prouver qu'avec une artillerie bien ſervie, il n'y a plus de place imprenable.

c'étoit la jalouſie des courtiſans. SULLY triompha de tout. Les ennemis de la France apprirent à le craindre, Henri IV à l'eſtimer encore plus, & les courtiſans acquirent un nouveau droit de le haïr.

Je m'arrête peu ſur les actions militaires de SULLY. Ce qui ſuffiroit pour l'éloge d'un autre, eſt à peine le commencement du ſien; & je traite ce grand homme, comme a fait la poſtérité, qui a preſque oublié le guerrier pour ne ſe ſouvenir que de l'homme d'Etat. Jettons un coup d'œil rapide ſur ſes négociations comme ſur ſes combats; & nous contemplerons enſuite le grand ſpectacle que nous préſente ſon miniſtere.

SECONDE PARTIE.

LORSQUE la mort du dernier Valois eut ouvert à Henri IV les barrieres du Trône, ce Prince jetta ſes regards au dedans & au dehors de la France, pour voir ce qu'il avoit à craindre ou à eſpérer. L'Angleterre ébranlée par les caprices tyranniques de Henri VIII, foible ſous Edouard VI, inondée de ſang ſous Marie, floriſſante & tranquille ſous Eliſabeth, jettoit alors les fondemens de ſa grandeur, & paroiſſoit diſpoſée à ſoutenir en France un Roi proteſtant. La Hollande, avec les débris de ſes chaînes, combattoit contre ſes tyrans, & voyoit dans leur ennemi un allié néceſſaire. L'Allemagne avilie ſous Rodolphe redoutoit tout des Ottomans, & n'avoit que peu d'influence ſur ſes voiſins. La Suiſſe libre & guerriere avoit beſoin par ſa pauvreté de vendre ſes citoyens & ſon ſang. L'Eſpagne agrandie d'un nouveau monde avoit englouti le Portugal, menaçoit l'Angleterre & déſoloit la France. La Savoie obſervoit la France embraſée, & ſe tenoit au bord

de

de l'incendie, pour épier l'occaſion d'enlever quelques débris. Rome avoit lancé ſes foudres. La Suéde & le Dannemark n'étoient pas encore liés aux affaires du Midi. La Pologne n'étoit qu'un ſéjour de barbares. La Ruſſie n'exiſtoit pas. Au dedans du Royaume étoit cette ligue protégée par l'Eſpagne, autoriſée par les Papes, & qui combattoit au nom de Dieu contre les Rois. On voyoit d'un côté ce Mayenne, ſage dans les conſeils, lent dans l'exécution, excellent chef de Parti, plus habile qu'heureux guerrier; d'Aumale ardent, impétueux, bravant les Rois & la mort; Nemours aſſez grand pour que Mayenne en fût jaloux; Mercœur, philoſophe au ſein de la révolte, & humain dans les guerres civiles; Briſſac eſprit romaneſque & ſingulier, voulant créer l'ancienne Rome ſur les débris de la France; le Cardinal de Bourbon, qui par ſa foibleſſe avoit été forcé de devenir Roi; Guiſe redoutable par ſon nom ſeul; d'Epernon qui n'avoit que de l'orgueil, & n'inſpira jamais que de la crainte; Villars (*s*), fier & emporté, plein de franchiſe & de valeur; Joyeuſe dévot par caprice, & guerrier par fanatiſme; Villeroi honnête homme, & homme d'Etat; enfin ce Préſident Jeannin, trop vertueux pour un rebelle, aimant ſon pays, ennemi de l'Eſpagne, haï des Seize, l'ame du parti malgré le parti même, dont il modéroit la paſſion & la fureur. On voyoit de l'autre côté d'Aumont ſujet fidele & intrépide guerrier: Biron qui avoit commandé en chef dans ſept batailles; ſon fils à qui il ne manqua, pour être grand, que d'être toujours vertueux; Givri auſſi habile dans les lettres que dans la guerre; Crillon dont

(*s*) Brancas-Villars, Amiral.

le nom étoit celui de la valeur; Leſdiguieres, de ſimple ſoldat devenu Connétable, dans des temps où tous les hommes par leur propre poids ſe mettent à leur place; Montmorency digne de porter un ſi grand nom; Mornai, le ſeul peut-être qui ait été extrême dans la Religion, ſans être fanatique; Sanci, Magiſtrat, Guerrier, Négociateur & Miniſtre; Harlai qui eut la gloire de ſouffrir pour ſon Roi; Bouillon, génie inquiet & ardent, qui joignoit toute l'activité de l'ambition à tout le flegme de la politique; le Comte d'Auvergne avide de cabales & de plaiſirs; le Comte de Soiſſons, brave, mais inconſtant, peu attaché à ſon maître, jaloux de ſa gloire, aveugle dans ſes déſirs, ayant beſoin d'être agité, ſe tourmentant ſans objet. Tels étoient au dedans & au dehors les diſpoſitions, les talents, les vices ou les vertus de ceux qui combattoient ou ſervoient Henri IV. Pour réunir tant d'intérêts, calmer tant de paſſions, ſubjuguer tant de haines, c'étoit peu de vaincre, il falloit encore négocier. SULLY, guerrier & politique, ſecondoit le Roi par ſes talents, comme il le ſervoit par ſa valeur.

A peine la Ligue commençoit à ſe former, qu'Henri l'avoit envoyé à la Cour de France pour en obſerver tous les mouvements. Il avoit vu ce moment avant-coureur des grands troubles, où chacun s'agite, obſerve, prend des meſures (*t*),

(*t*) Sully fut auſſi habile Négociateur qu'excellent guerrier. Dès l'âge de vingt-trois ans, il avoit étudié l'art de manier les eſprits, & de connoître les hommes. En 1583, temps où la ligue commençoit à ſe former, le Roi de Navarre l'avoit envoyé à la Cour pour en ſuivre tous les mouvemens. Il y avoit vu Catherine de Médicis ne paroiſſant occupée que de plaiſirs, & creuſant des ſouterreins ſous le trône; les Guiſes populaires, comme

où les amitiés ſe changent en partis, où les haines deviennent factions, où tous les intérêts particuliers peſent ſur l'Etat, où les petits ceſſent d'être étonnés du poids de la grandeur ſouveraine, & où les grands commencent à trafiquer

---

de ſont d'abord tous les tyrans, flattant le peuple pour écraſer le Roi; les Favoris impérieux & avides, pouſſant d'une main imprudente l'ame altiere des Guiſes vers des ſituations extrêmes; le Roi ſouffrant d'abord la ligue par indolence, l'autoriſant enſuite par foibleſſe, & bientôt ſe débattant contre elle, après s'être enveloppé dans ſes pieges. Sully attentif à tout ce qui ſe paſſoit autour de lui, en donnoit des avis exacts au Roi de Navarre. En 1585, il fit un ſecond voyage à Paris, qui avoit encore le même but. Henri III venoit de ſe déclarer chef de cette ligue armée pour le détrôner. Sully s'adreſſa dans cette occaſion à tous les François qui aimoient encore l'Etat. Enfin en 1588, après les barricades, monument ſingulier d'audace de la part d'un ſujet, & de foibleſſe de la part d'un Roi, il ſuivit par ordre de ſon maître le Comte de Soiſſons, pour étudier ſes démarches, & obſerver le nouveau ſyſtême qu'on alloit ſuivre à la Cour. C'eſt ſans doute dans ces différentes circonſtances que Sully acquit cette connoiſſance ſupérieure des hommes, qu'il a montrée toujours depuis. En effet pour apprendre à les connoître, il ne faut pas les étudier dans des temps de calme, & lorſque toutes les paſſions ſont endormies. Un maſque uniforme & trompeur couvre alors tous les viſages. C'eſt dans les temps orageux; c'eſt dans le flux & reflux des grands intérêts, dans le choc des partis, dans la fermentation des crimes, qu'il faut les voir. C'eſt alors que les ames ſe développent; que toutes les paſſions ont leur activité; que tous les hommes ſont eux-mêmes. Dans ces moments d'agitation, la nature hardie, irréguliere & forte a un grand caractere: & tous ſes traits ſont mieux marqués. Telle avoit été l'école de Sully. Ceux qui ont lu ſes Mémoires ſavent d'ailleurs qu'il avoit toute la pénétration & tout le ſang froid dont on a beſoin pour bien obſerver & juger les hommes.

de leur foi, & à mettre un prix à leur probité. Il avoit ſuivi toutes les révolutions de la Cour, & les progrès de ſes différents ſyſtêmes. Il avoit négocié, au péril de ſa vie, le traité qui unit enſemble les deux Roix; ſemblable à ces canaux qui, à travers les précipices & les montagnes, vont réunir deux fleuves ou deux mers (*u*). La mort de Valois lui ouvre une carriere plus vaſte. Je le vois négocier avec tous les Ligueurs, qui par leur puiſſance diſpoſoient des forces de l'Etat, ou qui par leur nom influoient ſur la fidélité des peuples Villars, maître d'une place importante, lui oppoſe un courage fier, & une colere aveugle (*x*); SULLY par le ſang froid, par la modération,

---

(*u*) En 1586, Sully avoit déjà négocié un traité entre les deux Rois; mais l'indéciſion, vice de toutes les ames foibles, entraîna bientôt le Roi Henri III d'un côté oppoſé: & le traité devint inutile. Enfin en 1589, après l'aſſaſſinat des Guiſes, Henri III ayant tâché vainement d'appaiſer le Duc de Mayenne qui ne daigna point pardonner à ſon Roi, il fut moins éloigné de s'unir avec le Roi de Navarre. Sully négocia encore ce traité, non point avec la grave lenteur de la plupart des Plénipotentiaires, mais avec l'activité d'un homme qui vouloit ſauver la France. Un grand nombre de voyages qu'il fit avec précipitation, & ſans prendre aucun repos, le firent tomber dangereuſement malade. Le Philoſophe Mornay eut l'adreſſe de profiter de l'état de Sully, pour obtenir la gloire & la récompenſe du traité.

(*x*) Brancas-Villars, Amiral de France, Gouverneur de Rouen pour la ligue, fut un des hommes les plus eſtimables de ſon temps. Il étoit brave, déſintéreſſé, plein d'audace, incapable de diſſimulation, indigné contre tout artifice, mais emporté, ayant d'ailleurs pluſieurs traits de reſſemblance avec Henri IV. Il eſtimoit beaucoup le Roi, & n'en étoit pas moins eſtimé. Sully en 1594 négocia avec lui pour le détacher de la ligue. Cette négociation fut d'abord ſecrette, enſuite elle fut traverſée par des intrigues. Enfin, comme tout

par la franchiſe, triomphe de cette ame altiere, & rend un citoyen à l'Etat. Ombre des Guiſes, l'héritier de votre nom vient combattre pour ſoutenir ce même Trône ébranlé par vos mains, & teint de votre ſang (y). La voix de ce ſang qui armoit de Ligueurs pour ſa vengeance, n'eſt plus entendue. Celle de SULLY, plus impérieuſe & plus forte, les ramene aux pieds de leur Maître. Profiter de leur jalouſie pour les diviſer, de leur haine mutuelle pour leur inſpirer l'amour du devoir; flatter l'ambition par des dignités, l'intérêt par des richeſſes, la vanité par des éloges; eſtimer par le caractere & par l'impétuoſité des paſſions, le prix que chacun met à ſa haine ou à ſa vengeance; calculer ce que chacun peut valoir à ſon nouveau Maître, & quelle portion il entraînera avec lui, en ſe détachant de l'édifice; flatter les puiſſants, par la gloire de décider du deſtin de l'Etat, les petits, par l'honneur de prévenir

---

étoit ſur le point d'être conclu, on perſuada à Villars que Sully avoit formé le projet de s'emparer de ſa perſonne, pour le faire aſſaſſiner. Villars à cette nouvelle, ſentit toute la fureur qu'une trahiſon doit inſpirer à une ame haute & d'une droiture auſtere. Il arracha le traité des mains de Sully, le déchira en mille pieces, & le jetta au feu. La modération de l'un calma enfin les emportements de l'autre. Tout fut éclairci. Villars fit pendre l'auteur de l'impoſture, & ſigna ſon traité. Sully eut la gloire de donner en même temps à ſon Roi une place importante, un brave guerrier, & un fidele ſujet.

(y) La même année Sully conclut un traité au nom du Roi avec le Duc de Guiſe. C'étoit le fils de celui qui avoit été aſſaſſiné à Blois. Il n'eut ni les talents, ni les vices, ni la malheureuſe célébrité de ſon Pere. On pourroit peut-être le comparer à Richard fils de Cromwel, tous deux nés d'un pere qui avoit ébranlé & gouverné un puiſſant Etat, moururent ſujets obſcurs, dans un pays dont ils avoient penſé être les ſouverains.

les grands ; perſuader à chacun que c'eſt dans lui qu'on a le plus de confiance ; les engager tous à ſe hâter, pour ne pas ſe voir enlever la gloire de ce qu'ils auroient pu faire eux-mêmes ; tel étoit l'art que SULLY employoit avec ces factieux obſcurs qui forment la populace des partis, & n'ont d'autre politique que celle des paſſions : mais avec les hommes d'un ordre ſupérieur, ſon art de négocier n'étoit que celui de préſenter la raiſon armée de toute ſa force. Il peſoit les intérêts de la France, balançoit les droits, détailloit les forces, jugeoit l'avenir, peignoit les maux préſents, retraçoit l'horreur des guerres, la néceſſité d'un Chef, les vertus du Roi ; il faiſoit retentir au fond des cœurs la voix de la patrie gémiſſante qui redemandoit ſes citoyens ; & déployoit avec toute la hauteur de la vertu, cette éloquence mâle, qui naît moins des lumieres de l'eſprit, que de la vigueur des ſentiments.

Dans ces temps déplorables la fidélité même étoit factieuſe. En travaillant à ramener les Ligueurs, il falloit affermir dans le devoir le parti de Henri IV. L'obéiſſance ſembloit être un bienfait, & non pas un devoir. Les catholiques jaloux des proteſtants, & corrompus par l'Eſpagne, formoient des complots qu'ils croyoient ſacrés, parce qu'ils y mêloient le nom de la religion. Les Grands, accoutumés à l'indépendance, craignoient de faire un Roi ſous lequel ils ceſſeroient d'être tyrans. Les Proteſtants animés de cet eſprit républicain, que les guerres civiles, l'exemple de la Hollande, & la perſécution même fomentoit ; d'abord appuis de Henri IV, mais le ſervant plutôt en conſpirateurs qu'en ſujets ; indignés enſuite de partager avec des catholiques l'honneur de combattre pour lui ; frémiſſant bientôt de le voir prêt à leur échapper ; cherchant

par-tout des barrieres contre l'autorité royale qui aprochoit pour les écraſer ; dans l'Edit de Nantes, regardant tous les privileges comme droit, tous les refus comme injuſtice ; devenus plus irréconciliables contre une religion qui avoit triomphé d'eux, formoient au ſein de l'Etat un peuple redoutable, indépendant par habitude & factieux par caractere, toujours réprimé par l'autorité, & toujours luttant contre elle. C'étoit le génie de SULLY que Henri IV oppoſoit à tant de factions (z). Ce grand homme veilloit ſans ceſſe autour de ces volcans réu-

(z) On ne ſauroit croire combien Henri IV avoit de cabales à étouffer même dans ſon parti. Le fanatiſme & l'ambition tournoient toutes les têtes. Quand Sully ne combattoit pas, il négocioit. En 1594 il quitte le ſiege de Laon, pour aller dans Paris appaiſer la fermentation des eſprits agités par l'affaire des Jéſuites. Peu de temps après Henri IV l'envoie auprès du Duc de Bouillon pour le raffermir dans le devoir, & obſerver les complots qui ſe formoient à Sedan. En 1595 il va à Rouen diſſiper les brigues du Duc de Montpenſier. En 1597 il eſt chargé d'écrire aux Chefs des Proteſtants, qui pendant le ſiege d'Amiens cherchoient à inquiéter le Roi, pour en arracher de nouveaux privileges. En 1598 il va dans la Bretagne qui n'étoit pas encore bien remiſe des ſecouſſes de la guerre civile ; & tient les Etats à Rennes, pour hâter la levée des ſommes qu'on avoit promiſes. En 1603 il fait un voyage en Poitou, y diſſipe les factions, & ramene au Roi le cœur des Proteſtants. En 1606 il fait échouer les deſſeins des Calviniſtes qui demandoient un Synode national : il concilie à la Rochelle le Clergé & les Proteſtants diviſés. Enfin en 1614 il travaille par ordre de la Régente à prévenir ou appaiſer les troubles excités par les Princes & les Grands du Royaume. On lui doit cette juſtice, que ces talents ne ſervirent jamais qu'au bien de l'Etat. Sa politique n'eut rien d'artificieux ; elle fut adroite ſans être fauſſe, & vertueuſe ſans être rigide : c'étoit la politique d'un honnête homme qui dit toujours la vérité, & qui eſt aſſez eſtimé pour la faire croire.

nis ou disperſés, qui tantôt avoient une fermentation ſourde, tantôt éclatoient au dehors par des tremblements violents. Souvent il annonçoit de loin l'embraſement toujours moins terrible lorſqu'il eſt prévu; ſouvent il le détournoit, ſoit en étouffant ſes flammes, ſoit en leur offrant une matiere étrangere qui abſorboit leur activité, & les empêchoit de conſumer le Trône.

Quelles ſont ces aſſemblées où des ſujets paroiſſent avoir des intérêts différents de ceux de l'Etat? Je reconnois le corps des Proteſtants; aſſemblées redoutables, parce que réunis ils voient mieux leurs forces; parce que toutes les haines, toutes les jalouſies, toutes les fureur smêlées enſemble, y forment une maſſe terrible; parce que toutes ces paſſions concentrées dans un eſpace étroit, deviennent plus actives, & fermentent en s'uniſſant. Il eût été plus utile ſans doute de proſcrire ces aſſemblées; mais il ne reſtoit à l'autorité encore chancelante que la reſſource de les permettre, pour laiſſer croire qu'elle auroit pu les défendre (*a*). Pour en prévenir les fu-

(*a*) La principale de ces aſſemblées du corps Proteſtant fut celle de Châtelleraut en 1603. Sully fut nommé par le Roi pour y préſider. Jamais ſon Maître ne lui donna une plus grande marque de confiance; & ſi l'on fait attention qu'il étoit Proteſtant, on verra que jamais il ne ſe trouva dans une circonſtance ſi délicate. Le plan de conduite qu'il ſe traça à lui-même, fut de ne trahir ni ſa religion, ni ſon Prince, & de remplir en même-temps les devoirs de Proteſtant zélé & de Sujet fidele. Il marcha toujours entre ces deux lignes, ſans s'en écarter. Auſſi dans toute cette aſſemblée il joua le rôle d'un ſage: au lieu que Mornay, avec ſon zele veugle & impétueux, ne parut qu'un enthouſiaſte qui veut armer des fanatiques. Sully préſida encore deux fois

neſtes effets, il falloit un homme qui y préſidât au nom du Roi, & qui dirigeât tous les mouvements en ne paroiſſant que les ſuivre; un homme qui fût aſſez ferme pour y ſoutenir l'honneur du Trône, aſſez ſage pour ne pas pouſſer trop loin des eſprits emporrés & extrêmes, qui eût de la ſoupleſſe pour manier les caracteres, de la dignité pour en ſimpoſer, du ſang froid dans le tumulre des querelles, de l'activité dans la pourſuite des complots, de l'adreſſe pour diviſer, de l'éloquence pour réunir, l'art de tout pénétrer, beaucoup plus encore que celui d'être impénétrable. Cer homme étoit SULLY. Il ſut calmer les défiances, diſſiper les bruits que répandoit l'animoſité, arrêter avec éclat les démarches les moins dangereuſes, prévenir les autres ſourdement & en ſilence, retenir les uns par la crainte, les autres par l'intérêt, quelques-uns par la honte, d'aurres par l'honneur. Il n'y avoit pas une paſſion, pas un vice, pas une vertu dont il ne rirât quelque avantage pour aſſurer la tranquillité publique. Ainſi, peut-être dans l'aſſemblage immenſe des êtres qui compoſent l'univers, il n'y a pas un grain de pouſſiere que l'Eternel ne faſſe ſervir à l'équilibre du monde.

Cet art de commander aux eſprits n'étoit pas renfermé dans le bornes de la France. Partout où Henri IV avoit des inrérêts à diſcuter, SULLY portoit le même empire. Je laiſſe à d'autres le ſoin de peindre ce grand Homme, négociant avec la Suiſſe, la Savoie, Rome & Florence. Mon ſujet

---

à de pareilles aſſemblées; l'une à la Rochelle en 1607, & l'autre à Gergeau en 1608: & dans toutes les deux il ne fut pas moins utile à l'Etat & au Roi.

m'entraîne, & je m'arrête à la fameuſe Ambaſſade en Angleterre(*b*). Eliſabeth n'étoit plus; & le fils de Marie Stuard occupoit ſon Trône. Henri IV avoit formé le projet d'abaiſſer la Maiſon d'Autriche. Son génie fier & ardent, irriré de l'orgueil de Charles-Quint, des complots ambitieux de Phi-

(*b*) Sully en 1586 traite avec les Suiſſes, & en obtient une promeſſe de vingt mille hommes pour ſon Maître. En 1599 il négocie le mariage du Roi avec Marie de Médicis. En 1600 il conclut un traité avec le Cardinal Aldobrandin, Légat du Pape & Médiateur pour le Duc de Savoie. En 1604 il termine en faveur du Roi une conteſtation avec le Pape ſur la propriété du Pont d'Avignon. Mais c'eſt ſur-tout dans ſon ambaſſade en Angleterre qu'il développa des talents ſupérieurs. Dès l'an 1601, Henri IV l'avoit envoyé à Douvres où il avoit eu un ſecret entretien avec Elizabeth ſur les moyens d'abaiſſer la Maiſon d'Autriche. Cette Reine Proteſtante, ennemie implacable d'une puiſſance qui avoit voulu la détrôner, occupée déjà des grandes idées de l'équilibre de l'Europe, étoit par eſtime, par admiration & par intérêt l'alliée & l'amie de Henri IV; & tous deux n'attendoient que le moment d'exécuter leurs vaſtes deſſeins : mais elle mourut en 1603. Henri IV ſentit combien la mort d'une telle femme pouvoit influer ſur les affaires de l'Europe. Il craignit avec raiſon que le nouveau Roi d'Angleterre ne fût pas auſſi diſpoſé qu'elle à entrer dans ſes vues. Il lui envoya donc Sully avec la qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire, pour le fixer dans ſon parti, & armer l'Angleterre contre l'Autriche. Il faut lire dans les Mémoires mêmes tous les détails de cette négociation. On y trouvera la profondeur d'un politique, l'éloquence d'un homme d'état, cette activité d'eſprit qui donne preſque toujours les ſuccès, ce coup d'œil qui démêle les objets même au milieu du trouble, & qui fait le grand Négociateur, comme le grand Général. On y remarquera ſur-tout cet aſcendant qu'un homme de génie ſait prendre ſur les caracteres foibles, & ſur les ames à petites paſſions.

lippe II, portant tout le poids des malheurs de François I, & celui de ſes propres injures, s'élançoit pour venger la France, l'Europe & lui-même, & terminer enfin cette grande querelle. Il falloit enchaîner l'Angleterre à un projet qui devoit armer la moitié du monde contre l'autre. Ce grand intérêt eſt remis à SULLY. Il part, inſtruit par ſon Roi. En arrivant à Londres, il ne voit que des obſtacles; une nation fiere, magnanime, capable des plus vaſtes deſſeins, mais ennemie d'un peuple rival, concentrant ſes projets & ſes forces dans ſa propre grandeur; une Cour orageuſe & diviſée en factions; les partiſans de la France ſe choquant contre ceux de l'Eſpagne; d'autres également jaloux de ces deux Puiſſances; quelques-uns ſéditieux, avides de nouveauté, n'étant attachés à aucun parti, mais s'agitant dans tous les ſens pour voir s'ils ne pourroient rien ébranler; des Miniſtres ardents pour leur fortune, peu occupés de celle de l'Etat, ſe refuſant à un projet dont ils n'étoient point les auteurs; une Reine hardie, entreprenante, paſſionnée pour le parti catholique, bravant par fanatiſme & par orgueil l'autorité d'un époux & d'un maître; un Prince juſte, mais foible & irréſolu, plus Théologien que Roi, faiſant des livres au lieu de combattre, ſans fermeté au dedans, ſans politique au dehors. Le génie de SULLY s'éleve au milieu de ces difficultés. Tel qu'un Général d'armée qui doit livrer une grande bataille d'où dépend la deſtinée de pluſieurs Etats, & qui n'a, pour combattre, qu'un terrein inégal & déſavantageux, promene par-tout ſes regards, & obſerve autour de lui quels ſont les poſtes qui peuvent l'appuyer, les bois qui peuvent le couvrir, les hauteurs d'où il peut foudroyer ſes ennemis; tel SULLY arrivé à la

Cour de Londres, obſerve tout ce qui peut traverſer ou ſeconder ſa négociation. Il juge la foibleſſe du Roi; il apprend à ſe défier des Miniſtres : il combat les intrigues des Eſpagnols; il réveille dans les Députés de la Hollande leur haine contre leurs tyrans; il excite la Suede & le Dannemark à déployer leur politique ſur le Midi; il enflamme Veniſe par l'eſpoir de recouvrer ſon ancienne grandeur. Armé de toutes ces forces réunies, il revient enſuite ſur le Roi, il l'attaque, il le preſſe; il lui préſente les vaſtes deſſeins de Henri IV approuvés par Elizabeth; il lui fait voir l'Europe partagée en deux grandes factions; d'un côté, l'Empereur qui n'a que des titres & de la foibleſſe, le Pape eſclave honorable de l'Autriche; l'Eſpagne dévorée par l'Amérique, la Flandre Eſpagnole ébranlée des ſecouſſes qu'elle éprouva ſous Philippe II, la Savoie reſſerrée entre les grandes Puiſſances qui l'écraſent, les petits Etats d'Iralie faits pour dépendre de quiconque veut les conquérir ou daigne les acheter; de l'autre, la France pleine de reſſources, & renaiſſant plus terrible du milieu de ſes cendres, l'Angleterre puiſſante par ſes flottes & plus encore par ſon génie, la Suede féconde en fer & en héros, le Dannemarck fier d'avoir autrefois ravagé l'Europe, Veniſe commerçante comme Tyr, & conquérante comme Carthage, la Hollande déjà célebre par quarante ans de victoire, enfin les Etats proteſtants de l'Allemagne & de la Suiſſe, enthouſiaſtes de leur liberté comme de leur religion. Il paſſe au détail des projets; il expoſe les moyens; enfin il intéreſſe la vanité de Jacques, en lui peignant les Rois d'Angleterre & de France à la tête de cette vaſte entrepriſe, remuant le monde, faiſant le deſtin des Rois, & diſpoſant du ſort des

Empires. Tel le pere des fictions ſublimes peint l'Etre qui gouverne tout, tenant à la main une chaîne d'or à laquelle ſont ſuſpendus tous les Dieux, & attirant à lui l'univers. Mais, ô foibleſſe des grands Hommes ! Torrent inévitable de la fatalité qui entraîne tout ! Que ſert à SULLY de triompher de tant d'obſtacles, & d'unir par des nœuds ſolemnels l'Angleterre avec la France contre l'Autriche ? La mort de Henri IV devoit rendre inutiles tant de ſoins. Une partie de ce vaſte plan étoit réſervée à Richelieu ; l'autre ne devoit jamais être exécutée ; & preſque tout ce qui a été fait, devoit encore être détruit par de nouveaux événements. Ainſi dans la ſuite immenſe des ſiecles, le monde politique a éprouvé encore plus de révolutions qu'il n'eſt arrivé de bouleverſement ſur la ſurface du globe.

Quelque talent qu'eût SULLY pour négocier, le Préſident Jeannin & le Cardinal d'Oſſat pouvoient peut être lui diſputer cette gloire : mais il en eſt une où il n'eut point de rivaux ; c'eſt celle du miniſtere ; il y éclipſa tout ce qui avoit paru juſqu'alors ; il mérita de ſervir de modele à la poſtérité.

TROISIEME PARTIE.

FOIBLES Orateurs relégués par nos conſtitutions modernes dans l'ombre des cabinets, eſt-ce à nous à traiter ces ſujets ſublimes qui embraſſent tout le ſyſtême politique des Etats ? Ce ſeroit aux Orateurs des anciennes Républiques, ou plutôt, s'il y avoit un homme qui pût s'élever au deſſus de la terre, planer ſur les Empires, voir de la hauteur de l'aigle tous les lieux & tous les temps, ſuivre l'origine, l'agrandiſſe-

ment, la décadence & la chûte de tous les Royaumes, connoître enfin toutes les cauſes & tous les effets, ce ſeroit à lui à parler d'un Miniſtre, & d'un homme d'Etat. Qui entreprendra de le peindre ? Toutes les qualités qui ſont néceſſaires pour le former, viennent ſe préſenter en foule, & ſe preſſent ſous mes pinceaux. Si je lui donne la ſageſſe & l'activité, l'étendue & la profondeur, l'eſprit de détail & le génie du grand ; ſi je dis qu'il doit régir les Etats, comme Dieu régit le monde, par des principes invariables & ſimples ; bien organiſer l'enſemble, pour que les détails roulent d'eux-mêmes ; pour bien juger d'un ſeul reſſort, regarder la machine entiere ; calculer l'influence de toutes les parties les unes ſur les autres, & de chacune ſur le tout ; ſaiſir la multitude des rapports entre des intérêts qui paroiſſent éloignés ; voir d'où tout vient, & où tout va ; lier les intérêts particuliers à l'intérêt général, les réunir en les contenant l'un par l'autre, & comprimant chacun d'eux par les poids environnants ; faire concourir les diviſions même à l'harmonie du tout ; diriger au meilleur but les biens phyſiques par la puiſſance, & les biens moraux par l'opinion ; multiplier les forces par les vertus ; tirer le plus grand parti du caractere national ; connoître dans la révolution marquée pour les empires, à quel point du cercle eſt parvenu l'Etat qu'on gouverne, le fixer, s'il eſt heureux, le faire remonter en arriere, s'il eſt déchu : ſi je dis qu'un Miniſtere doit employer le moins de force poſſible pour chaque opération ; éviter, preſqu'autant que le mal, les demi-remedes dans les grands maux ; marcher au but ſans trop voir les obſtacles ; conſidérer les choſes & dans leur principe & dans leur effet ; diſtinguer

celles qui ont beſoin de tout le poids de l'autorité, & celles qui ne ſont jamais mieux adminiſtrées, que lorſqu'elles ne le ſont point du tout; ne pas prendre l'état forcé d'un pays pour ſon état naturel; ne pas s'écarter des principes généraux pour quelques inconvénients de détail; ne pas croire qu'on peut déraciner tous les abus, ce qui ſeroit le pire de tous; ne pas cauſer le malheur d'un Etat pour le bien d'une ville, ni les maux d'un ſiecle pour l'intérêt d'un inſtant: ſi j'ajoute qu'un Miniſtere doit reculer, le plus qu'il eſt poſſible, les limites du bien, & retrancher ſans ceſſe de la ſomme inévitable des maux qu'entraînent dans l'adminiſtration, l'embarras de chaque jour, le tourment des affaires, l'empire des uſages, les néceſſités de moment, la molleſſe ou la corruption des ſous-ordres, le choc & le contraſte éternel du poſſible phyſique & de l'impoſſible moral; je n'aurai encore tracé qu'une image imparfaite des qualités & des devoirs d'un homme d'Etat. Les opérations de SULLY le peindront mieux que tous les diſcours. C'eſt en le voyant agir que nous meſurerons l'étendue de ſon ame.

Il n'étoit pas encore Surintendant, & déjà ſon maître le deſtine à réparer les maux de la France. Son premier mérite fut de les connoître. Il porte ſes regards ſur toute l'étendue du Royaume, & il voit un Etat ébranlé par quarante ans de guerres civiles, en proie à tous les malheurs qu'une autorité foible & avilie avoit pu introduire. Il commence par calculer les dettes de l'Etat. Il le trouve engagé avec l'Angleterre, la Suiſſe & la Hollande, qui avoient fourni à Henri IV des troupes, des vaiſſeaux, du fer & de l'or, pour triompher de la Ligue; avec les gens de guerre, dont le ſervice & le

ſang n'avoient pas encore été payés; avec les Traitants qui forçoient l'Etat à payer ſa ruine; avec tous les Officiers des différents Ordres du Royaume, qui reclamoient leurs gages & leurs penſions de plus de vingt années; avec les anciens eſclaves des favoris à qui les libéralités de Henri III avoient prodigué le ſang du peuple; avec les créanciers des rentes, qui, en chargeant l'Etat de capitaux immenſes, dévoroient dans l'oiſiveté le fruit des travaux & des ſueurs de la nation; enfin avec les chefs de la Ligue, qui tous avoient vendu leur fidélité à leur nouveau maître. O honte! O infamie! Il avoit fallu acheter chaque place, payer chaque traité, eſtimer à prix d'or l'intérêt que chacun trouvoit dans la révolte, comme ſi l'ineſtimable honneur de redevenir vertueux n'eût pas été la ptemiere des récompenſes. Toutes ces dettes réunies formoient une ſomme de trois cents trente millions [c]. SULLY paſſe à l'examen des revenus; il y porte toute la lumiere du talent, & toute l'activité du travail. Je ſouhaiterois que mon ſiecle pût être étonné en apprenant que le Roi ne recevoit que trente millions, tandis que le peuple en payoit cent cinquante. Quelles étoient les ſources de cet incroyable déſordre? La foibleſſe des Rois, la rapacité des ſujets. Outre les ſubſides impoſés pour les beſoins de l'Etat, chaque Officier ou de guerre ou de juſtice ou de finance, levoit des droits ſur le peuple qui étoit forcé de nourrir tant de tyrans. Tous les créanciers de l'Etat, ſoit étrangers, ſoit ſujets,

[c] L'argent étoit alors à 22 liv. le marc. Ainſi la dette de l'Etat répondoit à 810 millions de notre monnoie actuelle.

ſe payant par leurs propres mains, avoient juſques parmi les fermes du Roi, des fermes à leur profit, & leurs brigands, ſous le nom de commis, qui diſputoient à ceux du Prince le droit de dévorer le Royaume. Les Fermiers généraux établiſſant des ſous-fermes, & celles-ci étant ſubdiviſées en d'autres qui ſe partageoient encore en d'autres branches, les revenus de l'Etat s'épuiſoient en paſſant par tant de mains, ſemblables à ces maſſes d'eaux, qui précipitées d'une grande hauteur, & roulant de caſcade en caſcade, de rochers en rochers, ſe diſſipent en pouſſiere, ſont emportées par les vents ſur des plaines éloignées, & trompent le baſſin qui les attendoit dans le fond du vallon. Cent millions de domaines avoient été aliénés preſque ſans titre. Une grande partie des revenus royaux avoit été ou uſurpée par les grands, ou vendue au plus vil prix par ceux même qui furent employés à en conſtater l'état. Mais la plus grande ſource du déſordre étoit les brigandages des Officiers de finance. Qui pourroit retracer tous ces affreux myſteres? Qui pourroit détailler toutes les ruſes qu'avoit inventées l'avarice pour s'approprier les revenus de l'Etat? On diminuoit les recetres; on augmentoit les dépenſes; on muitiplioit les frais; on enfloit les émoluments des charges; on faiſoit de doubles & de triples emplois; on falſifioit des articles; on en ſupprimoit d'autres. SULLY porte le flambeau dans toutes ces mines ſourdes & profondes, où les receveurs puiſoient l'or de la France. Il parcourt tous les regiſtres, compare tous les états, vérifie tous les comptes; il les rapproche; il les combine. Je ne craindrai pas de le dire, ce travail obſeur eſt peut-être ce qui fait le plus d'honneur à SULLY. L'ame d'un garnde

Homme conçoit un plaiſir ſecret, lorſqu'il s'agit dans un Conſeil de braver, pour l'honneur de la vertu & le bien de la patrie, un peuple d'ennemis; ſon génie s'éleve avec tranſport, lorſque dans le cabinet il forme ces combinaiſons puiſſantes qui doivent influer ſur le ſyſtéme du monde: mais s'enſevelir dans des détails qui rabaiſſent continuellement l'eſſor du génie, & exigent toutes les petites attentions d'un inſtinct laborieux; conſacrer dans de longues nuits à de pénibles & arides calculs, cette même main accoutumée à conduire des bataillons & à lancer la foudre, tout ce travail, dont les difficultés ſont immenſes, le fruit incertain, & où l'imagination n'eſt point ſoutenue par l'idée de la gloire, demande une ame plus forte & plus vigoureuſe que les opérations les plus éclatantes du miniſtere.

SULLY pourſuit l'examen de la France. Il obſerve dans tout le Royaume les effets de ces abus. Il voit l'induſtrie étouffée, la circulation interrompue, les fonds de terre négligés ou ſans valeur, le peuple plongé dans la miſere, le crédit anéanti, nulle reſſource pour le préſent, une ruine preſqu'inévitable pour l'avenir. Cependant la France, comme un malheureux qui expire en ſe débattant ſous le glaive qui l'égorge, inquiete & tourmentée, s'agitoit dans ſes convulſions, pour trouver un remede à ſes maux. On avoit créé un Conſeil de finances, eſpece d'hydre encore plus funeſte à l'Etat que le Surintendant qu'elle remplaçoit [*d*]. Les

[*d*] François d'O, Surintendant des Finances ſous Henri III & au commencement du regne de Henri IV, avoit tout ce qui auroit dû lui donner l'excluſion de

membres qui compoſoient ce Conſeil, livrés à la corruption univerſelle, augmentoient encore les maux qu'ils devoient réformer. On les vit ſous des noms empruntés, gouverner toutes les fermes du Royaume, ſe faire adjuger au plus vil prix tous les baux des grandes entrepriſes, forcer par d'indignes délais les créanciers de l'Etat à réduire eux-mêmes leurs ſommes, & les porter enſuite toutes entieres ſur les comptes.

---

cette charge. Il étoit diſſipateur, indolent, paſſionné pour le jeu, tout occupé de ſes plaiſirs, mettant une vaine grandeur dans des prodigalités inſenſées, ne ſe refuſant rien, tandis que le Roi manquoit de tout. Voilà l'homme qui gouvernoit les Finances. Il mourut en 1594 avec plus de quatre millions de biens, laiſſant l'Etat endetté de huit cents dix millions de notre monnoie actuelle. A ſa mort, la charge de Surintendant fut ſupprimée; & le Roi créa un Conſeil de Finances compoſé de huit perſonnes. Sully n'approuva point cette forme d'adminiſtration, parce qu'il eſt bien plus difficile de trouver huit hommes vertueux, que d'en trouver un ſeul. Sa façon de penſer ne fut que trop juſtifiée. Les huit Conſeillers ne furent que huit conculſionnaires à brevet. Les diſſipations & les vols continuerent avec plus de fureur qu'auparavant. Le Roi, dans la guerre contre l'Eſpagne, ayant beſoin de huit cents mille écus pour faire le ſiege d'Arras, les leur demanda, comme l'homme qui a beſoin de pain en demande à un citoyen riche; il ne put jamais les obtenir. *Je ſuis*, écrivoit ce Prince à Sully, *fort proche des ennemis, & n'ai quaſi pas un cheval ſur lequel je puiſſe combattre; mes chemiſes ſont toutes déchirées, mes pourpoints troués au coude; & depuis deux jours je dîne chez les uns & les autres: parce que mes Pourvoyeurs n'ont plus moyen de rien fournir pour ma table.* Cependant les huit Conſeillers des Finances tenoient à Paris des tables voluptueuſes, & leur luxe inſultoit à la miſere publique. Il n'eſt pas inutile de répéter de pareils faits, pour qu'on ſache juſqu'où peut aller l'audace de la dépréda-tion dans un Etat mal gouverné depuis long-temps.

On les vit refuſer pour les beſoins de la guerre, ces mêmes tréſors qu'ils prodiguoient pour leur luxe ; & jouir à la fois de l'indigence du Roi, de la miſere du peuple, & du déſordre de l'Etat. Tels notre ſiecle a vu dans une ville embraſée par les flammes, & renverſée par les ſecouſſes d'un tremblement de terre, des brigands chercher de l'or au milieu des cadavres & des ruines, & remercier le Ciel du renverſement de la patrie. C'en étoit fait de la France ſans le génie de SULLY. Tandis que toutes les mains ſe réuniſſoient pour la pouſſer dans le précipice, c'eſt lui qui l'arrêta & ſuſpendit ſa chûte. Pour achever de s'inſtruire, il parcourt lui-même une grande partie des Provinces du Royaume. O vous, qui voulez connoître & guérir les maux d'un Etat, ſortez de vos Palais. Aſſis à vos tables voluptueuſes, vous ignorez qu'il y a des milliers d'hommes qui meurent de faim. Dans les Cours & autour du Trône, le peuple eſt toujours heureux, un Royaume eſt toujours floriſſant : c'eſt lorſqu'on voit les ſillons de la campagne abandonnés, les charrues briſées, les chaumieres déſertes ou qui tombent en ruine ; c'eſt lorſqu'on foule l'herbe qui couvre les rues ſolitaires des villes ; c'eſt lorſqu'on rencontre ſur les grands chemins des peres, des meres, de jeunes enfants qui fuient tous enſemble le doux ſol de leur patrie, pour aller chercher des aliments ſous un ciel plus heureux ; c'eſt alors que l'humanité s'éveille, que le cœur ſe ſerre, que les larmes coulent ; c'eſt alors que l'on commence à concevoir que la Cour n'eſt point l'Etat, & que le luxe de quelques hommes ne fait pas le bonheur de vingt millions de citoyens.

Tel fut le ſpectacle qui frappa les regards de

SULLY. Mais avec l'ame du citoyen, il portoit l'œil du Philoſophe [e]. En obſervant les maux, il étudioit les reſſources. Il ne faut point que la poſtérité ignore que SULLY dans ſes recherches

---

[e] La premiere opération de Sully fut de ſe tranſporter en 1596 dans les principales Généralités du Royaume, & d'envoyer dans les autres des hommes de confiance, pour en connoître les forces & les revenus. En 1598 il fit un ſecond voyage pour vérifier ſes recherches ébauchées ſeulement dans le premier. Son attention s'étendoit à tout, il examinoit le climat de chaque Province, les différentes eſpeces de terre, de culture, de production, les non-valeurs réelles ou ſuppoſées, leurs cauſes ou paſſageres ou conſtantes, la proportion entre les frais & le revenu, la qualité & le prix commun des denrées, la facilité des conſommations, le nombre des habitants, leur caractere, la valeur de chaque homme dans les différents pays, les reſſources des villes, le produit des manufactures, l'étendue & la qualité du commerce. Il obſervoit ſur les lieux mêmes ce que payoit chaque Province, la nature des impoſitions; celles dont la reſſource eſt en même-temps la plus étendue & la plus prompte; celles dont la perception coûte le moins, & rapporte le plus; celles qui ſe combinent le mieux avec le climat, le ſol, l'induſtrie des habitants, & celles qui ſont plus à charge au peuple, qu'elles ne ſont utiles à l'Etat. Il calculoit par tout la ſomme des richeſſes: il étudioit tout ce qu'une Province reçoit, & tout ce qu'elle donne, comment y vient & par où s'écoule l'argent, quels ſont les canaux ouverts, & ceux qui ſont engorgés, enfin quelles ſont les Provinces où la Capitale ne renvoie point les ſucs qu'elle en reçoit, & où ſe trouve interrompue cette heureuſe circulation entre la tête & les membres, qui fait la vie du Corps politique. Sully, ſur tous ces objets, ne s'en rapportoit qu'à lui-même; car il faut des yeux pour voir. On ſait que le Duc de Bourgogne, dans un temps plus éclairé, ne put ſe procurer une connoiſſance exacte des Provinces par les Intendants mêmes.

éprouva de la part des Financiers preſqu'autant de difficultés & d'obſtacles, que ſon maître en avoit éprouvés de la part des Ligueurs, lorſqu'il avoit fallu conquérir chaque ville. [f] L'homme

---

[f] Dès que les membres du Conſeil apprirent que Sully devoit faire des viſites dans les Provinces, ils n'épargnerent rien pour le traverſer. L'opération étoit trop utile pour qu'ils n'en fuſſent pas épouvantés. Ils eurent recours à tout. Les Receveurs généraux, Tréſoriers, Contrôleurs, Greffiers & juſqu'aux moindres Commis furent prévenus. Les uns s'abſenterent, & laiſſerent leurs Bureaux fermés ; d'autres firent voir des ordres qui leur défendoient de communiquer leurs regiſtres & leurs états. En même-temps on ſemoit dans les Provinces les bruits les plus odieux contre Sully : on profitoit de ſon abſence pour le noircir auprès du Roi : on l'accuſoit d'ignorance, de dureté, d'étourderie : on le peignoit comme un tyran qui alloit ſucer le ſang du peuple, & qui abuſoit de l'autorité du Prince, pour le rendre odieux à ſes Sujets. Enfin le cri général fit impreſſion ſur le Roi lui-même ; & Sully reçut ordre de revenir. Henri IV qui, après la plus courte abſence, l'embraſſoit toujours avec tranſport, le reçut très-froidement. Sully reconnut alors le danger qu'il y a de ſervir les Rois loin d'eux. Il eut à ſe juſtifier des plus cruelles calomnies ; & il en vint aiſément à bout ; mais il falloit encore éviter les ſoupçons pour l'avenir. Cinq cents mille écus qu'il avoit ramaſſés dans ſes voyages, & qui ſans lui euſſent été perdus pour le Roi, furent dépoſés dans le Tréſor Royal. En même-temps il prit des précautions pour qu'aucune partie de cette ſomme ne fût diſſipée. On ne tarda point à ſentir combien ces précautions étoient néceſſaires.

Sanci, un des membres du Conſeil & le plus abſolu des hommes, envoya demander à Sully, avec toute la fierté d'un deſpote, quatre-vingt-dix mille écus pour payer les Suiſſes. Sully ſavoit qu'il n'étoit dû que le tiers de cette ſomme. Il refuſa. Son refus excita entre lui & Sanci une vive querelle qui éclata en préſence du Roi. Peu de temps après Sully ſurprit encore les membres du Conſeil à vouloir détourner deux cents mille

de bien triompha ; il parcourut avec des vues également éclairées & bienfaiſantes tout ce Royaume déſolé ; ſemblable à l'eſprit de fécondité qui à travers la confuſion & la nuit ſe promenoit ſur l'abîme du chaos & couvoit les germes du monde.

L'inſtant de la création eſt arrivé. Tous les éléments ſont prêts, & la lumiere va naître ſur la France. SULLY eſt armé de l'autorité de ſon Roi, & de toute l'énergie d'une ame qui veut faire le bien ; il commence par réformer les abus. Les Officiers & les Grands n'ont plus le droit de lever des contributions ſur les Provinces ; & le peuple affranchi de ſes tyrans, ſe félicite de n'avoir plus à payer que les ſubſides ordonnés par ſon Roi. Fier & impétueux d'Epernon [g], en vain dans le Conſeil tu oſes ſoutenir la

---

écus du Tréſor Royal. Heureuſement il avoit gardé entre ſes mains de quoi les confondre ; & dans le moment qu'ils croyoient triompher, en rejettant ſur lui la diſſipation de cette ſomme, il les convainquit lui-même, en préſence du Roi, de cet odieux brigandage. Ce fut là l'eſſai des contradictions & des noirceurs que Sully eut à eſſuyer au commencement de ſon miniſtere. Ces détails de la méchanceté humaine ne ſont indifférents pour aucun ſiecle. On s'étonne quelquefois qu'il ſe faſſe ſi peu de bien dans les Etats : le Philoſophe qui peſe les obſtacles doit peut-être s'étonner davantage de ce qu'il y a encore des hommes qui ont le courage d'en faire.

[g] Ce fut en 1598 que parurent toutes ces déclarations, qui rendirent le Roi propriétaire de ſes revenus, & mirent le peuple à l'abri des concuſſions des Sujets puiſſants. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que tous les tyrans qui voloient le peuple ſe plaignirent avec audace, comme ſi on les eût dépouillés d'un bien légitime ; tant certains hommes s'accoutument à regarder l'injuſtice comme un de leurs droits. Le Duc d'Epernon, par ces

cauſe de ces redoutables concuſſionnaires ; ce n'eſt point à SULLY à trembler. Comme Miniſtre, il écraſe l'injuſtice ; comme Guerrier, il brave les menaces. Il pourſuit ſa carriere au milieu des orages. Il défend aux créanciers de l'Etat de lever par eux-mêmes aucuns droits ſur les fermes. Par cette Ordonnance les revenus de l'Etat furent arrachés des mains de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suiſſe, de Florence, de Veniſe, & de tous les hommes les plus puiſſants du Royaume. Henri IV eſt épouvanté lui-même de la nouvelle tempête qui s'éleve contre SULLY. Mais ce grand Homme eſt inébranlable. Il caſſe dans les fermes la multitude des ſous-baux, qui, multipliant les frais à l'infini, engraiſſoient de la ſubſtance de l'Etat une foule d'hommes inutiles. Il dreſſe un état général de finance qui prévient déſormais tous les moyens honteux de s'enrichir. Il preſcrit aux Receveurs de nouvelles formules de comptes. Les ſouterreins profonds

---

ſortes de violences, ſe faiſoit tous les ans un revenu de près de quatre cents mille francs de notre monnoie. Il fut averti du jour où devoit paſſer la Déclaration qui lui ordonnoit de n'être plus brigand ni concuſſionnaire ; & il ſe rendit au Conſeil, bien réſolu de l'empêcher. Là, au défaut de raiſons, il eut recours aux inſultes ; & ſon inſolence naturelle, aigrie encore par les réponſes fieres de Sully, oſa s'emporter juſqu'aux menaces. Sully répondit à l'outrage avec le ton d'un homme qui eſt accoutumé à ne rien craindre ; & tous deux en même-temps porterent la main ſur la garde de leurs épées. La ſalle du Conſeil eût peut-être été enſanglantée, ſi on ne ſe fût jetté en foule au devant d'eux. Le Roi inſtruit de cette querelle, loua beaucoup le zele intrépide de Sully, & lui écrivit à l'heure même de ſa main, *lui offrant*, diſoit-il, *de lui ſervir de ſecond contre d'Epernon.*

qu'avoit

qu'avoit creuſés l'avarice, ſont découverts au grand jour, & les tigres qui s'y retiroient, pour y dévorer ſourdement les entrailles du peuple, ceſſent enfin d'avoir des repaires. Les fortunes injuſtes ſont citées à des tribunaux [*h*]. L'avarice eſt forcée à venir rendre compte de ſes pillages. L'or qui s'eſt égaré hors des canaux publics, revient fertiliſer la patrie. Si l'Etat ne retira point de ces établiſſements ſéveres tout le fruit qu'il en pouvoit eſpérer, ſi pluſieurs des grands criminels échapperent à la pourſuite des Loix, n'accuſons point SULLY : accuſons & les intrigues de la Cour, & la vénalité des ames, & la foibleſſe de la nature pour le bien, & l'excès du mal même; car il arrive un point où l'or qui eſt la ſource des crimes, ſert lui-même à les couvrir; & où à force d'être coupable on devient innocent.

[*h*] Il y eut ſous le miniſtere de Sully trois Chambres de Juſtice établies pour faire des recherches contre les Financiers qui avoient malverſé dans leurs emplois, l'une en 1601, l'autre en 1604, & la troiſieme en 1607. Cette derniere fut établie contre l'avis de Sully. Il avoit reconnu par l'expérience des deux premieres, que les principaux coupables échappent toujours. On retira cependant quelqu'avantage de ces pourſuites; c'eſt que les loix commencerent enfin à paroître quelque choſe; l'idée des mœurs fut réveillée : le peuple s'apperçut que le Gouvernement s'occupoit de lui; la nobleſſe apprit à ne pas confondre l'or avec l'honneur; la nation commença à ſoupçonner que la pauvreté honnête pouvoit avoir un prix. Au reſte, Sully dans ſes Mémoires eſt d'avis de ſupprimer entiérement ces Chambres de Juſtice, comme des moyens inutiles. Ce n'eſt preſque toujours que l'occaſion d'un trafic honteux entre ceux qui ont beſoin de protection, & ceux qui en ont à vendre.

Tout prend une face nouvelle. Les fermes ſont doublées ; les étrangers en ſont exclus ; les courtiſans n'ont plus d'influence, & ceſſent de vendre leur protection. Dès-lors les choix furent meilleurs : car, j'oſerai le dire, ce qui eſt protégé, n'eſt preſque jamais ce qui doit l'être : d'ailleurs celui qui corrompt, eſt déjà corrompu ; & celui qui achete les autres, quel prix peut-il être eſtimé lui-même ? Le temps de la tyrannie & des uſurpations n'eſt plus. Quatre-vingt millions de domaines rentrent dans les mains du Souverain. SULLY paſſe à une opération plus compliquée. On vérifie les rentes conſtituées ſur l'Etat. Leur ſource, leur hypotheque, leur capital, l'époque de leurs différentes créations, tout eſt connu. Chaque engagement eſt diſcuté ; chaque dégré d'injuſtice ou de fraude eſt calculé. On éteint les unes, on rembourſe les autres, on réduit celles qui devoient être réduites. L'équité ſévere préſida à tous ces jugements ; & une opération, qui ébranloit les fortunes de tant de particuliers, ſervit encore à établir le crédit public. On fait des loix pour arrêter les ſommes immenſes qui paſſoient chez les nations voiſines : mais les loix ne ſuffiſent pas ; il faut ôter aux hommes l'intérêt de les violer. SULLY eut recours à différents moyens, mais tous inſuffiſants [*i*]. Louons ce grand Homme du bien

[*i*] Il faut convenir que toutes les opérations de Sully ſur les monnoies furent peu avantageuſes. En 1601 il fit défendre d'employer dans le commerce les monnoies étrangeres. Le commerce fut interrompu par cette défenſe, parce que le crédit en fut affecté. Ces eſpeces étrangeres ſe trouvoient en France en très grande quantité : on les reſſerra par la répugnance de

qu'il voulut faire, & rejettons ſur ſon ſiecle celui qu'il ne fit pas. L'ordre rétabli dans les payements les facilita. A chaque partie de la dépenſe eſt appliquée une partie des revenus. Les deniers ne ſont plus engagés d'avance, d'une année à l'autre, parce que les aſſignations n'ex-

---

les porter à la Monnoie, à cauſe des droits conſidérables qu'on devoit y retenir. Peu de temps après, Sully fit rendre une Déclaration qui défendoit de tranſporter hors du Royaume aucune eſpece d'or ou d'argent, ſous peine de confiſcation. On ſent aſſez combien une pareille Ordonnance eſt inutile. Ce n'eſt point par des Déclarations que l'on peut retenir dans un pays les eſpeces d'or & d'argent; c'eſt par une adminiſtration ſage qui détermine en faveur de ce pays la balance du commerce. Sully lui-même ayant ſenti combien cette Déclaration étoit inſuffiſante, crut y remédier par une Ordonnance du mois de ſeptembre 1602, qui hauſſa la valeur numéraire des eſpeces. L'expérience n'a que trop prouvé que c'eſt une mauvaiſe opération de toucher aux monnoies d'un Etat. Tout changement dans cette partie, porte des plaies mortelles au commerce, par l'extinction de la confiance, par le reſſerrement des bourſes, par les embarras & le déſavantage du change, par le renverſement des fortunes. Ce qui trompa Sully, c'eſt qu'il s'imagina que le hauſſement de la valeur numéraire feroit ceſſer le tranſport chez l'étranger, en diminuant le profit. En effet; la proportion de l'or à l'argent en France n'étoit pas tout-à-fait alors de 1 à 11, au lieu qu'en Eſpagne elle étoit de 1 à 13 un tiers, en Angleterre de 1 a 13 dix-neuf quarantiemes, en Allemagne de 1 à 12 un ſixieme. Ainſi les étrangers avoient du bénéfice à enlever notre or. Mais Sully ne remédia point du tout à cet inconvénient. La proportion nouvelle ne fut en France que de 1 à 11 un ſixieme, parceque Sully en hauſſant la valeur de l'or, avoit en même temps hauſſé les monnoies d'argent. Ainſi le déſordre reſta le même; & en 1609 on s'apperçut qu'il étoit encore devenu plus grand, parce que les autres Etats avoient encore hauſſé leur proportion.

cedent plus la portée de la recette. Un Edit ſévere défend de reculer les payements, & prévient ces traités infames, où le créancier étoit obligé de trafiquer d'une partie de ſa dette, pour acheter l'autre. Si quelqu'un étoit fatigué de ces détails, qu'il ſache que les choſes les plus petites en apparence, influent ſur le gouvernement économique, & que ce ſont les fibres obſcures, cachées dans les entrailles de la terre, qui portent & qui nourriſſent ces forêts majeſtueuſes, qui ſont un des principaux ornements du monde. Tout, dans les réformes de SULLY, tendoit au ſoulagement du peuple. Les villes & les provinces ſont déchargées du fardeau des dettes qui les accablent. Les vexations ſourdes, les formalités odieuſes, les remedes devenus plus cruels que les maux, ſont ſupprimés. Les privileges ſouvent injuſtes & toujours dangereux, ſont réduits à leur juſte nombre; & la répartition plus égale rend les recouvrements plus faciles.

C'eſt ici le moment de développer les principes économiques de SULLY, principes où il fut ſi bien ſecondé par l'humanité & par le génie de Henri IV. Comment ces deux hommes, qui avoient paſſé une grande partie de leur vie ſur les champs de bataille, ſe trouverent-ils tout-à-coup formés dans l'art de gouverner? Eſt-ce que l'habitude des grands dangers accoutume à imaginer les grandes reſſources? Ou bien, eſt-ce que les motifs brillants, la gloire, les fatigues, les grands ſpectacles, la deſtinée des nations que l'on a entre ſes mains, élevent l'humanité, & agrandiſſent l'ame par l'exercice vigoureux de tous ſes reſſorts?

N'allons pas confondre la ſcience du gouvernement économique avec la ſimple admi-

niſtration des finances. Celle-ci n'eſt qu'un méchaniſme d'ordre & d'inſpection : l'autre eſt la ſcience de l'Etat. Elle pénetre à la ſource des richeſſes ; elle les augmente ; elle les dirige ; elle les diſtribue. Les liſtes de la vanité ſont ſurchargées de noms de Surintendants de Finances : les faſtes de la patrie ne comptent que SULLY.

Par quel art funeſte le ſyſtême des impôts eſt-il devenu plus ruineux pour les Etats que la guerre, la famine & la peſte. Si les campagnes ſont dépeuplées ; ſi une partie des terres ſont en friche ; ſi le cultivateur eſt découragé ; ſi la France a perdu la moitié de ſes revenus ; ſi tous les reſſorts ſont affoiblis & languiſſants, quelle en eſt la cauſe ? C'eſt qu'on arrache des mains du laboureur les richeſſes deſtinées à reproduire les richeſſes, & que les revenus épuiſés dans leur ſource, ne peuvent plus rentrer dans le ſein de la terre pour en faire germer d'autres. Auſſi une des premieres opérations de SULLY fut de remettre aux Provinces vingt millions d'arrérages de taille ; & depuis il diminua d'année en année cet impôt de deux millions. Ce grand Miniſtre regardoit la taille comme un impôt vicieux de ſa nature, ſurtout cette taille arbitraire qui rend les poſſeſſions incertaines, & abandonne la propriété aux caprices des tyrans (*k*). Ce n'eſt point à

(*k*) Sully s'étoit convaincu par l'étude de l'hiſtoire & par les réflexions, que l'agriculture eſt la baſe des Etats & la ſource des revenus publics. Il n'eſt donc pas étonnant qu'il ait regardé la taille arbitraire comme un fléau de l'Etat, & qu'il ait deſiré changer entiérement a forme de cette impoſition. Il ſavoit que la terre étant

l'Orateur à entrer dans des diſcuſſions économiques qui ſont étrangeres à ſon ſujet : mais jettez les veux ſur les campagnes, vous y verrez le laboureur forcé lui-même à étouffer ſon induſtrie, tremblant d'améliorer ſa terre,

---

la ſource des revenus, doit être auſſi la ſource des impôts, mais qu'ils doivent porter ſur le produit, & non ſur le travail. Or le produit total des terres ſe diviſe en deux parties. L'une eſt la rentrée des avances qui ont été faites pour l'exploitation ; cette partie doit être ſacrée pour le fiſc, puiſque c'eſt cet argent même qui eſt la ſource de la fécondité. L'autre portion eſt bénéfice ; c'eſt elle qui conſtitue le revenu : c'eſt ſur elle ſeule que l'impôt doit être levé. Dans tout pays où le cultivateur ne retrouvera point de bénéfice en ſus de ſes avances, & de la ſomme dont il doit payer la protection du Souverain, il faudra néceſſairement qu'il s'intéreſſe moins à la culture, que par conſéquent cette culture diminue, & avec elle, les revenus de l'Etat. Mais que ſeroit-ce ſi bien loin de retirer aucun bénéfice de ſon travail, l'impôt lui enlevoit une partie même de la ſomme deſtinée à l'exploitation de ſa terre ? Alors il ne faudroit point s'étonner, que la profeſſion la plus malheureuſe de toutes fût preſque abandonnée, qu'une partie des terres reſtât en friche, & que tout l'ordre économique ſe trouvât dérangé par la ſuppreſſion des revenus réels de l'Etat. Ce qu'il y auroit de plus effrayant, c'eſt que le déſordre iroit toujours en augmentant, parce que l'impôt dirigé toujours ſur le même plan, diminueroit d'année en année la ſomme deſtinée pour la culture des terres. On a écrit beaucoup de livres ſur cette matiere ; on en écrira encore beaucoup. Mais ce ne ſont pas le lumieres qui nous manquent. Il faut détruire les paſſions, qui ſont un obſtacle preſqu'invincible à tout le bien qu'on peut faire. D'ailleurs un des grands malheurs de l'humanité, eſt d'être entraîné par l'habitude. Il eſt bien difficile de regarder comme un mal, ce qu'on a vu de tout temps. Que de choſes excellentes on ne fait point, parce qu'on ne les a jamais faites !

faiſant au Ciel des vœux meurtriers pour que ſa moiſſon ne devienne pas plus fertile, n'oſant augmenter ſa dépenſe de peur que ſa richeſſe ne ſoit un crime ; vous verrez le pauvre écraſé ſous le poids de ſon travail, obligé de porter encore le fardeau du riche ; les exemptions vendues aux uns, devenir une ſource de terreur pour les autres ; la fécondité d'une terre, punie de la ſtérilité des champs voiſins ; vous verrez des oppreſſeurs barbares enlever d'une chaumiere déſolée, les vils meubles que l'indigence laiſſoit à la néceſſité, le lit ſur lequel une femme vient de donner un citoyen à l'Etat, dépouillé par des mains avides, les langes arrachés de deſſus l'enfant qui vient de naître, des malheureux traînés ſur la pouſſiere en ſe débattant, pouſſant des hurlements ſous leur cabane, & diſputant, avec la force du déſeſpoir, la derniere gerbe qu'ils avoient cachée pour les beſoins de leurs enfants. Quoi donc, les habitants de la campagne ſont-ils des ennemis de l'Etat, dévoués à l'oppreſſion & à la tyrannie ? Malheur à vous, ames étroites & cruelles, qui oſez ſoutenir qu'il eſt de la politique que le payſan ſoit miſérable ; comme ſi des payſans n'étoient pas des citoyens ; comme s'ils n'étoient pas les bienfaiteurs de l'humanité ; comme s'ils n'avoient pas droit comme vous à toute la protection de la patrie ; comme ſi le découragement & le déſeſpoir excitoient plus au travail que l'aiſance & la liberté. Telles étoient cependant les maximes que SULLY avoit tous les jours à combattre dans le Conſeil. On le vit s'élever de même contre une autre eſpece d'impôt établi ſur toutes les denrées, parce que cet impôt n'étoit qu'une nouvelle ſurcharge ſur les terres. On le vit déployer

toute ſon indignation contre la Gabelle (*l*); eſpece de monſtre qui a droit de ravager certaines Provinces, qui force des hommes pauvres à acheter du ſel quand ils manquent de

(*l*) Sully en pluſieurs endroits de ſes mémoires ſe recrie contre la Gabelle. Il trouvoit une dureté extrême à vendre fort cher à des pauvres une denrée très-commune. Perſonne n'ignore que certaines Provinces ſont aſſujetties à l'impôt ſur le ſel, tandis que d'autres en ſont exemptes. On détermine la quantité que chacun doit prendre. On preſcrit l'uſage qu'on en doit faire. Il eſt défendu de revendre ce que l'on a au-delà de ſes beſoins. Les troupeaux, qui ne peuvent être préſervés de pluſieurs maladies que par le ſel, languiſſent & meurent, parce que le payſan ne peut pas leur donner ce ſecours. On va même juſqu'à interdire à ces animaux mourants les bords de la mer, où l'inſtinct de leur conſervation les conduit. Le commerce de la pêche eſt conſidérablement diminué par les formalités odieuſes qui gênent la ſalaiſon. L'Agriculture perd une quantité prodigieuſe de bras, qui ſont occupés au faux-ſaunage. Ces hommes, qui ne ſont que de brigands, auroient pu être des citoyens. Ajoutez à cela des armées de Commis, dont l'unique fonction eſt de faire la guerre aux ſujets du Roi, qui gardent les bords de fleuves, des rivieres & juſqu'aux bords de la mer, comme dans un pays ennemi, qui ſouvent ſoutiennent & livrent des batailles, où ceux qui tuent deviennent meurtriers de leurs concitoyens, & où ceux qui ſont tués ſont des ſujets perdus pour l'Etat. Ajoutez les empriſonnements, les ſaiſies, les ventes, la diminution du commerce & du travail : ajoutez les frais de régie qui ſont énormes ; car chaque million pour le Roi en coûte un autre au peuple, ſoit en frais, ſoit en non valeurs. On ne cherche point ici le triſte & vain plaiſir de cenſurer ce qui eſt établi : mais dans un ouvrage qui eſt conſacré tout entier à l'utilité publique, il doit être permis de remarquer les défauts d'une impoſition que Sully, Richelieu, Colbert, & tous nos plus habiles Miniſtres ont également condamnée. Si elle a ſubſiſté juſqu'à préſent, c'eſt ſans doute parce qu'il eſt bien plus facile

pain, ne marche comme les ſpectres menaçants qu'au bruit des chaînes, empoiſonne l'air qu'il reſpire, & flétrit l'agriculture par-tout où il imprime ſes pas. « SIRE, diſoit SULLY » à Henri IV, vous avez extirpé du ſein de » vos Etats la guerre civile, mais vos ſujets » ne ſont point encore en paix; des armées » de pirates aſſiegent leurs maiſons, & y font » couler le ſang avec les larmes; délivrez-les » enfin de leurs véritables ennemis, & faites » ceſſer des fléaux plus meurtriers à la France » que les batailles de Saint-Denis, de Jarnac, » de Montcontour & de Coutras. » Je ne m'arrêterai pas ſur les corvées qui raviſſent au laboureur, non plus ſon argent, mais ſes bras, & qui pour épargner à l'Etat le ſalaire de quelques ouvriers, lui coûtent par le dépériſſement de l'agriculture une partie de ſes revenus. Je ne m'arrêterai point ſur la maniere de lever l'impôt, plus onéreuſe au peuple que l'impôt même (*m*). Par-tout le mal s'eſt gliſſé avec le bien. Par-tout l'abus eſt né de la Loi.

---

de voir les abus que de les réformer. Dans tout changement politique, lors même que l'avantage eſt le plus aſſuré, les obſtacles ſont toujours immenſes. Il n'y a que le mal qui ſe faſſe aiſément.

(*m*) Ce n'eſt pas aſſez d'examiner la nature des impôts en eux-mêmes & par rapport à la culture des terres, il faut encore les comparer les uns aux autres. Il eſt des impôts qui ſe nuiſent: il eſt des beſoins qu'on ne peut ſatisfaire qu'aux dépens d'autres beſoins. Que diroit-on d'un homme qui, en conſtruiſant une machine, multiplieroit les roues ſans choix, & ne prendroit point garde que le mouvement des unes doit néceſſairement rallentir l'action des autres? C'eſt cependant ce qu'ont fait pluſieurs prétendus politiques. La juſte répartition des impôts eſt encore un des grands objets

Rois, Princes, Miniſtres, écoutez tous le grand principe de SULLY. L'agriculture eſt la baſe de la puiſſance. C'eſt l'agriculture qui crée & qui entretient les flottes ; ce ſont les champs enſemencés, qui ſemblables à ceux de Cadmus, enfantent les armées ; c'eſt dans les champs couverts d'épis que germe la victoire.

---

de l'homme d'Etat. Pour y parvenir, il faut connoître la valeur reſpective des Provinces, connoiſſance qui dépend du rapport des productions, des manufactures, du commerce, de la population, des dépenſes que l'Etat y fait. Il faut que les non valeurs entrent toujours dans les calculs ; que la quotité de l'impôt ſoit toujours déterminée par la maſſe des revenus & que l'une ſoit le thermometre fidele de l'autre ; que les Provinces ne payent pas au ſouverain plus qu'elles n'en reçoivent ; que la circulation aille toujours du centre à la circonférence, comme de la circonférence au centre ; que chaque eſpece de biens ſoit impoſée ſelon ſa qualité ; que l'impoſition dans les villes ſoit plus forte que dans les Campagnes, & que le pauvre qui, dans la conſtitution ſociale, eſt déjà écraſé par l'inſolence & l'orgueil du riche, n'ait point encore un nouveau motif trop légitime de maudire la patrie, & de déteſter le nom de citoyen. Une choſe ſur-tout qui eſt très-difficile à déterminer, c'eſt la proportion de l'impôt avec le produit des terres. Car les rapports qui paroiſſent proportionnels ne le ſont point du tout. Par exemple, un douzieme levé ſur un petit produit, & un douzieme levé ſur un grand, ne ſont pas, à beaucoup près, dans la même proportion pour les contribuables : le premier eſt une charge bien plus peſante que le ſecond. Tous ces détails demandent des vues ſupérieures, un eſprit exercé, & ſur-tout le calcul de la probité. A l'égard de la régie, la meilleure ſeroit ſans doute celle où tout ce qui eſt impoſé ſur le peuple, ſeroit au profit de l'Etat. Mais il faut ſe ſouvenir que les impôts ſont régis par des hommes. Souhaitons du moins qu'on diminue, le plus qu'il eſt poſſible, le nombre des mains qui manient l'argent des Sujets pour le faire paſſer au Prince.

Athenes & Rome déſiroient des guerriers & des ſavants. SULLY, pour faire fleurir la France, ne vouloit que des laboureurs & des pâtres (*n*).

(*n*) Une des maximes de Sully étoit que le labour & le pâturage étoient les deux mammelles d'un Etat. Telle fut la baſe de ſon ſyſtême, & le principe de ſes opérations. Il fit un grand nombre de réglements utiles pour encourager l'Agriculture; mais tous avoient pour but de procurer de l'aiſance au cultivateur. En effet c'eſt là le principal reſſort. Il ſeroit bien digne d'un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, de tirer enfin cette claſſe d'hommes ſi utile, de l'état vil & malheureux où elle a été juſqu'à préſent. L'ancienne Grece de ſes premiers cultivateurs fit des Dieux. Il ſeroit à ſouhaiter que parmi nous on les traitât ſeulement à peu près comme des hommes. Quoi! faut-il être à la fois néceſſaire & avili? Ce ſeroit aux Grands à donner l'exemple; car ils peuvent donner l'exemple en tout, ſurtout dans une Monarchie. Une vérité effrayante pour eux, c'eſt qu'ils ne peuvent ſubſiſter ſans le laboureur, au lieu que le laboureur peut ſubſiſter ſans eux. C'eſt une coutume aſſez générale par-tout de placer des bataillons ſur le paſſage des Rois. Un Roi d'Angleterre, en traverſa. t ſon pays, vit un autre ſpectacle: c'étoit deux cents charrues que les Habitants d'une Campagne vinrent ranger ſur ſon paſſage. Ce trait eſt d'une éloquence ſublime, pour qui ſait l'entendre. Il s'en faut bien que dans notre Europe, avec toutes nos ſciences & notre orgueil, nous ayons pouſſé la véritable ſcience du Gouvernement auſſi loin que les Chinois. On ſait que leur Empereur, pour donner aux citoyens l'exemple du reſpect qu'on doit au labourage, tous les ans, dans une fête ſolemnelle, manie la charrue en préſence de ſon peuple. Nulle part l'agriculture n'eſt auſſi honorée. Il y a même des places de Mandarins pour les payſans qui réuſſiſſent le mieux dans leur Art. Partout les hommes ſont les mêmes. On les menera toujours par les diſtinctions & les récompenſes. Mais avant qu'un payſan ſache ce que c'eſt que l'honneur, il faut qu'il ſache ce que c'eſt que l'aiſance. Un cœur flétri par la pauvreté, n'a d'autres ſentiments que celui de ſa miſere.

Il encourage tous ces hommes utiles ; il propoſe des récompenſes à ceux qui remettront en valeur des terreins incultes ; il va par-tout chercher des bras pour fertiliſer les terres. Sa voix appelloit dans la France les huit cent mille Maures que la ſuperſtition chaſſoit alors de l'Eſpagne. Par un Réglement ſage, il garantit les gens de la campagne de l'oppreſſion des gens de guerre. « Soldats & laboureurs, » leur dit-il, d'où naiſſent ces diviſions ? Ceux » qui défendent la patrie, doivent-ils s'armer » contre ceux qui la nourriſſent ? Le fer qui » eſt entre vos mains, ſoit qu'il renverſe les » bataillons ennemis, ſoit qu'il ſillonne & » fertiliſe la terre, mérite également l'hom- » mage du citoyen. » Il défend les cultivateurs contre une eſpece d'ennemis encore plus redoutable, contre ceux qui venoient, au nom de la Loi, leur enlever au milieu d'un ſillon les bœufs, compagnons de leur travail, & juſqu'aux inſtruments du labourage. Tout change ; l'agriculture renaît ; les campagnes deviennent fécondes ; la douce joie & la ſérénité reparoiſſent ſous le toîts du laboureur. O jours de notre poſtérité ! Alors la France, avec un tiers de plus d'habitants, nourriſſoit une partie de l'Europe : alors nos bleds inondoient l'Angleterre, qui ſe voyoit forcée de payer un tribut à nos campagnes. On ne ſçauroit trop répéter, ſurtout aujourd'hui, que cette abondance fut l'heureux effet de la liberté des grains (*o*).

(*o*) La liberté des grains étoit liée néceſſairement au ſyſtême de Sully. Auſſi la ſoutint-il dans toutes les occaſions avec la plus grande vigueur. En 1607, un Juge de Saumur fut menacé de punition exemplaire,

Ce n'eſt pas que dès ce temps-là même, il n'y eut de ces hommes, qui, chargés d'une

---

pour avoir défendu la ſortie des bleds hors du Royaume. Tout ſemble nous inviter aujourd'hui a revenir à des idées ſi ſages. S'il faut une autorité, nous avons celle de Sully. S'il faut des raiſons, nous avons pluſieurs excellents Livres où l'utilité de ce ſyſtême eſt démontrée. Tout le monde d'ailleurs, eſt en état de voir par lui-même que la concurrence de l'étranger, entretenant un profit certain pour le prix des blés, & prévenant leur non valeur, doit augmenter les revenus, exciter au travail, encourager la culture, & par conſéquent accroître la population. S'il faut des exemples, nous avons celui de l'Angleterre & notre propre expérience. Sully, devenu Miniſtre, rétablit par ce moyen l'Agriculture qui étoit entiérement dépérie par les guerres civiles. La France devint le grenier de l'Europe. Elle jouit de cet avantage ſous les regnes de Henri IV, de Louis XIII, & dans les premiers temps du regne de Louis XIV. L'abondance & le bon prix du bled entretenoient les richeſſes de la Nation. Car le prix commun du bled en France étoit ſouvent vingt-cinq livres & plus de notre monnoie, ce qui formoit annuellement une richeſſe dans le Royaume de plus de trois milliars, c'eſt-à-dire environ 1200 millions de ces temps-la. Cette richeſſe eſt diminuée aujourd'hui de cinq ſixiemes. En 1661, Colbert voulant favoriſer les Manufactures, fit défendre l'exportation des grains, pour que la ſubſiſtance des ouvrages étant à bas prix, la fabrication & la main d'œuvre ſe trouvaſſent moins cheres que chez l'Etranger. On ne tarda point à ſentir les effets de ce changement. Le prix des grains dans les années communes fut à 7, 8, 9 & 10 livres. Bientôt la culture diminua. Dans les mauvaiſes terres, la valeur des productions n'équivaloit plus à la dépenſe. On prit donc le parti de les abandonner. Peu à peu les campagnes ont dépéri; & la France qui produiſoit autrefois 70 millions de ſeptiers de bled, aujourd'hui en produit à peine 40. D'un autre côté, l'Angleterre avant qu'elle eût permis chez elle l'exportation des grains, étoit ſouvent obligée d'acheter des bleds étrangers, parce

petite partie de l'adminiſtration, mais incapables de voir & d'embraſſer le tableau général, tournent ſans ceſſe dans le cercle étroit

---

qu'elle n'en recueilloit point aſſez pour ſes propres beſoins. Mais elle adopta mes principes à peu près dans le temps que nous y renonçâmes. En 1689 on propoſa des récompenſes à tous ceux qui vendroient des blés aux étrangers. En peu de temps l'Agriculture fit des progrès rapides. Aujourd'hui une bonne récolte peut nourrir l'Angleterre pendant pluſieurs années ; & elle eſt en état de vendre des blés à toutes les autres Nations. C'eſt peut-être là l'époque de ſa grandeur. Il a été prouvé dans les derniers temps, que l'exportation des grains lui avoit valu en quatre années 170 millions 330 mille livres de France. La ſeule objection raiſonnable contre ce ſyſtême, eſt la crainte des diſettes dans les mauvaiſes années. Mais il eſt prouvé que les diſettes ſont infiniment plus rares dans les pays où la liberté des grains ſoutiennent l'Agriculture. En 1709 le ſeptier de bled valoit en France 100 liv. de notre monnoie. Il ne valoit en Angleterre que 43 liv. ou environ, c'eſt-à-dire, le double du prix ordinaire de ces temps-là. Dans la diſette de 1693 & 1694 le bled coûtoit moitié moins en Angleterre qu'en France, quoique l'exportation ne fût établie en Angleterre que depuis trois ou quatre ans. Voilà des faits auxquels il eſt difficile de répondre. Ils ne ſont ni ſuppoſés ni exagérés. Une partie de la Nation a étudié & approfondi ces matieres. Il ne nous reſte plus qu'à profiter de nos connoiſſances. Il y a des préjugés utiles qu'il faut conſerver dans un Etat. Mais il en eſt d'autres qui en ſont la ruine. On ne s'occupe aujourd'hui parmi nous que d'Agriculture. On ne parle que d'encourager les laboureurs, que de défricher des terres : mais tant que nos ports ſeront fermés, gardons-nous bien d'étendre notre culture. Qu'avons nous beſoin de moiſſons ? qu'avons-nous beſoin de nouvelles terres ? Nos récoltes plus abondantes ne feroient qu'anéantir parmi nous la valeur du bled. Les avances ne ſeroient plus rembourſées par les produits ; & les terres deviendroient un fonds ſtérile pour les Propriétaires & pour le Souverain.

de leurs préjugés, saisissent avidement l'occasion de décider d'une matiere d'Etat, & pour l'intérêt de quelques bourgades font le malheur d'un Royaume entier. Ces hommes oserent défendre la sortie des bleds de leurs Provinces ; SULLY déploya sur eux cette autorité qui est toujours bienfaisante, quand elle n'est sévere que pour être utile. « *Si chaque Officier*, écrivoit-il au Roi, *en faisoit autant, votre peuple seroit bientôt sans argent, & par conséquent Votre Majesté.* » Paroles mémorables, & qui mériteroient d'être écrites sur les Trônes des Rois !

La liberté est l'ame du commerce ; il parcourt l'univers, fuyant les lieux de l'oppression. SULLY l'appelle & tâche de le fixer en France. Le commerce intérieur étoit chargé d'une foule de droits, que les Grands avoient arrachés à une autorité foible ou peu éclairée. Les monopoles qui se présentent toujours sous une fausse idée de police, aux abus d'une liberté mal réglée, avoient substitué ceux de l'oppression. SULLY combat tous les tyrans avares (*p*). Il établit un Conseil de Commerce,

(*p*) Sully dans le cours de son administration fit plusieurs choses utiles pour le commerce. Il s'opposa sur-tout avec beaucoup de vigueur a une foule d'Edits burfaux portant création de mille petits droits sur différentes parties du commerce. Ces Edits n'étoient pas pour le Roi ; c'étoit des gratifications qu'il accordoit à ses Courtisans, & qu'on lui arrachoit par importunité. Il envoya un jour à Sully jusqu'à 25 Edits pareils. Sully n'en approuva aucun, & sortit pour aller lui faire des remontrances. Il rencontra à la porte la Marquise de Verneuil, qui lui fit des reproches de ce qu'il s'opposoit ainsi à la bonne volonté du Roi. *Tout ce que vous*

inſtitution néceſſaire, mais qui ne deviendra utile, que lorſque le négociant y ſera réuni avec l'homme d'Etat. Le premier y portera les lumieres de l'expérience ; le ſecond fera ſurnager les grands principes ſur les petits intérêts. Il entreprend de réunir la Seine avec la Loire. Il rend d'autres rivieres navigables. Il fait percer & conſtruire des grands chemins, non plus, comme chez les anciens Romains, pour que l'eſclavage pût ſe communiquer rapidement d'un bout du monde à l'autre ; mais pour épancher l'abondance & porter les richeſſes. Il anime & protége l'induſtrie, mais il la tient au ſecond rang, où elle doit être (*q*). En

---

dites, Madame, lui dit Sully, *ſeroit bien, ſi Sa Majeſté prenoit l'argent dans ſa bourſe. Mais lever cela de nouveau ſur les Marchands, Artiſans, Laboureurs & Paſteurs, il n'y a aucune apparence. Ce ſont eux qui nourriſſent le Roi & nous tous. Ils ont bien aſſez d'un maître, ſans avoir encore tant de gens à entretenir.* Ces paroles remarquables peignent en même temps & le caractere & la politique de Sully. En 1603 le Comte de Soiſſons, Prince du Sang, obtint la permiſſion de lever un droit de quinze ſols par ballot de toile qui ſortiroit du Royaume. Il avoit eut l'art de perſuader au Roi que c'étoit tout au plus un objet de 30 mille livres par an. Sully, en calculant, trouva que cet impôt annuel n'étoit gueres moindre que de 300 mille écus, & il empêcha l'exécution de l'Edit. Le Comte de Soiſſons irrité voulut faire périr le Surintendant ; & Sully dans cette occaſion eut la gloire d'avoir expoſé ſa vie pour le peuple, comme il l'avoit expoſée pour le Roi.

(*q*) La grande faute que l'on reproche à Colbert, c'eſt d'avoir donné aux Manufactures le premier rang dans l'ordre économique. Il protégea beaucoup les arts & métiers qui ne ſont que les moyens d'ouvrer la matiere premiere, & s'occupa peu de l'Agriculture, qui fournit cette matiere premiere à l'Etat. Cependant

obſervant les nations, il avoit vu l'or prendre ſa ſource dans le Pérou, de-là ſe répandre dans l'ancien monde, une partie aller s'engloutir dans les Indes, la plus grande portion reſter en Europe; là ce fleuve immenſe emporté d'un mouvement rapide, circuler ſans ceſſe, mais dans ſon cours ſe détourner des climats ſtériles, & couler par une pente naturelle, ſur les pays que l'agriculture rend féconds.

---

la fabrication n'eſt utile que par le prix qu'elle donne, & le débit qu'elle procure aux produits des terres. Telle étoit la façon de penſer de Sully. C'étoit la une des branches de ſon ſyſtême. C'eſt pourquoi il fit toujours marcher l'Agriculture avant l'induſtrie. Mais doit-on le louer ou le blâmer de ſon oppoſition aux Manufactures de ſoie? Ce procès fut d'abord décidé contre lui. Depuis quelque temps la Nation eſt revenue ſur ſes pas, & aujourd'hui l'on commence à douter. Tous ceux qui jugent de la proſpérité d'un Royaume par ſon éclat apparent, ceux qui s'imaginent que le luxe & la grandeur, & qu'une Nation parée de tiſſus d'or & d'argent eſt la Nation la plus riche, n'héſiteront plus à condamner Sully: mais ceux qui à travers les ſurfaces pénétrent dans l'intérieur des Etats, ceux qui peſent, qui calculent, qui meſurent, ceux qui ſavent que le luxe des ſoies a parmi nous fait tomber les laines, que l'aviliſſement des laines a porté ſur le nombre des troupeaux, que la diminution des troupeaux a altéré une des ſources de la fécondité; ceux qui ſavent que l'Agriculture en France ne rend aujourd'hui qu'un ſixieme de ce qu'elle rendoit alors, & que pour gagner quelques millions à fabriquer & à vendre de belles étoffes, nous avons perdu des milliars ſur le produit de nos terres; ceux enfin qui ont calculé que deux millions de cultivateurs peuvent faire naître un milliar de productions, au lieu que trois millions d'Artiſtes ne produiront à l'Etat que 700 millions en marchandiſes de main d'œuvre, ceux-là ſans doute ne ſeront pas ſi prompts a condamner un grand homme.

Il jugea dès-lors que le produit des terres eſt la véritable richeſſe, que le trafic peut enrichir de petits Etats, mais que le Commerce de propriété convient ſeul à une grande Monarchie ; il n'encouragea donc que les manufactures de laine, ſoit parce qu'étant liées à la nourriture des troupeaux, elles deviennent encore pour les terres une nouvelle ſource de fécondité, ſoit parce que le principal avantage de l'induſtrie étant de donner une valeur aux denrées en facilitant la conſommation, les manufactures les plus groſſieres ſont auſſi les plus utiles.

Tel qu'un Navigateur, qui pouſſé par les vents à une diſtance prodigieuſe des terres, s'avance dans l'Océan, & à meſure qu'il en a parcouru une partie, voit un autre horiſon auſſi vaſte que le premier s'étendre & ſe développer devant lui ; tel l'Orateur dans ce grand ſujet, découvre ſans ceſſe de nouvelles matieres qui ſe préſentent. Pour les parcourir toutes, il me faudroit la rapidité de ces courſiers immortels, qui en trois pas avoient atteint le bout de l'univers. Le peuple, à qui tout ce qui eſt grand en impoſe, admire les grandes villes & les capitales immenſes ; le ſage n'y voit que des coloſſes faſtueux, qui paroiſſent ſervir à la décoration des Etats, & qui les écraſent ſous leur poids. SULLY regardoit comme un des principes du gouvernement économique, de veiller à la diminution de ces grandes maſſes. Il vouloit faire aimer à chacun l'héritage de ſes peres ; il vouloit ſur-tout que le laboureur conçut un noble orgueil de ſa profeſſion, & préférât l'honneur de régner ſur les campagnes, à la honte de vendre ſa miſere

dans les villes (*r*). Le grand nombre des offices a toujours été mis par les hommes d'Etat au

(*r*) Sully regardoit les grandes villes comme les tombeaux des Etats, parce qu'elles ne ſe forment jamais qu'aux dépens des campagnes. Il s'attachoit donc à repeupler les Bourgs & les Villages. Il deſiroit ſur-tout que la Nobleſſe habitât dans ſes Terres. On a trop loué Richelieu de ce qu'il avoit attiré tous les grands Propriétaires à la Cour. Cette politique a ruiné l'Etat. Elle a été du moins la premiere époque de la décadence de l'Agriculture. Un homme qui ſouvent eſt inutile à Verſailles, pourroit être dans ſa Terre le bienfaiteur de la Nation. Et croyez-vous que loin du manege & des intrigues ſon ame n'eût point quelque choſe de plus vigoureux & de plus mâle ? Croyez-vous que dans les combats il eût moins de ſang à verſer pour la Patrie ? C'étoit bien là le ſentiment de ce bon & généreux Henri IV. Ce Roi qui avoit plus de vues politiques, que ſembloit n'en promettre d'abord ſa gaieté franche & militaire, déclara aux Nobles qu'il vouloit qu'ils s'accoutumaſſent à vivre chacun de leur bien, & à faire valoir leurs Terres par eux-mêmes. Il rioit de ceux qui venoient étaler à la Cour des habits magnifiques, & *qui portoient*, diſoit-il, *leurs moulins & leurs bois de haute futaie ſur le dos*. Je ſais que le luxe inſolent & dédaigneux a fait un nom ridicule de ce nom de Gentil-homme de campagne ; mais je ſais bien auſſi que ces Gentils-hommes de campagne, reſpectables en effet, ſeroient alors reſpectés, parce que tous ſeroient utiles, & que pluſieurs ſeroient grands. Je ſais que l'honneur françois ſe reſſuſciteroit dans leurs Châteaux, que les ames, en devenant plus ſimples, deviendroient plus fortes, que les terres ſeroient mieux cultivées, les Villages plus riches, l'Agriculture plus en honneur, les fortunes des grandes maiſons plus aſſurées, les revenus de l'Etat plus conſidérables. Je ſais qu'en moins de 50 ans peut-être un pareil changement feroit une révolution dans nos mœurs, & qu'on ne verroit plus des hommes ſourire avec pitié au nom de vertu, d'héroïſme & de dévouement pour la Patrie.

nombre des fléaux publics (*s*) : SULLY voit le point où finit la néceſſité, & où commence l'abus ; & il réduit les offices à cette proportion. Le haut prix de l'intérêt de l'argent écraſoit les Nobles ſous le poids des dettes, & nourriſſoit la pareſſe du peuple : cet intérêt fut réduit (*t*) ; les terres reprirent leur valeur ;

(*s*) *La multiplicité effrénée des Offices*, dit Sully, *eſt la marque aſſurée de la décadence prochaine d'un Etat.* Elle ſurcharge le peuple par le payement des gages attribués à tant d'Officiers, par la levée des droits qu'ils exigent dans leurs fonctions, par les privileges qui les exemptent de partager les fardeaux : elle nuit ſur-tout, parce qu'elle acheve de répandre l'eſprit de molleſſe ; la honte du travail, le goût des grandes Villes, l'indépendance & l'eſprit factieux de corps, enfin la trop grande eſtime de l'or, qui procure en même temps deux choſes qui ne devroient jamais être réunies, de l'oiſiveté & des diſtinctions. Ce fut en 1603 que Sully travailla à cette grande réforme. Colbert fit la même opération, qui de ſon temps étoit devenue encore plus néceſſaire. En 1664 ce Miniſtre fit dreſſer un état général de tous les Officiers du Royaume. On en trouva 45780, tandis que 6000 auroient ſuffi. Et depuis ce temps-là le nombre en eſt encore beaucoup augmenté parmi nous.

(*t*) On a toujours regardé comme une des plus utiles réformes de Sully, la réduction de l'intérêt du denier 10 & 12 au denier 16, en 1701. Le préambule de l'Edit contient d'excellents principes ſur cette matiere : & les plus habiles Ecrivains parmi les Anglois le propoſerent depuis comme un modele à imiter chez eux. Le Cardinal de Richelieu en 1634 réduiſit l'intérêt du denier 16 au denier 18, & dans ſon Edit ne manqua pas de citer celui qui avoit été rendu ſous Henri IV. Enfin en 1665 Colbert fit encore une nouvelle réduction du denier 18 au denier 20. Ces trois opérations ſous trois regnes différents furent également utiles à l'Etat. Le haut prix de l'intérêt étoit un appât qui engageoit les Particuliers à

la classe active des citoyens trouva des ressources. C'est par le même principe qu'il rembourſa pour cent millions de rentes : son œil étoit blessé de voir tant d'hommes payés par l'Etat pour être oisifs. Ce grand Ministre voyoit tout le corps politique entraîné par l'enchaînement invincible du physique avec le moral (*u*);

---

placer leur argent en contrats de rente, & à vivre dans l'oiſiveté, au lieu de s'appliquer à la culture des terres, aux manufactures & au commerce. La réduction força les Citoyens à enrichir l'Etat & à s'enrichir eux-mêmes par le travail : elle fut encore un ſecours pour les Nobles, qui purent s'acquitter plus aiſément de leurs dettes, & pour la partie induſtrieuſe de la Nation qui trouva des fonds. Il eſt vrai que le Prince n'eſt le maître que de l'intérêt légal de l'argent, c'eſt-à-dire, de cette portion qui eſt aliénée à perpétuité par des contrats. A l'égard de l'argent qui reſte dans la circulation pour les entrepriſes d'agriculture, de commerce ou d'induſtrie, c'eſt une marchandiſe dont le prix doit hauſſer ou baiſſer, ſelon qu'elle eſt plus ou moins commune. Si l'argent étoit rare, la diminution de l'intérêt légal ne produit d'autre effet que de reſſerrer les bourſes & de faire diſparoître les prêteurs. Auſſi les trois grands Miniſtres qui firent ſucceſſivement cette réduction, avoient déja commencé à rétablir, par d'autres opérations utiles, l'aiſance nationale, ſans laquelle ils euſſent vainement eſſayé de réduire l'intérêt. Il faut remarquer que c'eſt nous qui avons donné aux étrangers l'exemple de ces ſortes de réductions ; & aujourd'hui nous ſommes obligés de propoſer à notre Patrie l'exemple de ces mêmes étrangers. Toutes les Nations voiſines payent l'intérêt de l'argent moins cher que nous. Elles ont maintenant ſur la France le même avantage que la France avoit autrefois ſur elles, c'eſt pour nous une raiſon de plus de faire une réduction, que tant d'autres cauſes ont rendue néceſſaires.

(*u*) Sully voyoit, avec toute la douleur d'un citoyen, la plaie terrible que le déſordre des finances

il travailloit donc à réprimer les vices, & surtout le luxe; ce luxe plus fatal que les séditions & les guerres civiles, parce que celles-ci

---

avoit faite aux mœurs. Il avoit là-dessus les principes des anciens législateurs; & le Surintendant de Paris eût été Licurgue à Sparte, & Caton à Rome. Que nous sommes loin de cette façon de penser! Politiques d'un jour, nous avons tout réduit en calcul; nous avons combiné chaque point de grandeur que la population, le commerce, l'industrie, les arts peuvent ajouter à un état; & nous ne parlons pas des mœurs; des mœurs qui sont le ressort principal d'un Gouvernement, la vie & l'ame de ses loix. On se plaint que tout a dégénéré. Que peut-on attendre d'un peuple où l'or est le premier des biens; où l'esprit mercénaire anéantit tout principe noble; où tout est marchandise, jusqu'à la vertu; où dès qu'on a fait une bonne action, s'il s'en fait encore, on se hâte d'en demander le salaire en argent. Voilà le germe de la destruction. Point de mœurs, point d'Etat. Que l'or d'une part, & l'honneur de l'autre soient remis chacun à leur place. L'or n'est qu'un moyen; vous perdez tout, si vous en faites une récompense. Vos vils métaux ne font que rétrécir les ames: la considération & l'honneur les élevent & les agrandissent. Aussi le sage Ministre de Henri IV étoit indigné de voir les grands Seigneurs de son temps, avides, pendant les guerres civiles, d'indépendance & d'autorité, éblouis, pendant la paix, du luxe des Financiers, se rabaisser jusqu'à ne desirer plus que de l'argent. Il faut voir avec quelle éloquence de l'ame il s'exprime dans ses Mémoires sur le luxe, sur la mollesse, sur le prix que nos passions mettent à l'or, sur le dépérissement du vieil honneur, la supériorité que la généreuse noblesse devroit avoir sur les gens de fortune, la barriere qu'il faudroit élever entre ces deux ordres de citoyens, pour que l'exemple corrupteur d'une opulente oisiveté ne vienne pas frapper de trop près des ames qui ne doivent être occupées que de travaux, de combats, de sang versé pour la Patrie, de sacrifices pour l'Etat & pour le Roi. Son style alors s'éleve & s'enflamme. Ce sont par-tout les expressions

ne donnent que des convulſions paſſageres à l'Etat, au lieu que l'autre le mine ſourdement, en détruiſant les vertus.

C'eſt par une adminiſtration fondée ſur ces principes, que SULLY en moins de quinze ans vint à bout de changer la face de la France. Mais il n'eût point amorti ſi promptement trois cent cinquante millions de dettes ; il n'eût point laiſſé quarante millions dans les coffres de ſon Roi, ſi à tous ces moyens il n'en eût joint un autre encore plus puiſſant ; c'eſt l'économie. L'économie ! A ce nom ſacré, tout Etat appauvri & accablé ſous le poids de ſes dettes, doit treſſaillir, comme un malheureux treſſaille au nom d'une Diviniré bienfaiſante. Mais prenez garde ; je n'entends pas ſeulement cette économie frivole qui conſiſte à retrancher quelques dépenſes néceſſaires peut-être à la Majeſté du Thrône, & qui ne portant que ſur de petits objets, ne procureroit à l'Etat que de petites reſſources ; j'entends cette économie réelle & toute puiſſante, qui gouverne les tréſors d'un Empire comme les biens d'une famille, qui établit l'ordre, qui prévient les diſſipations, & qui applique tout entier aux beſoins de l'Etat, ce qui eſt la ſubſtance & le

---

d'un guerrier philoſophe, qui a l'ame également auſtere & grande, qui ſent la vertu avec tranſport, & qui combat les vices avec la même intrépidité qu'il combattroit les ennemis un jour de bataille. Ces ſortes de détails ſe trouvent ſur-tout dans les anciens Mémoires, bien moins agréables ſans doute, mais plus utiles que les nouveaux. Ils reſſemblent à ces médailles antiques que les connoiſſeurs aiment à retrouver, & qui ſont toujours ſupérieures aux plus belles eſtampes que l'on a gravées d'après elles.

ſang de l'Etat même. Rendons graces à SULLY, au nom de tous les peuples de l'univers, de ce qu'il a donné aux Miniſtres cet exemple d'une économie courageuſe (*x*) ; & ſi cela nous eſt permis, faiſons des vœux pour qu'un ſi grand exemple ne demeure pas inutile à la terre.

Tant de vues, de ſoins & de travaux dans la partie économique, n'occupoient pas SULLY tout entier. Son puiſſant génie parcourt également toutes les parties du Miniſtere. L'artillerie, la guerre, la marine, les arts, la religion, la politique, tout eſt l'objet de ſes travaux & de ſes ſuccès (*y*). Que dis-je ? ce

---

(*x*) Il n'eſt pas inutile d'obſerver que Sully entra dans le Miniſtere des Finances en 1595, & que le Roi mourut en 1610. Dans cet intervalle de quinze ans, quoique Sully eût diminué les tailles de cinq millions, quoiqu'il eût réduit les droits intérieurs & autres petites impoſitions à la moitié, quoique les dépenſes extraordinaires de l'Etat & du Roi montaſſent à plus de trente-huit millions, cependant toutes les dettes de l'Etat formant une ſomme de trois cents dix millions, furent acquitées ; les revenus furent encore augmentés de quatre millions ; & il ſe trouva dans les coffres du Roi, ſoit réellement, ſoit en crédit, plus de quarante & un millions. Je laiſſe à décider la queſtion, s'il eſt utile aux Etats que les Rois amaſſent des tréſors. Si c'eſt une faute ; ce fut celle de trois de nos plus grands Princes, de Charles V, de François I, & de Henri IV. Pour moi, il me ſuffit de montrer l'effet rapide & incroyable d'une économie bien ménagée.

(*y*) Quoique Sully n'eût pas le titre de premier Miniſtre, cependant il travaille ſur toutes les parties de l'adminiſtration. Aucune des manieres de faire du bien à l'état, ne lui étoit étrangere. En 1599, il fut nommé Grand Maître de l'Artillerie. Il la trouva dans un état auſſi déplorable que tout le reſte. Auſſi-tôt

grand

grand Homme ſervit la France même lorſqu'il n'étoit plus. Il prépara le ſiecle de Louis XIV, &

---

il y donna ſes ſoins; & dès 1604, l'Arſenal ſe trouva garni de cent pieces d'artillerie, de deux millions de livres de poudre, de cent mille boulets, & de tout ce qu'il faut pour armer plus de vingt mille hommes. La plupart des fortifications des places tomboient en ruine; il les fit réparer, & en fit conſtruire de nouvelles. Il n'y avoit ni ordre, ni diſcipline dans les troupes. On retenoit ſouvent la ſolde des ſoldats; & les Officiers eux mêmes étoient mal payés. Sully fit aſſurer le payement. Il établit un Hôpital militaire pour les Invalides. Il forma le plan d'une Ecole militaire pour la jeune Nobleſſe. De ces deux établiſſements, le premier, comme on ſait, a été perfectionné par Louis XIV. Le ſecond n'a été exécuté que ſous Louis XV. Ainſi les idées que jette un homme de génie, ſont des germes qui ſouvent ne ſont développés que par les ſiecles. Il dreſſa pluſieurs plans de réforme pour les troupes, ſoit dans la guerre, ſoit dans la paix. Il fit lever les plans de toutes les places & côtes de Bretagne. La Marine avant lui étoit entiérement négligée, ou plutôt elle n'exiſtoit pas. Il conſeilla au Roi de la rétablir. Il commença par faire viſiter les côtes, examiner les ports, prendre des meſures pour les réparations. Il fit chercher des matelots & des pilotes, dont il excitoit l'induſtrie par des récompenſes. On répara le petit nombre de vaiſſeaux qui reſtoient encore; on en conſtruiſit de nouveaux. En peu de temps la France eut un très-grand nombre de galeres ſur la Méditerranée. Dans l'intérieur du Royaume, Sully veilloit à une autre eſpece de travaux; c'étoit ceux des bâtiments & des ponts & chauſſées. Il fit réparer les grands chemins dans preſque toute l'étendue du Royaume, & les fit orner d'arbres, qui ſubſiſtent encore en différents endroits où on les nomme des Roſnis. Le Berry lui dut un grand nombre de chauſſées & de ponts qui faciliterent le commerce dans des lieux juſqu'alors impraticables. C'eſt lui qui donna l'idée du canal de Briare, &. qui le fit exécuter. En 1737., en travaillant aux écluſes de ce canal, on trouva

formal Colbert. Colbert & SULLY ! Quels noms ! C'eſt un ſpectacle intéreſſant de rappocher ces

---

des médailles d'argent & de cuivre, dont l'une eſt empreinte des armes du Duc de Sully : une autre porte cette inſcription; 1607, *Maximilien de Bethune, Duc de Sully, ſous le regne de Henri IV, &c.* A Saint Germain, il fit bâtir le Château neuf, étendre les Jardins juſqu'aux bords de la Seine, & conſtruire ces belles terraſſes. Il préſida de même aux embelliſſements que le Roi fit faire à Monceaux & à Fontainebleau. Dans Paris, le Louvre fut fort augmenté. La grande Gallerie fut commencée en 1603. La place & la rue Dauphine, le Pont-Neuf, une partie de ce qui fait aujourd'hui le Pont-au-Change, un grand nombre de rues, pluſieurs Quais, furent achevés ou conſtruits. Nous jouiſſons aujourd'hui de tous ces travaux utiles, que Sully dirigea comme Surintendant des Bâtiments & Grand Voyer de France. Il n'y a gueres eu de grand homme d'Etat qui n'ait protégé les Lettres. Sully fit donner une penſion à Caſaubon qui étoit un des plus ſavants hommes de ſon ſiecle. En même-temps, il s'occupoit du ſoin de contenir deux Religions rivales, d'éteindre les reſtes du fanatiſme, d'appaiſer les dernieres ſecouſſes d'un parti puiſſant, & qui avoit longtemps ébranlé la France. En 1604, il fit un Mémoire dont le but étoit de réunir les Proteſtants & les Catholiques dans les points qui les diviſoient. S'il eût réuſſi, il eût épargné bien du ſang à la France; & le dernier ſiecle n'eût pas vu des millions d'hommes porter notre induſtrie a nos voiſins. Attentif à tout ce qui pouvoit intéreſſer la gloire de ſon maître, il veilloit même au dehors. C'étoit lui qui étoit le dépoſitaire des vaſtes projets de Henri IV. Il dirigeoit avec lui ces négociations ſourdes & profondes, qui avoient pour but d'armer la moitié de l'Europe contre l'Autriche. En 1606, il engagea les Vénitiens à prendre le Roi pour arbitre dans leur fameux démêlé avec Paul V. La même année, il conſeilla au Roi de ſe rendre médiateur entre l'Eſpagne & les Pays-Bas. En 1609, il compoſa un Mémoire ſur l'ouvrage de la ſucceſſion de Cleves, où il diſcute les droits de tous les Princes intéreſſés à

deux Hommes célebres, qui font époque dans notre hiſtoire, & peut-être dans le gouvernement des nations.

Deſtinés tous deux à de grandes choſes, ils furent élevés au Miniſtere à peu près dans les mêmes circonſtances. SULLY parut après les horribles deprédations des favoris & les déſordres de la Ligue. Colbert eut à réparer les maux qu'avoit cauſés le regne orageux & foible de Louis XIII, les opérations brillantes mais forcées de Richelieu, les querelles de la Fronde, l'anarchie des finances ſous Mazarin. Tous deux trouverent le peuple accablé d'impôts, & le Roi privé de la plus grande partie de ſes revenus; tous deux eurent le bonheur de rencontrer deux Princes qui avoient le génie du gouvernement, capables de vouloir le bien, aſſez courageux pour l'entreprendre, aſſez fermes pour le ſoutenir, déſirant de faire de grandes choſes, l'un pour la France, & l'autre pour lui-même. Tous deux commencerent par liquider le dettes de l'Etat; & les mêmes beſoins firent naître les mêmes opérations. Tous deux travaillerent enſuite à accroître la fortune publique. Ils furent également

---

cette grande affaire. C'eſt ainſi que les vues & les ſoins de Sully s'étendoient à tout. Si l'on penſe en même-temps aux travaux immenſes qu'il faiſoit pour les Finances, à tous les ſoins qu'il donnoit à la police intérieure du Royaume, à cette foule prodigieuſe de Mémoires & d'états qu'il compoſoit ſans ceſſe pour l'inſtruction du Roi, aux audiences qu'il donnoit tous les jours, à tous les conſeils où il aſſiſtoit, à tous les voyages qu'il étoit obligé de faire, à ce grand nombre de converſations ſi longues & ſi intéreſſantes qu'il avoit avec Henri IV, on aura de la peine à concevoir comment un ſeul homme, dans un ſi court eſpace de temps, a pu exécuter tant de grandes choſes.

combiner la nature des divers impôts: mais SULLY ne ſut pas en tirer tout le parti poſſible; Colbert perfectionna l'art d'établir entr'eux de juſtes proportions. Tous deux diminuerent les frais énormes de la perception, bannirent le trafic honteux des emplois qui enrichiſſoit & aviliſſoit la Cour, ôterent aux courtiſans tout intérêt dans les fermes. Tous deux firent ceſſer l'horrible confuſion qui régnoit dans les recettes, & les gains immenſes que faiſoient les Receveurs; mais dans toutes ces parties Colbert n'eut que la gloire d'imiter SULLY, & de faire revivre les anciennes Ordonnances de ce grand Homme. Le Miniſtre de Louis XIV, à l'exemple de celui de Henri IV, aſſura des fonds pour chaque dépenſe; à ſon exemple il réduiſit l'intérêt de l'argent. Tous deux travaillerent à faciliter les communications: mais Colbert fit exécuter le canal de Languedoc, dont SULLY n'avoit eu que le projet. Ils connurent également l'art de faire tomber ſur les riches & ſur les habitants des villes, les remiſes accordées aux campagnes; mais on leur reproche à tous deux d'avoir gêné l'induſtrie par des taxes. Le crédit, cette partie importante des richeſſes publiques, qui fait circuler celle qu'on a, & qui ſupplée à celles qu'on n'a pas, paroît n'avoir pas été aſſez connu par SULLY, & aſſez ménagé par Colbert. Les gains exceſſifs des Traitants furent réprimés par tous les deux; mais SULLY connut mieux de quelle importance il eſt pour un Etat de rapprocher les gains des finances, de ceux qu'on peut faire dans les entrepriſes de commerce ou d'agriculture. Les monnoies attirerent leur attention: mais SULLY n'apperçut que les maux, ou ne trouva que des remedes dangereux, Colbert porta dans cette partie une ſupériorité de lumieres

qu'il dut à ſon ſiecle autant qu'à lui-même. On leur doit à tous deux l'éloge d'avoir vu que la réforme du Barreau pouvoit influer ſur l'aiſance nationale; mais l'avantage des temps fit que Colbert exécuta ce que SULLY ne put que déſirer. L'un dans un temps d'orages, & ſous un Roi ſoldat, annonça ſeulement à une nation guerriere qu'elle devoit eſtimer les ſciences; l'autre, Miniſtre d'un Roi qui portoit la grandeur juſques dans les plaiſirs de l'eſprit, donna au monde l'exemple, trop oublié peut-être, d'honorer, d'enrichir & de développer tous les talents. SULLY entrevit le premier l'utilité d'une marine; c'étoit beaucoup en ſortant de la barbarie: nous nous ſouvenons que Colbert eut la gloire d'en créer une. Le Commerce fut protégé par les deux Miniſtres; mais l'un vouloit le tirer preſque tout entier du produit des terres; l'autre des manufactures. SULLY préféroit, avec raiſon, celui qui étant attaché au ſol, ne peut être partagé ni envahi, & qui met les étrangers dans une dépendance néceſſaire: Colbert ne s'apperçut pas que l'autre n'eſt fondé que ſur des beſoins de caprice ou de goût, & qu'il peut paſſer, avec les Artiſtes, dans tous les pays du monde. SULLY fut donc ſupérieur à Colbert dans la connoiſſance des véritables ſources du commerce: mais Colbert l'emporta ſur lui du côté des ſoins, de l'activité & des calculs politiques dans cette partie; il l'emporta par ſon attention à diminuer les droits intérieurs du Royaume, que SULLY augmenta quelquefois, par ſon habileté à combiner les droits d'entrée & de ſortie; opération qui eſt peut-être un des plus ſavans ouvrages d'un Légiſlateur, & où la plus petite erreur de combinaiſon peut coûter des millions à l'Etat. Il ſera difficile d'égaler Colbert dans les détails & les

grandes vues du commerce. Il ſera difficile de ſurpaſſer SULLY dans les encouragements qu'il donna à l'agriculture. Ce n'eſt pas que Colbert ait négligé entierement cette partie importante. N'exagérons pas les fautes des grands Hommes, & n'ayons pas la ridicule manie d'être toujours extrêmes dans nos éloges. Colbert, à l'exemple de SULLY, voulut faire naître l'aiſance dans les campagnes; il diminua les tailles; il prévint, autant qu'il put, les maux attachés à une impoſition arbitraire; il protégea par des réglements utiles, la nourriture des troupeaux; il encouragea la population par des récompenſes: mais faute d'avoir permis le commerce des grains, tant d'opérations admirables furent preſque inutiles; il n'y avoit point de richeſſe réelle; l'Etat parut brillant, & le peuple fut malheureux; l'or que le trafic faiſoit circuler, ne parvenoit point juſqu'à la claſſe des cultivateurs; le prix des grains baiſſa ſans ceſſe, & l'on finit enfin par la diſette. Tels furent & les principes & les ſuccès différents de ces deux grands Hommes. Si maintenant nous comparons leur caractere & leur talent, nous trouverons que tous deux eurent de la juſteſſe & de l'étendue dans l'eſprit, de la grandeur dans les projets, de l'ordre & de l'activité dans l'exécution: mais SULLY peut-être ſaiſit mieux la maſſe entiere du gouvernement, Colbert en développa mieux les détails. L'un avoit plus de cette politique moderne qui calcule; l'autre de de cette politique des anciens Légiſlateurs, qui voyoient tout dans un grand principe. Le plan de Colbert étoit une machine vaſte & compliquée, où il falloit ſans ceſſe remonter de nouvelles roues; le plan de SULLY étoit ſimple & uniforme comme celui de la nature. Colbert attendoit plus des hommes; SULLY

attendoit plus des choſes. L'un créa des reſſources inconnues à la France ; l'autre employa le mieux les reſſources qu'elle avoit. La réputation de Colbert dût avoir d'abord plus d'éclat ; celle de SULLY dût acquérir plus de ſolidité. A l'égard du caractere, tous deux eurent le courage & la vigueur d'ame, ſans laquelle on ne fit jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal dans un Etat: mais la politique de l'un ſe ſentoit de l'auſtériré de ſes mœurs ; celle de l'autre, du luxe de ſon ſiecle. Ils eurent la triſte conformité d'être haïs, mais l'un des Grands, l'autre du peuple. On reprocha de la dureté à Colbert, de la hauteur à SULLY ; mais ſi tous deux choquerent des particuliers, tous deux aimerent la nation. Enfin ſi on examine leurs rapports avec les Rois qu'ils ſervoient, on trouvera que SULLY faiſoit la loi à ſon maître, & que Colbert recevoit la loi du ſien ; que le premier fut plus le Miniſtre du peuple, & le ſecond plus le Miniſtre du Roi ; enfin, d'après les talents des deux Princes, on jugera que SULLY dût quelque choſe de ſa gloire à Henri IV ; & que Louis XIV dût une grande partie de la ſienne à Colbert (*z*).

(*z*) Le parallele qu'on a oſé faire entre Colbert & Sully, eſt fondé tout entier ſur les faits. Car ce n'eſt que par les faits, qu'on peut connoître & juger les hommes. Tant que les Miniſtres ſont vivants, on n'écrit gueres ſur eux que des panégyriques ou des ſatyres. Ils ſont trop puiſſants pour n'être ni flattés, ni haïs. Mais il vient un temps où l'on diſcute, où l'on blâme le mal ſans aigreur, où on loue le bien ſans enthouſiaſme. Il y a même dans le Gouvernement économique, des opérations qui ne peuvent être jugées tout de ſuite, & dont les effets, pour être apperçus, ont beſoin de temps. On convient aſſez généralement aujourd'hui que Colbert avoit pris une fauſſe route ; que le ſyſtême des

On ne connoîtroit point SULLY tout entier, ſi l'on ignoroit que ſes vertus égalerent ſes talents. Que ne puis-je mettre ſous vos yeux cette partie de ſes mémoires, où, en traçant les qualités morales que doit avoir l'homme d'Etat, il trace lui-même ſon portrait ſans s'en appercevoir! Vous y verriez la ſainteté des mœurs, l'éloignement du luxe, ce courage ſtoïque qui domte la nature, qui réſiſte à la volupté, & ſe refuſe à tout ce qui peut énerver l'ame. SULLY avoit adopté ces vertus autant par principe que par caractere (*a*). A la Cour il conſerve l'antique

---

manufactures, pouſſé trop loin, eſt devenu pour la France une cauſe de deſtruction. Mais ſi cette erreur d'un grand homme nous faiſoit fermer les yeux ſur tout le bien qu'il a fait, & ſur celui qu'il a voulu faire, la Nation ne mériteroit pas de l'avoir eu pour Miniſtre. On n'ajoutera rien ici à ce qui a été dit dans le parallele. Cette matiere eſt immenſe; elle demanderoit un volume entier; & l'on ne peut ici préſenter que des réſultats. On remarquera ſeulement une différence eſſentielle entre les deux Miniſteres. Sous celui de Sully, les Financiers ne jouirent d'aucune eſpece de conſidération ni d'autorité dans l'Etat. Sous Colbert ils furent honorés & puiſſants; marque certaine qu'ils étoient devenus néceſſaires. Les hommes juſtes ſeront toujours en droit de reprocher à ce Miniſtre qu'il ait ôté à Mézeray ſa penſion d'Hiſtoriographe, pour n'avoir point parlé des Financiers avec aſſez de ménagement. Cet Ecrivain exact & rigide, dont tout le crime étoit d'avoir mis dans ſes Ouvrages les principes auſteres qui étoient dans ſon cœur, n'auroit pas ſans doute été puni par Sully.

(*a*) Sully nous apprend lui-même dans ſes Mémoires, quelle étoit ſa maniere de vivre depuis qu'il fut Miniſtre. Il ſe levoit à quatre heures du matin été & hiver. Les deux premieres heures étoient employées à lire & à expédier les Mémoires qui étoient tous les jours mis ſur ſon bureau. A ſix heures & demie il étoit habillé

frugalité des camps. Le riches voluptueux euſſent peut-être dédaigné ſa table; mais les Queſclins & le Bayards ſeroient venus s'y aſſeoir à

& ſe rendoit au Conſeil qui commençoit à ſept pour finir à neuf, à dix & quelquefois à onze. Il paſſoit le reſte de la matinée avec le Roi, qui lui donnoit ſes ordres ſur les différentes charges dont il étoit revêtu. Au ſortir de là, il revenoit dîner. Sa table n'étoit, pour l'ordinaire que de dix couverts. Elle étoit d'une frugalité qui épouvantoit la plupart des Seigneurs de la Cour. On lui en fit ſouvent des reproches. Il répondoit toujours par ces paroles d'un Ancien : *Si les convives ſont ſages, il y en a ſuffiſamment pour eux; s'ils ne le ſont pas, je me paſſe ſans peine de leur compagnie.* Après le dîner, il donnoit une audience réglée. Tout le monde y étoit admis, juſqu'à un ſimple Payſan. L'audience étoit libre, & la réponſe étoit toujours prompte. Il travailloit enſuite ordinairement juſqu'à l'heure du ſouper. Dès qu'elle étoit venue, il faiſoit fermer ſes portes. Il oublioit alors toutes les affaires, & ſe livroit au doux plaiſir de la Société, avec un petit nombre d'amis. Il ſe couchoit tous les jours à dix heures; mais lorſqu'un événement imprévu avoit dérangé le cours ordinaire de ſes occupations, alors il reprenoit ſur la nuit le temps qui lui avoit manqué dans la journée. Telle fut la vie qu'il mena pendant tout le temps de ſon Miniſtere. Henri dans pluſieurs occaſions loua cette grande application au travail. Un jour qu'il alla à l'Arſenal, il demanda en entrant où étoit Sully. On lui répondit qu'il étoit à écrire dans ſon cabinet. Il ſe tourna vers deux de ſes Courtiſans, & leur dit en riant : *Ne penſiez-vous point qu'on alloit me dire qu'il eſt à la chaſſe, ou avec des Dames?* Une autre fois, étant allé à l'Arſenal dès ſept heures du matin, il trouva Sully avec ſes Secrétaires occupé à travailler devant une table toute couverte de lettres & de papiers. *Et depuis quand êtes-vous là?* lui dit le Roi. *Dès les trois heures du matin*, répondit Sully. *Eh bien, Roquelaure*, dit Henri IV, en ſe tournant vers lui, *pour combien voudriez-vous mener cette vie là?*

côté de lui. Le travail auſtere rempliſſoit ſes journées. Chaque portion de temps étoit marquée pour chaque beſoin de l'Etat. Chaque heure, en fuyant, portoit ſon tribut à la patrie. Ses délaſſements même avoient je ne ſais quoi de mâle & de ſévere, c'étoit du repos ſans indolence, & du plaiſir ſans moleſſe. L'économie domeſtique l'avoit formé à cette économie publique, qui devint le ſalut de l'Etat. Ses ennemis louoient ſa probité. Sa juſtice eût étonné un ſiecle de vertu. Sa fidélité brilla parmi des rebelles. Après la mort de ſon maître, on put le perſécuter, mais on ne put réuſſir à en faire un mauvais citoyen Il reſta ſujet malgré la Cour. Il ſervit la Reine qui l'opprimoit. En entrant dans les finances (*b*), il ne craignit point de donner à la nation la liſte de ſes biens. En ſortant de place, il oſa défier ſon ſiecle & la poſtérité. Les préſents qu'on lui offrit pour le corrompre, n'avilirent que ceux qui les offroient. Comme Miniſtre, il ne reçut rien des ſujets; comme ſujet, il ne reçut de ſon maître que ce qui étoit empreint du ſceau ſacré des Loix (*c*). On a déjà vu ſon in-

(*b*) Sully, dans ſes Mémoires, donne le détail des biens qu'il poſſédoit lorſqu'il devint Miniſtre. Il voudroit que tout homme d'Etat en entrant en place en fît autant. En 1611, après s'être démis de ſes Charges, il rend compte de tous ceux qu'il avoit acquis pendant ſon Miniſtere, & des moyens par leſquels il les avoit obtenus. Profeſſion admirable & digne d'un Miniſtre vertueux!

(*c*) Il penſoit qu'un Miniſtre ne doit jamais rien recevoir des ſujets. En 1594, il remit au Roi un préſent conſidérable que lui avoit fait la ville de Rouen. Il ne voulut même recevoir une gratification du Roi, qu'après qu'elle fut vérifiée à la Chambre des Comptes. En 1597, un Traitant eut l'audace de lui offrir un

domtable fermeté dans ſes devoirs. La France ſe ligua contre lui, pour l'empêcher de ſauver la France : il réſiſta à tout ; il eut le courage d'être haï. La Nobleſſe, qui n'inſpire que de la vanité aux petites ames, lui inſpira l'orgueil des grandes choſes. Jamais on ne porta ſi loin ce vieil honneur, dont l'enthouſiaſme fit nos antiques Chevaliers. Il dut avoir des calomniateurs & des jaloux (*d*) : il terraſſa la calomnie

---

diamant de ſix mille écus pour lui, & un autre de deux mille pour ſon épouſe. On ſe doute bien que c'étoit pour obtenir l'agrément d'une injuſtice. L'indignation fut la réponſe de Sully. En 1599, le Duc de Savoie, qui négocioit à la Cour de France pour obtenir la ceſſion du Marquiſat de Saluces, tenta vainement de le gagner par des offres. Elles furent dédaignées. En 1600, ce Prince eut encore recours au même moyen, & tâcha de ſoutenir ſa cauſe d'un portrait enrichi de diamants, qui pouvoit valoir quinze ou vingt mille écus. Sully examina le portrait, loua beaucoup la boëte, & les diamants, & les refuſa. Il eſt bon de rappeller de temps en temps à notre ſiecle ces ſortes d'actions, pour qu'on ſache encore qu'elles ſont poſſibles.

(*d*) Il eſt humiliant pour l'humanité qu'on n'ait jamais à parler d'un grand homme, ſans avoir à parler des complots de l'envie. Jamais perſonne n'y fut plus expoſé que Sully. On lui eût pardonné peut-être d'avoir du mérite ; mais on ne pouvoit lui pardonner d'avoir toute la confiance du Roi. Les Femmes, les Courtiſans, les Miniſtres, tous ſe liguerent contre lui. C'eſt une choſe remarquable qu'un ſerviteur ſi fidele, un ſi tendre ami de ſon Maître, ait été douze à quinze fois ſur le point d'être diſgracié. En 1601, on l'accuſa d'être entré dans les complots du Maréchal de Biron. Le Roi ne fit qu'en rire, & en badina même avec lui. En 1602, on jetta dans l'eſprit du Roi des ſoupçons qui firent une impreſſion plus profonde. *Car*, dit Sully, *il n'y a rien dont il ſoit plus difficile de ſe défendre, que d'une calomnie travaillée de main*

par ſes vertus; il humilia l'envie par ſes ſuccès. Il ſe vengea de ſes ennemis, car il ne perdit au-

---

de Courtiſan. Cependant il vint aiſément à bout de raſſurer ſon maître. Il ne ſe paſſa point d'année où ſes ennemis ne renouvellaſſent les mêmes attaques; mais ce fut en 1605 qu'ils lui porterent les plus grands coups. Libelles, lettres anonymes, avis ſecrets, diſcours empoiſonnés, calomnies atroces, tous ces moyens obſcurs & bas, inventés par la foibleſſe & par la haine, furent employés pour le perdre. Inſenſiblement le poiſon agit ſur le cœur du Roi, & ce Prince qui étoit trop environné d'ingrats pour ne pas ſoupçonner quelquefois ceux même qui ne l'étoient pas, alla juſqu'à croire que Sully vouloit ſe faire Chef de parti. Alors l'envie loua ce Miniſtre pour la premiere fois. Elle exagéroit ſes talents pour qu'ils paruſſent plus redoutables. Sully averti de tout ce qui ſe paſſoit, héſita ſur ce qu'il devoit faire. Cette fierté ſecrette que la vertu inſpire lui faiſoit regarder comme une honte, de ſe juſtifier. Cependant il prit le parti d'écrire au Roi. Sa Lettre étoit ſimple, mais noble, ſans orgueil & ſans baſſeſſe, telle qu'un homme ſûr d'être vertueux devoit l'écrire. La réponſe du Roi fut courte, froide & circonſpecte. Il ne lui donnoit que le titre de *mon couſin*; il avoit retranché le terme d'*ami*. Sully après cette Lettre reſta tranquille, & continua à ſervir l'Etat, en attendant ſa diſgrace. Trois mois ſe paſſerent ainſi, pendant leſquels on fit agir de nouveaux reſſorts, & l'on inventa de nouvelles noirceurs. Cependant Henri IV voyant que rien de ce qu'on avoit avancé contre Sully, ne ſe vérifioit, commença à faire des réflexions. Il craignit d'avoir été trompé. Ce Prince étoit vif, mais il étoit bon & revenoit aiſément ſur lui-même. Il envoya pluſieurs perſonnes à Sully pour l'engager à ouvrir ſon cœur. Mais Sully étoit réſolu de ſe taire, juſqu'à ce que le Roi lui parlât lui-même. Tous deux étoient dans la ſituation de deux cœurs ſenſibles, qui, après s'être long-temps aimés, croient avoir à ſe plaindre l'un de l'autre, & pour qui cet état d'incertitude & de froideur eſt un état de tourment. Henri IV ne put le

cune occaſion de leur faire du bien. Les méchants trouvoient en lui une ame inflexible & rigide, les malheureux y trouverent une ame ſenſible & compatiſſante. Dans la religion, zélé ſans fanatiſme, & tolérant ſans indifférence, il étoit l'organe du Roi auprès des proteſtants, il étoit le protecteur des catholiques auprès du Roi: il fut adoré à Geneve, il fut eſtimé dans Rome. Bon époux, bon maître, bon pere de famille (*e*); il donna un plus grand ſpectacle

---

ſoutenir davantage. Il étoit à Fontainebleau; & ſon cœur agité depuis pluſieurs jours, ne cherchoit qu'à ſe ſoulager du fardeau qui l'accabloit. Il eut enfin avec Sully un éclairciſſement. Sully ſe juſtifia. Le Roi lui nomma tous ſes ennemis, & lui montra le plus violent des libelles qui avoient été faits contre lui. Cet entretien qui étoit également néceſſaire à tous les deux, dura plus de quatre heures. Il ſe paſſa dans une des allées du jardin. Les Courtiſans qui ne pouvoient entendre, obſervoient de loin: on peut juger de leur agitation. Ils tâchoient de prévoir par les geſtes & par l'air du viſage, quel ſeroit le dénouement. Le Roi voulut le leur apprendre lui-même. Il ſortit de l'allée, en tenant Sully par la main, & demanda à tous les Courtiſans aſſemblés, quelle heure il étoit. On lui répondit qu'il étoit une heure après midi, & qu'il avoit été fort long-temps. *Je vois ce que c'eſt*, dit ce Prince, *il y en a auxquels il a ennuyé plus qu'à moi. Afin de les conſoler, je veux bien vous dire à tous que j'aime Roſni plus que jamais*; & *vous, mon ami*, pourſuivit-il, *continuez à m'aimer & à me ſervir comme vous avez toujours fait.* Ces terribles paroles firent pâlir bien des viſages: car ce n'étoit point là ce qu'on attendoit. Il eſt affreux de penſer que, ſi dans ce moment le Roi eût diſgracié Sully, les trois quarts de la Cour s'en ſeroient réjouis, & en euſſent fait compliment au Roi.

(*e*) Les titres de fils, de pere, d'époux, ne ſont point du tout indifférents dans l'éloge d'un grand homme. Ce

au monde, il fut l'ami d'un Roi [*f*]. O Henri IV! O SULLY! O doux épanchements des cœurs!

ſont les vertus privées qui ſont preſque toujours les vertus publiques; & un homme eſt à la tête de l'Etat ce qu'il eſt dans l'intérieur de ſa maiſon. Les premiers ſentiments de la nature ſont ceux qui forment l'ame: & la vertu qui gouverne, n'eſt que cette premiere honnêteté appliquée à de plus grands objets. On ſent bien qu'il n'eſt pas ici queſtion des talents. Il n'eſt que trop vrai qu'on peut avoir beaucoup de lumieres avec beaucoup de vices.

(*f*) L'amitié de Henri IV & de Sully eſt un des plus beaux ſpectacles que préſente l'Hiſtoire. C'eſt un objet attendriſſant au milieu des guerres civiles, & parmi l'atrocité des factions. Sully n'avoit encore que onze ans, lorſque ſon pere le préſenta au Roi de Navarre qui en avoit dix-huit. Le jeune enfant, un genou en terre, promit d'être toujours attaché à ſon nouveau Maître. On ne ſe doutoit point alors de tout ce que ſignifioit cette promeſſe. Sully dans les combats le ſervit de ſes conſeils, de ſon ſang & de ſes biens. En 1585 tous les chefs Calviniſtes vouloient faire de la France reformée un Etat Républicain. Sully dans tous les conſeils ſoutenoit la néceſſité d'avoir un chef unique, qui donnât plus d'activité aux forces en les réuniſſant. Henri IV, au ſortir d'un de ces conſeils, le tira à part & lui dit: *M. le Baron de Roſni, ce n'eſt pas tout que de bien dire; il faut encore bien faire. N'êtes-vous pas réſolu que nous mourions enſemble? Il n'eſt plus temps d'être bon ménager. Il faut que tous les gens d'honneur emploient la moitié de leurs biens pour ſauver l'autre. Je m'aſſure que vous ſerez des premiers à m'aſſiſter. Non, non, Sire,* lui répondit Sully, *je ne veux point que nous mourions enſemble, mais que nous vivions, & que nous caſſions la tête à tous nos ennemis. J'ai encore pour cent mille francs de bois à vendre, que j'emploierai à cela. Oh bien, mon ami,* lui dit le Roi de Navarre en l'embraſſant, *retournez-vous en donc chez vous, faites diligence, & me venez retrouver au plutôt avec le plus de vos amis que vous pourrez, & n'oubliez pas vos bois de haute futaie.* C'eſt

Soins conſolants de l'amitié ! C'étoit auprès de SULLY que Henri IV alloit oublier ſes peines ;

ainſi que s'exprimoient ces ames naïves & guerrieres. Henri ſans troupes, ſans argent, ſans ſecours, ne tarda point à recevoir de Sully 40 mille livres. Peu de temps apres cet ami fidele, ayant fait un ſecond voyage dans ſes terres, lui rapporta encore 10 mille francs de la vente de ſes bois. On a vu, dans les notes précédentes, comment il le ſervoit de ſon épée, & dans les négociations. On ajoutera ſeulement ici qu'en négociant avec un ligueur qui étoit maître d'une place importante, Sully, pour avancer le traité, ſacrifia une Abbaye d'un revenu aſſez conſidérable, dont il jouiſſoit. Henri IV avoit un cœur fait pour ſentir tout le prix de l'amitié, mais la politique lui faiſoit preſqu'un devoir de paroître indifférent. Les Catholiques étoient jaloux qu'il aimât un Huguenot ; les Proteſtants, qu'il eût de la confiance pour un homme de mérite. Cela vint au point que Henri IV & Sully convinrent tous deux d'agir en public avec la plus grande réſerve, & de ne ſe parler qu'avec froideur. Souvent même le Roi ſe cachoit pour l'entretenir, mais dans le particulier il régnoit entr'eux la plus douce familiarité. En 1592 Sully détermina le Roi à ſe faire Catholique ; car il étoit perſuadé qu'on peut ſe ſauver également dans les deux Religions. Henri IV affermi ſur le Trône n'en aima pas moins celui qui l'avoit aidé à y monter. Ce bon Prince n'avoit pas beſoin d'être malheureux, pour être ſenſible. Les Lettres ſeules qu'il écrivit à Sully ſur les affaires, ſont au nombre de plus de trois mille. Il lui communiquoit tous ſes chagrins, tous ſes plaiſirs, & juſqu'aux plus petits détails de ſa vie. *Mon ami*, lui mandoit-il un jour, *venez me voir, car il s'eſt paſſé ce matin quelque choſe dans mon ſein, pourquoi j'ai affaire de vous.* Une autre fois il lui écrivit de Fontainebleau : *Il m'eſt arrivé un deplaiſir domeſtique qui me cauſe le plus grand chagrin que j'aie jamais eu. J'acheterois beaucoup votre préſence, car vous êtes le ſeul à qui j'ouvre mon cœur, & par les conſeils duquel je reçoive du ſoulagement.* On ne ſe laſſeroit point de tranſcrire tous ces témoignages de la ſenſibilité d'un Roi. Il pre-

c' etoit à lui qu'il confioit toutes ſes douleurs. Les larmes d'un grand Homme couloient dans

---

noit le plus vif intérêt à tout ce qui regardoit Sully & ſa famille. Un jour il fut qu'un des fils de Sully étoit malade, il lui envoya auſſi-tôt ſon premier Médecin, & lui écrivit : *Vous ſavez que je ne vous aime point aſſez peu, pour que je n'y allaſſe moi-même ſi ma préſence y étoit néceſſaire.* Sully de ſon côté aimoit le Roi comme l'ami le plus tendre. Il s'empreſſoit à le conſoler dans tous ſes chagrins. On ſait que Henri IV en eut de toute eſpece. Outre l'embarras des affaires, & l'ennui du trône, il eſſuya toutes ſortes de peines, & par les complots de ſa Cour, & par l'ingratitude de ſes Sujets, & par les orages mêmes qui troubloient ſa maiſon. Il eut pluſieurs maladies cruelles. Il perdit des femmes qu'il adoroit. C'étoit dans ces moments-là que Sully ſuſpendoit toutes les affaires pour conſoler ſon ami. Dans ſes maladies il ne le quittoit point. En 1598 on crut que le Roi mourroit. Il avoit une fievre terrible, avec des redoublements. Ce Prince crut lui-même qu'il n'en réchapperoit pas. *Mon ami*, diſoit-il à Sully dans un de ces moments, *je n'appréhende point du tout la mort ; vous le ſavez mieux que perſonne, vous qui m'avez vu en tant de périls dont il m'étoit ſi facile de m'exempter : mais je ne nierai pas que je n'aie regret de ſortir de la vie ſans avoir témoigné à mes peuples que je les aime comme s'ils étoient mes enfants, en les déchargeant d'une partie des impôts, & en les gouvernant avec douceur.* Tels étoient les ſentiments que Sully recueilloit de la bouche de ce bon Roi mourant. Une réflexion bien naturelle en liſant tout ceci, c'eſt que ce fut un grand bonheur pour la France, que ces deux ames ſe ſoient rencontrées. La mâle liberté avec laquelle Sully parloit à Henri IV, eſt connue de tout le monde. Il n'étoit pas moins auſtere pour ſon maître que pour lui-même. On en trouve mille traits dans ſes Mémoires ; je n'en citerai qu'un, c'eſt celui de la promeſſe de mariage faite par le Roi à Mademoiſelle d'Entragues. Le Roi la lui montra pour lui demander ſon avis. Sully la prit, la lut & la mit en pieces ſans rien dire. *Comment morbleu*, dit Henri IV, *que pré-*

le ſein d'un ami. La franchiſe guerriere & la douce familiarité aſſaiſonnoient leurs entretiens. Il n'y avoit plus de ſujet ; il n'y avoit plus de Roi ; l'amitié avoit fait diſparoître les rangs. Mais cette amitié ſi tendre étoit en même-temps courageuſe & ſévere de la part de SULLY. A travers les murmures flatteurs des courtiſans, SULLY faiſoit entendre la voix fiere & libre de la vérité. Il eſtimoit trop Henri IV, il s'eſtimoit trop lui-même, pour parler un autre langage. Tout ce qui eût avili l'un & corrompu l'autre, étoit indigne de tous deux. Auſſi oſa-t-il ſouvent déplaire à ſon maître. Je n'entrerai point dans le détail & de ſes actions & de ſes paroles. Il en eſt qui ne ſont pas faites pour être ſenties dans des ſiecles corrompus. Les ames foibles les appelleroient téméraires ; les ames baſſes les jugeroient criminelles ; mais l'homme vertueux les honorera toujours, comme il le doit. Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'eſt que l'idée ſeule de SULLY étoit pour Henri IV, ce que la penſée de l'Etre ſuprême eſt pour l'homme juſte ; un frein pour le mal, un encouragement pour le bien.

Faut-il qu'un commerce ſi ſublime ait eté ſi-tôt interrompu ! Faut-il qu'un tel Roi & un tel Miniſtre aient ſi peu gouverné la France ! O jour ! O moment horrible où SULLY entendit tout-à-coup retentir autour de lui : le Roi eſt aſſaſſiné ; le Roi n'eſt plus ; où un ſerviteur fidele,

---

tendez-vous donc faire ? Je crois que vous êtes fou. Il eſt vrai, Sire, lui répartit Sully, *je ſuis fou ; & plût à Dieu que je le fuſſe tout ſeul en France.* Voilà qui peint mieux un caractere que tous les diſcours du monde.

témoin du parricide, lui remit l'affreux couteau encore dégouttant de ſang! où SULLY à travers les cris, les ſanglots, les gémiſſements & les larmes d'un peuple immenſe, ſe précipita vers le Louvre, pour y voir, pour y embraſſer encore une fois le corps de ſon ami & de ſon maître; où il ſerra dans ſes bras, où il inonda de ſes pleurs, où il preſſa mille fois contre ſa poitrine palpitante, le jeune enfant, foible héritier de ce malheureux Prince! Mais quels furent ſes ſentiments, lorſque dans le Palais dont toutes les murailles étoient couvertes par le deuil & la mort, dans ce même Palais où étoient encore dépoſés les déplorables reſtes du Roi, preſqu'aux pieds de ſa tombe, & à la lueur des torches funebres, il apperçut la joie de la nouvelle Cour, joie plus cruelle pour lui, que s'il avoit vu enfoncer le couteau, & le ſang de Henri IV couler ſous ſes propres yeux! Des ce moment il prévit tout; il vit que la France étoit aſſaſſinée avec ſon maître. Cependant il aimoit trop l'Etat pour l'abandonner à ſes nouveaux tyrans. Il lutte; il combat encore; il oſe prononcer les noms de devoir & de juſtice: mais tout étoit changé; les choſes en étoient venues à ce point, où les vertus d'un grand homme ne font que rendre ſon ſiecle plus coupable. Ne pouvant plus empêcher le mal, il ne lui reſte que la gloire de n'en pas devenir complice [g]. Il ſe dépouille

(g) Henri IV fut aſſaſſiné le 14 Mai 1610. Dès ce moment toute l'adminiſtration changea. On revint à l'ancienne méthode d'écraſer le peuple pour enrichir les Grands. Les finances amaſſées par l'économie, furent diſſipées par les profuſions. La Cour ne fut plus qu'un théâtre de troubles, d'intrigues, de baſſeſſes & de noir-

de ſes charges ; il quitte la Cour, & empotte avec lui ſes vertus, ſes ſervices & l'ingratitude des hommes.

L'hiſtoire a peint des Sages dans la tetraite, des Héros dans l'oppreſſion ; mais elle n'offre rien de plus grand que la dignité de SULLY dans le malheur. C'étoit la dignité de la vertu même, ſur laquelle & les hommes, & les Cours, & les Rois ne peuvent rien. La grandeur, qui étoit

---

ceurs politiques. Sully pénétré de chagrin, voulut ſe retirer : mais ſa famille qui étoit bien aiſe d'avoir un homme puiſſant, l'en empêcha. Enfin ſes yeux ſe laſſerent de voir tant de maux. Le 16 Janvier 1611, il ſe démit de ſes charges de Surintendant des Finances & de Gouverneur de la Baſtille. Il quitta pour jamais la Cour, & ſe retira dans ſes Terres. La faveur publique le ſuivit dans ſa chûte. En ſortant de Paris, il fut accompagné de plus de trois cents chevaux qui l'eſcorterent par honneur. C'étoit le triomphe de la vertu en partant pour l'exil. Le 27 qui étoit le lendemain de ſa démiſſion, la Reine en conſidération de ſes ſervices, lui envoya un brevet de cent mille écus. Il ſembloit que ce fût le prix dont on vouloit payer ſa retraite. Il eût été honteux à Sully de l'accepter. Auſſi le refuſa-t-il. A peine eut-il paſſé quelques jours dans ſa Terre, qu'il apprit qu'on ſongeoit à profiter de ſa retraite pour le perdre. On oſoit parler de lui faire ſon procès. Il fallut qu'un homme qui s'étoit pendant vingt ans immolé à l'Etat, deſcendît à ſe juſtifier. Il écrivit à la Reine ; & la Reine par bonheur épargna un outrage à la Nation. Pluſieurs années après, un homme de la Cour lui ayant acheté pour 1200000 liv. de terres qu'il ne paya point ſur le champ, n'eut pas honte, lorſque la guerre fut déclarée aux Proteſtants, de demander au Roi la confiſcation de tous ſes biens. Voilà de ces traits qui pourroient dégoûter à jamais de faire du bien aux hommes, ſi rien pouvoit dégoûter le vrai citoyen. Colbert ne fut-il pas auſſi abhorré de la France ? Et le peuple ne voulut-il pas le déterrer, pour le traîner dans les rues ?

dans ſon ame, ſe répandoit ſur toute ſa maiſon. Un nombre prodigieux de domeſtiques, une foule de gardes, d'écuyers, de gentilshommes, un luxe non de frivolité, mais de magnificence, un appareil impoſant & majeſtueux, le reſpect de mille vaſſaux, la ſubordination d'une famille illuſtre, des appartements immenſes, & où les belles actions de Henri IV étoient repréſentées avec celles de ſon Miniſtre, des parcs où régnoit la ſimplicité & la grandeur; au milieu de tous ces objets, SULLY en cheveux blancs, conſervant les modes antiques, portant ſur ſa poitrine l'image ſacrée de Henri IV, la ſainte gravité de ſes diſcours, la majeſté de ſes regards, le ſiege plus élevé qui le diſtinguoit au milieu de ſes enfants, l'accueil honorable que recevoient dans ſa maiſon tous les vieillards, le ſilence mêlé de crainte, & le reſpect religieux des jeunes gens que leurs peres conduiſoient par la main pour voir ce grand Homme; tout cela réuni, ſembloit offrir quelque choſe de plus qu'humain, & portoit dans les cœurs je ne ſais quelle émotion involontaire qui élevoit l'ame en l'étonnant. O mœurs trop différentes des nôtres! C'eſt ainſi qu'il paſſa trente ans dans la retraite, ſans ſe plaindre des hommes, ni de leur injuſtice, pleurant ſon ancien Roi, fidele au nouveau, eſtimé & haï de Richelieu, ayant ſurvécu à tout, excepté à la vertu. Elle deſcendit avec lui dans ſa tombe. La mort termina une carriere de quatre-vingt deux ans, dont cinquante furent employés pour le bonheur de l'Etat, & le reſte auroit pu l'être [*h*].

(*h*) La retraite de Sully dura trente ans, pendant leſquels il ne parut preſque jamais à la Cour. Louis XIII,

Un mauſolée élevé à ſa cendre nous a conſervé les traits & la figure de ce grand Homme;

l'ayant envoyé chercher pour lui demander ſon avis ſur les affaires, il y vint quoiqu'avec répugnance. Les jeunes Courtiſans chercherent à le tourner en ridicule ſur ſon habillement qui n'étoit plus de mode, ſur ſon maintien grave & ſur ſes manieres. Sully s'en apperçut, & dit au Roi : *Sire, quand le Roi votre pere, de glorieuſe mémoire, me faiſoit l'honneur de me conſulter ſur ſes grandes & importantes affaires, au préalable il faiſoit ſortir tous les bouffons & baladins de Cour.* Quel homme ! Il étoit né le 13 Décembre 1560. En 1580 il fut fait Chambellan du Roi de Navarre, avec 2000 liv. d'appointements. En 1594 Secrétaire d'Etat. En 1596 Membre du Conſeil des Finances. En 1597 Gouverneur de Mante. En 1599 Surintendant des Finances, Surintendant des fortifications & des bâtiments, Grand Voyer, & Grand Maître de l'Artillerie. En 1601 Gouverneur de la baſtille. En 1603 Ambaſſadeur en Angleterre & gouverneur du Poitou. En 1606 Duc de Sully, Pair de France, & Capitaine-Lieutenant des Gendarmes de la Reine. En 1611 il quitta la Cour & le miniſtere des Finances. En 1634 il fut fait Maréchal de France. Il mourut à Villebon le 22 Décembre 1641, âgé de quatre-vingt-un ans. La Ducheſſe de Sully ſon épouſe, lui fit ériger en 1642 une ſtatue d'un très-beau marbre blanc, exécutée par un des plus fameux Sculpteurs d'Italie. Elle eſt placée dans un Cabinet du Château de Villebon. Ce n'eſt pas là, ſans doute, qu'elle devoit être. Ne vaudroit-il pas mieux qu'elle fût dans la Capitale expoſée aux yeux de tous les citoyens ? La même année, on lui éleva un Mauſolée à Nogent-le-Rotrou, dit le Bethune. C'eſt-là qu'il eſt enterré avec la Ducheſſe de Sully, ſon épouſe, qui mourut à Paris en 1659, âgée de quatre-vingt-dix-ſept ans.

Qu'il me ſoit permis en finiſſant de faire ici une réflexion. Si Henri IV n'eût point été aſſaſſiné, & qu'il eût vécu ſelon le cours ordinaire de la nature, il auroit pu régner auſſi long-temps que Louis XIV. Alors Sully eût été trente ans de plus à la tête des Finances ;

mais la partie la plus noble de lui-même nous a été tranſmiſe par un monument plus durable & plus auguſte. Son ame éternellement empreinte dans ſes mémoires, ira à jamais étonner & inſtruire les ſiecles. C'eſt-là que ſon génie reſpire. Là brûle encore ce feu ſacré qui l'animoit pour la patrie. C'eſt de là que ce feu s'eſt répandu dans l'ame de Colbert. C'eſt de là qu'aujourd'hui encore partira peut-être une étincelle, pour aller embraſer quelqu'une de ces ames que la nature tient en réſerve pour chaque ſiecle. Les titres & les terres de SULLY ont paſſé à ſes deſcendants : ſes vertus ſont un héritage qui appartient à tout le monde. Il eſt à celui qui oſera s'en ſaiſir. Qui parmi nous aura ce courage ? S'il en eſt un, qu'il ne s'attende point aux douceurs d'une vie tranquille, & à cette faveur populaire, qui eſt l'idole des ames foibles. Il faut qu'il ſache qu'un grand Miniſtre eſt la victime de l'Etat, & que l'art de faire le bien n'eſt que trop ſouvent l'art de déplaire aux hommes. Mais s'il eſt digne de ſauver la patrie, il aura d'autres récompenſes, qui peut-être méritent d'être comptées; il aura, comme SULLY, le ſuffrage des vrais citoyens, l'admiration des grandes ames, le témoignage honorable de ſon propre cœur, les juſtes éloges de la poſtérité, & le regard de l'Etre éternel.

Louis XIII n'eût pas régné; Richelieu probablement n'eût pas été Miniſtre; il fût reſté peut-être dans la claſſe des hommes obſcurs; la face de l'Europe eût été changée; & ſans offenſer le génie d'un grand Homme, la France eût été bien plus heureuſe, parce que ce qui eſt utile, eſt toujours au-deſſus de ce qui eſt grand. Il n'y auroit eu alors qu'un intervalle de vingt ans entre le miniſtere de Sully & celui de Colbert.

ÉLOGE
DE RENÉ
DESCARTES.

Diſcours qui a remporté le prix de l'Academie Françoiſe en 1765.

LORSQUE les cendres de DESCARTES, né en France & mort en Suède, furent rapportées, ſeize ans après ſa mort, de Stockholm à Paris; lorſque tous les Savants raſſemblés dans un temple, rendoient à ſa dépouille des honneurs qu'il n'obtint jamais pendant ſa vie, & qu'un Orateur ſe préparoit à louer devant cette aſſemblée le grand Homme qu'elle regrettoit, tout-à coup il vint un ordre qui défendit de prononcer cet Eloge funebre. Sans doute on penſoit alors que les Grands ſeuls ont droit aux Eloges publics; & l'on craignit de donner à la Nation l'exemple dangereux d'honorer un homme qui n'avoit eu que le mérite & la diſtinction du génie. Je viens après cent ans prononcer cet Eloge. Puiſſe-t-il être digne & de celui à qui il eſt offert, & des Sages qui voudront l'entendre! Peut être au ſiecle de DESCARTES on étoit encore trop

près de lui pour le bien louer. Le temps ſeul juge les Philoſophes comme les Rois, & les met à leur place. Le temps a détruit les opinions de DESCARTES, mais ſa gloire ſubſiſte. Il eſt ſemblable à ces Rois détrônés qui, ſur les ruines même de leur Empire, paroiſſent nés pour commander aux hommes. Tant que la philoſophie & la vérité ſeront quelque choſe ſur la terre, on honorera celui qui a jetté les fondemens de nos connoiſſances, & recréé l'entendement humain. On louera DESCARTES par admiration, par reconnoiſſance, par intérêt même; car ſi la vérité eſt un bien, il faut encourager ceux qui la cherchent.

Ce ſeroit aux pieds de la ſtatue de Newton qu'il faudroit prononcer l'Eloge de DESCARTES, ou plutôt ce ſeroit à Newton à louer DESCARTES. Qui mieux que lui ſeroit capable de meſurer la carriere parcourue avant lui? Auſſi ſimple qu'il étoit grand, Newton nous découvriroit toutes les penſées que les penſées de DESCARTES lui ont fait naître. Il y a des vérités ſtériles & pour ainſi dire mortes, qui n'avancent de rien dans l'étude de la nature : il y a des erreurs de grands hommes, qui deviennent fécondes en vérités. Anglois, vous avez été plus loin que DESCARTES; mais DESCARTES vous a frayé la route. Quoi! parce que Magellan a fait le tour du globe, compterez-vous pour rien les travaux de Colomb, parce qu'il n'a découvert que les bords du nouveau monde?

Tout dans cet ouvrage ſera conſacré à la vérité, à la philoſophie, à la vertu. Peut-être y a-t-il des hommes dans ma Nation, qui ne me pardonneroient point l'Eloge d'un Philoſophe vivant; mais DESCARTES eſt mort, &

& depuis cent quinze ans n'eſt plus ; je ne crains ni de bleſſer l'orgueil, ni d'irriter l'envie.

Pour juger DESCARTES, pour voir ce que l'eſprit d'un pauvre homme a ajouté à l'eſprit humain, il faut voir le point d'où il eſt parti. Je peindrai donc l'état de la philoſophie & des ſciences au moment où naquit ce grand Homme. Je ferai voir comment la nature le forma, & comment elle prépara cette étonnante révolution qui influera ſur le reſte des ſiecles. Enſuite je ferai l'hiſtoire de ſes penſées. Ses erreurs même auront je ne ſais quoi de ſublime & de grand. On verra l'eſprit humain frappé d'une lumiere nouvelle, ſe réveiller, s'agiter & s'élancer ſur ſes pas. Le mouvement philoſophique ſe communiquera d'un bout du monde à l'autre. Cependant au milieu de ce mouvement général nous reviendrons ſur DESCARTES ; nous contemplerons l'homme en lui ; nous chercherons ſi le génie donne des droits au bonheur, & nous finirons peut être par répandre des larmes ſur ceux qui, pour le bien de l'humanité & leur propre malheur, ſont condamnés à être de grands Hommes.

La Philoſophie (1), née dans l'Egypte, dans l'Inde & dans la Perſe, avoit été en naiſſant preſ-

(1) Comme le but principal de ce diſcours eſt de faire connoître la marche de l'eſprit humain dans les ſciences & dans l'étude de la nature, on a cru qu'il ne ſeroit pas inutile de tracer ici un tableau court & rapide des opinions & des erreurs qui avant Deſcartes s'étoient élevées & écroulées ſucceſſivement. On verra par quels efforts l'eſprit humain parvient à quelques connoiſſances ; on verra combien il eſt ſujet à s'égarer dans les ſyſtêmes ; quelles ſont les premieres idées qui ſe ſont préſentées aux hommes ; comment ces idées ſe ſont

que auſſi barbare que les hommes. Dans la Grece, auſſi féconde que hardie, elle avoit créé tous ces

---

perfectionnées peu-à-peu; quels ſont les ſiecles dans leſquels la Philoſophie a fait quelques pas; quels ſont ceux où elle s'eſt arrêtée. On ſera même en état de mieux juger Deſcartes. Pour le bien voir, il faut le placer entre tous les Philoſophes qui l'ont précédé, & tous ceux qui l'ont ſuivi. C'eſt le moyen de connoître ce qu'il tient des uns, & ce que les autres tiennent de lui: ainſi on pourra meſurer le chemin qu'un ſeul homme a fait faire à tous les autres hommes. La philoſophie née de nos beſoins & de l'activité de ce principe qui nous tourmente & nous anime, eſt preſque auſſi ancienne que le monde. Dès que l'homme vit luire des aſtres ſur ſa tête, & ſentit autour de lui la nature, il ſortit de lui-même, il voulut voir & obſerver. Dès ce moment des perſonnes choiſies renoncerent à toutes les paſſions pour celle de connoître. L'Egypte eut ſes Prêtres philoſophes, la Perſe ſes Mages, l'Inde & l'Ethiopie ſes Gymnoſophiſtes, l'Aſſyrie ſes Chaldéens. Les Scythes vertueux & barbares, & les Celtes ſauvages eurent, comme les Orientaux, des Prêtres de la nature qui cherchoient la philoſophie dans les forêts & ſur les montagnes. Ceux qui étoient nés ſous un ciel ſerein, porterent leurs premiers regards vers les cieux. Babylone & la Lybie eurent des obſervations aſtronomiques. Les Diſciples d'Atlas découvrent par les phaſes de la Lune le principe de ſa lumiere. On partage le temps, & l'on regle l'année ſur le cours du Soleil. La Géométrie naît ſur les bords du Nil. L'inde & la Perſe deviennent auſſi le berceau des connoiſſances. L'homme porte ſes regards autour de lui. Il commence à diſtinguer les propriétés des corps, & jette les fondements de l'Hiſtoire naturelle. Mais dans ces premiers âges la philoſophie eſt encore barbare. L'eſprit humain dans ſon enfance, n'ayant pas eu le temps de raſſembler des forces, n'eſt qu'ambitieux & foible; il s'élance, il retombe, & chaque effort eſt ſuivi d'une chûte. Les hommes tirerent leurs premieres opinions de leurs ſens. Ce qui exiſtoit, avoit dû éternellement exiſter. Rien de tout ce que l'homme voit, ne lui donne l'idée, ni de création, ni d'anéantiſſement. On n'ad-

ſyſtêmes fameux qui expliquoient l'univers, ou par le principe des éléments, ou par l'harmonie

mit donc qu'une ſeule ſubſtance éternelle & infinie, indiviſible, quoique diviſée, dont le fond étoit immuable, mais qui avoit des modifications paſſageres. La partie la plus pure formoit l'Etre ſuprême : les corps céleſtes & les génies étoient la ſeconde émanation de cette eſſence : enfin la lie de la matiere avoit formé les corps & le globe que nous habitons. Tout ſe déploie dans la nature par un enchaînement néceſſaire de cauſes & d'effets. La terre enſevelie ſous les eaux, maſſe informe & bourbeuſe, pénétrée par le Soleil, & agitée par les ſecouſſes de l'air, ſe découvre, devient féconde, développe ſes germes & produit des maſſes organiques. Mais la terre s'épuiſe & ſe conſume. Elle éprouve des révolutions & des embraſements. Tout ſe déboîte & redevient chaos. Là finit la grande année du monde, qui doit être ſuivie d'une renaiſſance générale de l'univers. Telle étoit la philoſophie des Orientaux, adoptée en partie par les Egyptiens, gravée en hiéroglyphes ſur des colonnes, ou dépoſée dans les Temples ſous la garde des Dieux. Bientôt par des voyages ſavants elle eſt portée de l'Egypte dans la Grece. Thalès le premier a l'eſprit de ſyſtême, & raſſemble en un corps toutes les connoiſſances iſolées. Il avoit lu dans les cieux, il avoit perfectionné la géométrie; il oſa entreprendre d'expliquer la nature : époque à la fois de grandeur & de foibleſſe dans l'eſprit humain. Il commence par donner à la matiere la force de s'arranger elle-même. Il y répand une ame inviſible & active qui organiſe ſes moindres parties. Il admet l'eau pour principe univerſel. Cet élément eſt la ſource de la fécondité, & la baſe de tous les corps. La Secte Ionique ſoutient, altere ou modifie les ſentimens de ſon Maître. L'univers eſt l'infini; tout en vient & tout s'y replonge. Cet infini eſt immuable & tout. Les êtres créés n'agiſſent point. L'ordre éternel ne fait que ſe développer; & chaque être eſt entraîné par le mouvement général. L'eau, l'air, le feu, la terre ſont tour-à-tour admis comme ſouverains de la nature, & quelquefois tous quatre enſemble. Sous Anaxagore la philoſophie entrevoit une

des nombres, ou par les idées éternelles, ou par des combinaiſons de maſſes, de figures & de

---

intelligence ſuprême. Plus de hazard ni de fatalité aveugle. La matiere eſt partagée par Dieu même en des millions de particules, éléments inaltérables des corps & ſemblables aux corps mêmes qu'ils doivent former. Ces parties ſimilaires, mais diviſées, tendent à ſe rejoindre pour former les différents êtres dont elles ſont les principes. Tandis que Thalès éclaire l'Ionie, Pythagore porte dans l'Occident les lumieres de l'Inde & de la Perſe. Il enſeigne le vrai ſyſtême de l'univers. Les hommes étonnés apprennent que le Soleil eſt immobile, que la terre tourne, que les étoiles fixes ſont autant de Soleils diſperſés dans l'eſpace, & éclairant chacun un monde. Une harmonie éternelle préſide aux cours des aſtres, & les regle par ſes accords. La doctrine des nombres s'établit, premier fruit d'une fauſſe application de la géométrie à la phyſique : & l'eſprit humain, pendant des ſiecles, croit voir dans de vains calculs arithmétiques, l'eſſence même de Dieu, & les myſteres les plus profonds de la nature. L'eſprit humain prend une nouvelle route à la ſuite d'un homme paſſionné pour la vérité, mais qui déſeſpérant de la trouver dans les cieux, la cherche dans le cœur de l'homme. On abandonne l'étude de l'univers pour la morale. Socrate eſt l'auteur de cette révolution : eſprit ſupérieur à ſon ſiecle comme Deſcartes, ennemi comme lui de la ſcience des mots, comme lui ſecouant les erreurs, bravant les opinions, cherchant l'évidence, comme lui créateur d'une méthode, & inventeur d'une philoſophie nouvelle. Mais l'homme trop ignorant & trop hardi, ne pouvoit conſentir long-temps à ne connoître que lui-même. On s'élance de nouveau dans l'univers. Pithagore avoit tout expliqué par les nombres : Platon explique tout par les idées. J'ai peine à le ſuivre dans ſa métaphyſique ſublime, élevé au-deſſus des ſens & de la matiere, deſſinant un monde intelligible, image & production du premier Etre, ſon idée incréée, plan & modele de tout ce qui exiſte & qui exiſtera à jamais. Le monde ſenſible n'eſt que cette idée éternelle, manifeſtée au dehors. L'être intellectuel eſt inaltérable &

mouvemens, ou par l'activité de la forme qui vient s'unir à la matiere. Dans Alexandrie, & à

---

parfait. L'être matériel incapable d'une ſtabilité d'eſſence, change, tombe, s'éleve, naît, meurt, ſe détruit & ſe reproduit ſans ceſſe. De ce mouvement continuel & rapide naiſſent ſans ceſſe de nouveaux rapports dans la matiere. On ne peut donc ni la ſaiſir, ni la connoître : la vérité n'eſt que pour Dieu, la vraiſemblance pour l'homme. Dès ce moment, l'art de douter ſe réduit en principes. L'eſprit humain, comme une vague flottante, eſt ſans ceſſe entraîné vers les extrémités oppoſées. Ici la matiere eſt dans un mouvement éternel ; ailleurs elle eſt dans une éternelle immobilité. Suivant la Secte Eléatique, toutes les parties de l'univers ſont aſſoupies dans le repos. Le monde entier n'eſt qu'une maſſe. Rien ne croît, rien ne vit, rien ne meurt. Les ſens & la raiſon ſont donc éternellement trompés. Pyrrhon s'éleve du milieu de cette Secte, & il proſcrit également toutes les vérités phyſiques ou morales. Nouvelle révolution. Les mouvements renaiſſent. Le vuide eſt admis. Des atômes innombrables jettés par millions, & errants dans le vuide, ſe choquent & s'entrelacent. On entrevoit le grand principe, que tous les corps qui ont un mouvement circulaire tendent à s'éloigner du centre ; principe dont Deſcartes a fait un ſi grand uſage. Tout s'opere par des combinaiſons de maſſes & de mouvements. De l'aſſemblage des atômes reſultent les corps. De l'aſſemblage des corps réſultent les mondes. Ce ſyſtême s'agrandit. On donne à chacune de ces parties élémentaires paſſives un principe actif & divin. La vie circule avec le méchaniſme, & les mondes s'arrangent. Cependant, tandis qu'Alexandre va fonder en Aſie un Empire qui doit s'élever & tomber avec lui, le Précepteur d'Alexandre en fondoit un autre qui devoit ſubſiſter vingt ſiecles. Ariſtote paroît. Tout change. La matiere, la forme & la privation s'emparent de l'univers. La matiere, ſujet éternel & paſſif, tend ſans ceſſe au mouvement : elle appelle la forme, principe actif, qui vient s'unir à elle, & conſtitue ſon eſſence. La privation n'eſt qu'un néant néceſſaire pour que la

la Cour des Rois, elle avoit perdu ce caractere original & ce principe de fécondité que lui avoit

---

matiere devienne un corps plutôt qu'un autre. La nature, comme une forme inviſible, eſt répandue dans la maſſe univerſelle; elle la domine, elle l'agite, elle l'aſſujettit impérieuſement à toutes les formes & ſe ſubdiviſe elle-même en une infinité de formes qui naiſſent & ſe détruiſent tour à tour. De-là les changements des corps. La terre ſe gouverne par un rapport caché avec les cieux. Mille vertus ſecretes circulent dans toutes ſes parties. Tel fut le dernier des grands ſyſtêmes que la Grece enfanta ſur l'univers. Mille Sectes rivales naiſſent de ces principales Sectes; elles ſe ſubdiviſent comme de petits Etats formés d'une grande Monarchie. Au milieu de tant d'opinions, la philoſophie fait peu de progrès. Il manquoit une méthode pour apprendre. Au lieu d'obſerver, on cherchoit la premiere eſſence des choſes. Les hommes de génie égarés par des idées métaphyſiques brillantes, déduiſoient d'un principe arbitraire toute la conſtitution du monde. Loin de s'aſſujettir à la marche de la nature, ils commandoient à la nature de ſuivre la leur. La foule des Diſciples n'étoit que des troupeaux obéiſſants. On reſpectoit un Maître qu'il eût fallu juger. Toutes les Ecoles ſe combattoient. De-là les diſputes éternelles, les queſtions frivoles ou obſcures, les arguments captieux, l'entêtement des préjugés, la fureur des partis, l'orgueil de paroître ſavant plutôt que de l'être, tous obſtacles invincibles à la découverte de la vérité. Cependant Athenes, le ſéjour & le centre de la Philoſophie, dégénere; ſon gouvernement ſe corrompt; les révolutions amenent l'eſclavage. La Philoſophie ſe taît ou s'avilit. La faveur des Ptolomées la rappelle en Egypte mais elle n'y invente plus rien. On écrit l'Hiſtoire des Philoſophes Grecs, on les explique, on les commente, ſans aller au-delà. Dans Rome, même ſtérilité. La langue formée par des Orateurs & des Conquérants, ſe refuſe même aux idées abſtraites. Les Philoſophes honorés & avilis, bannis & rappellés, égorgés ou placés ſur le thrône, au milieu de tant de révolutions & de ſang, conſervent

donné un pays libre. A Rome, parmi des maîtres & des eſclaves, elle avoit été également ſté-

---

le dépôt des connoiſſances ſans l'augmenter. On a trouvé ſeulement une nouvelle méthode. Les Eclectiques naiſſent dans Alexandrie. On choiſit ſans inventer; & il ſe forme une philoſophie nouvelle, du débris de toutes les anciennes. La ſuperſtition s'étend avec l'effroi qu'inſpirent les Tyrans. La philoſophie théurgique éleve ſa tête hideuſe. On prodigue les enchantements & les myſteres. On traîne des victimes humaines au fond des antres, pour y découvrir l'avenir. La doctrine des génies inventés par Platon s'étend; & on en abuſe. La philoſophie n'eſt plus que l'art d'interroger les cieux ou les enfers. Un Platoniſme plus pur s'inſinue dans l'Egliſe naiſſante; & les ouvrages du Diſciple de Socrate ſont preſque mis ſur l'autel à côté des Livres ſacrés. Bientôt après, l'Empire ſe diviſe. Rome tombe. L'Europe eſt en proie aux Barbares. La philoſophie s'anéantit dans l'Occident. Elle ſe ſoutient encore dans l'Empire de Byzance. Mais cet arbre deſſéché depuis neuf ou dix ſiecles, ne produit plus de nouveaux fruits. Les idées des Philoſophes Grecs ſont des bornes que l'audace humaine n'oſe franchir. Les révolutions ſe ſuccedent, & les Arabes s'élevent. Vainqueurs de Gibraltar aux Indes, ils joignent la philoſophie aux conquêtes. Alors la connoiſſance des cieux renaît. De nouvelles tables aſtronomiques ſont dreſſées. Les mathématiques reparoiſſent. La chymie commence à analyſer les corps. Pendant quatre ſiecles quelque lumiere perce à travers la barbarie du reſte du monde; mais la ſcience de la nature n'avance point. Une dépendance ſervile enchaînoit les eſprits. Platon avoit ſoumis les premiers Chrétiens: Ariſtote ſubjugue les Arabes. Accoutumés à croire & à ſervir, ils ſe ſoumettent aux Livres d'Ariſtote, comme ils s'étoient ſoumis à l'Alcoran. Ils adoroient ce Philoſophe, comme ils adoroient leurs Califes. O aviliſſement de l'eſprit humain! Il ſemble que ſa liberté ſoit un poids qui l'accable. Ariſtote regne ſur une partie de l'univers. Il domine à Samarcande & dans la Perſe, comme en Afrique & dans l'Eſpagne.

rile; elle s'y étoit occupée, ou à flatter l'imbécille curioſité des Princes, ou à lire dans les aſtres la

---

Vers le onzieme ſiecle, la Scholaſtique s'étend ſur tout l'Occident. Elle y prend naiſſance au milieu de la barbarie. Ariſtote s'empare encore de ce nouvel Empire. Mais on n'en fait pas même aſſez pour adopter ſes erreurs. Ses ſentiments défigurés par les Arabes, ſont expliqués par l'ignorance. Un jargon barbare & le mêlange des plus mépriſables ſubtilités, les obſcurcit encore. Cet état dura cinq ſiecles. Heureuſement il ſe fit une révolution. Des Tartares en précipitant les Goths ſur l'Occident, y avoient étouffé la philoſophie. D'autres Tartares ſous le nom de Turcs la font renaître. La chûte de Conſtantinople donne une ſecouſſe, & fait refluer les Grecs ſur l'Italie. La nature ſe réveille après mille ans. De nouvelles lumieres ſe répandent. Chacun veut étudier; chacun veut connoître; mais ſous tant de ruines, la route de la vérité s'eſt perdue. On ſe tourmente pour la retrouver. On interroge les idées de Platon, les harmonies de Pythagore, les myſteres de la cabale des Juifs, les hiéroglyphes des Egyptiens. On cherche la nature par-tout, excepté dans elle-même. La domination d'Ariſtote s'affermit de nouveau; & en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, on convient unanimement de le regarder comme le ſeul interprête de la nature. Voilà quel fut l'état de la philoſophie juſqu'au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, époque à peu près de la naiſſance de Deſcartes. On voit que la connoiſſance générale du monde étoit très-peu avancée, ſi même elle étoit commencée. On avoit cependant des connoiſſances certaines ſur pluſieurs objets. De ce nombre étoient les obſervations aſtronomiques faites en Grece, dans Alexandrie, & du temps des Arabes; car pour l'aſtronomie, il ſuffit de bien voir & de calculer: Un certain nombre de découvertes en géométrie; car cette ſcience s'étoit accrue de ſiecle en ſiecle par les travaux de pluſieurs grands hommes; ces vérités ſe trouvoient réunies dans Euclide, Apollonius, Archimede, Pappus & Diophante: En méchanique, pluſieurs inventions admirables d'Archimede:

chûte des Tyrans. Dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, vouée aux enchantements & aux myſteres, elle avoit cherché à lier commerce avec les Puiſſances ou céleſtes ou infernales. Dans Conſtantinople, elle avoit tourné autour des idées des anciens Grecs, comme autour des bornes du monde. Chez les Arabes, chez ce peuple doublement eſclave & par ſa Religion & par ſon Gouvernement, elle avoit eu ce même caractere d'eſclavage, bornée à commenter un homme, au lieu d'etudier la nature. Dans les ſiecles barbares de l'Occident, elle n'avoit été qu'un jargon abſurde & inſenſé, que conſacroit le fanatiſme & qu'adoroit la ſuperſtition. Enfin, à la renaiſſance des Lettres, elle n'avoit profité de quelques lumieres, que pour ſe remettre par choix dans les chaînes d'Ariſtote. Ce philoſophe, depuis plus de cinq ſiecles, combattu, proſcrit, adoré, excommunié, & toujours vainqueur, dictoit aux Nations ce qu'elles devoient croire. Ses Ouvrages étant plus connus, ſes erreurs étoient plus adorées. On négligeoit pour lui l'Univers; & les hommes accoutumés depuis long-temps à ſe

---

En médecine, les ouvrages d'Hipocrate, qui étonnent encore aujourd'hui ceux même qui ont le génie de cet art: En anatomie, un excellent traité de Galien, où il avoit raſſemblé toutes les obſervations anatomiques faites avant lui, & où il en avoit ajouté quelques-unes de nouvelles: Enfin ſur l'Hiſtoire naturelle, le Livre de Pline, où ſont les plus grandes vues ſur la nature, mêlées à quelques erreurs de détail; & ſurtout le Traité des animaux d'Ariſtote, ouvrage prodigieux, où il y a tant de connoiſſances réunies, que dix peut-être des plus ſavants hommes de l'Europe auroient de la peine, dans le cours de leur vie, à les vérifier toutes. Voilà, à ce que je crois, l'inventaire à peu près exact de toutes les richeſſes philoſophiques des anciens.

paſſer de l'évidence, croyoient tenir dans leurs mains les premiers principes des choſes, parce que leur ignorance hardie prononçoit avec orgueil des mots obſcurs & vagues qu'ils croyoient entendre.

Voilà les progrès que l'eſprit humain avoit faits pendant trente ſiecles. On remarque pendant cette longue révolution de temps cinq ou ſix hommes qui ont penſé & créé des idées; & le reſte du monde a travaillé ſur ces penſées, comme l'artiſan, dans ſa forge, travaille ſur les métaux que lui fournit la mine. Il y a eu pluſieurs ſiecles de ſuite où l'on n'a point avancé d'un pas vers la vérité, il y a eu des Nations qui n'ont pas contribué d'une idée à la maſſe des idées générales. Du ſiecle d'Ariſtote à celui de DESCARTES, j'apperçois un vuide de deux mille ans. Là, la penſée originale ſe perd, comme un fleuve qui meurt dans les ſables, ou qui s'abyme ſous terre, & qui ne reparoît qu'à mille lieues de là, ſous de nouveaux cieux & ſur une terre nouvelle. Quoi donc, y a-t-il pour l'eſprit humain des temps de ſommeil & de mort, comme il y en a de vie & d'activité? Ou le don de penſer par ſoi-même eſt-il réſervé à un ſi petit nombre d'hommes? Ou les grandes combinaiſons d'idées ſont-elles bornées par la nature, & s'épuiſent-elles avec rapidité? Dans cet état de l'eſprit humain, dans cet engourdiſſement général de toutes ſes facultés, il falloit un homme qui remontât l'eſpece humaine, qui ajoutât de nouveaux reſſorts à l'entendement; qui ſe ſaisît du don de penſer; qui vît ce qui étoit fait, ce qui reſtoit à faire; & pourquoi les progrès avoient été ſuſpendus tant de ſiecles; un homme qui eût aſſez d'audace, pour renverſer, aſſez de génie pour reconſtruire, aſſez de ſageſſe

pour poſer des fondements sûrs, aſſez éclat pour éblouir ſon ſiecle & rompre l'enchantement des ſiecles paſſés, un homme qui étonnât par la grandeur de ſes vues ; qui ſe crût capable de compoſer ou de décompoſer le monde, de juger ſa conſtitution, d'entrevoir ſes principaux reſſorts, de ſuivre leur enchaînement & leur liaiſon avec les reſſorts particuliers ; un homme en état de raſſembler tout ce que les ſciences avoient imaginé, ou créé, ou découvert dans tous les ſiecles, & de réunir toutes ces forces diſperſées pour en compoſer une ſeule force, & comme un lévier unique avec lequel il remuât l'Univers ; un homme d'un génie actif, entreprenant, libre, étendu, profond, qui déſignât le but & qui traçât la route, qui ſeul & ſans guide franchît par-deſſus les précipices un intervalle immenſe, & entraînât après lui le genre humain. Cet homme devoit être DESCARTES. Ce ſeroit ſans doute un beau ſpectacle de voir comment la nature le prépara de loin & le forma ; mais qui peut ſuivre la nature dans ſa marche étonnante ? Il y a ſans doute une chaîne des penſées des hommes depuis l'origine du monde juſqu'à nous, chaîne qui n'eſt ni moins miſtérieuſe, ni moins grande que celle des êtres phyſiques. Les ſiecles, ont influé ſur les ſiecles, les Nations ſur les Nations, les vérités ſur les erreurs, & les erreurs ſur les vérités. Tout ſe tient dans l'Univers. Mais quel autre que Dieu peut tracer la ligne, & marquer les points de communication du premier Philoſophe du monde, ſoit de l'Inde, ſoit de la Chaldée, juſqu'à DESCARTES ? L'homme du moins peut entrevoir ce rapport général, il peut dire que ſans cette foule d'erreurs qui ont inondé le monde, DESCARTES peut être n'eût point trouvé la route de la vérité. Ainſi chaque philoſophe

en s'égarant avançoit le terme fixé par la nature. Mais laiſſant là les temps trop reculés, je veux chercher dans le ſiecle même de DESCARTES, ou dans ceux qui ont immédiatement précédé ſa naiſſance, tout ce qui a pu ſervir à le former en influant ſur ſon génie.

Et d'abord j'apperçois dans l'Univers une eſpece de fermentation générale. La nature ſemble être dans un de ces moments de criſe où elle fait les plus grands efforts. Tout s'ébranle, tout s'agite. On veut par-tout remuer les anciennes bornes. On veut étendre la ſphere humaine (2).

---

(2) Il y a dans chaque ſiecle un eſprit général qui influe, ſans qu'on s'en apperçoive, ſur tous ceux qui vivent dans le même temps. Il eſt très-ſûr que le ſeizieme & le dix-ſeptieme furent marqués par de grands changements & de grandes découvertes. Navigation, Commerce, Politique, Sciences, Belles-Lettres, tout éprouva des révolutions. Jamais on ne vit plus de ces hommes entreprenans & actifs, qui font des choſes extraordinaires, qui veulent ouvrir des routes, & changer ou en bien ou en mal tout ce qui eſt établi. Découverte de l'Amérique par Chriſtophe Colomb en 1492. Découverte des Indes par Vaſco de Gama en 1497. Conquête du Mexique par Cortez en 1518; du Pérou par Pizare en 1525. Expédition de Magellan vers les Terres auſtrales en 1519. Voyage autour du monde par Drak en 1577. Etabliſſement du Proteſtantiſme dans la moitié de l'Europe vers 1525. Copernic, né à Thorn en 1473, publia le vrai ſyſtême du monde en 1543; mort la même année. Tycho-Brahé, Gentilhomme Danois dépenſa plus de cent mille écus à l'Aſtronomie; mort à Prague en 1601. Képler Aſtronome Allemand, Auteur des fameuſes loix ſur le cours des planettes, né en 1571, mort à Ratisbonne en 1630. Les verres concaves & convexes inventés en Italie vers 1295, par Alexandre Spina, Religieux. Le premier Téleſcope formé par Jacques Métius, Hollandois en 1609. Galilée, Auteur de pluſieurs belles

Vasco de Gama découvre les Indes. Colomb découvre l'Amérique. Cortès & Pizare ſubjuguent des Contrées immenſes & nouvelles. Magellan cherche les Terres auſtrales. Drak fait le tour du monde. L'eſprit de ces découvertes anime toutes le Nations. De grands changements dans la politique & les Religions ébranlent l'Europe, l'Aſie & l'Afrique. Cette ſecouſſe ſe communique aux ſciences. L'aſtronomie renaît dès le quinzieme ſiecle. Copernic rétablit le ſiſtême de Pythagore & le mouvement de la terre; pas immenſe fait dans la nature! Tycho-Brahé ajoute aux obſervations de tous les ſiecles; il corrige & perfectionne la théorie des Planetes, détermine le lieu d'un grand nombre d'étoiles fixes, démontre la région que les Cometes occupent dans l'eſpace. Le nombre des phénomenes connus s'augmente. Le Légiſlateur des cieux paroît; Képler confirme ce qui a été trouvé avant lui, & ouvre la route à des vérités nouvelles. Mais il falloit encore de plus grands ſecours. Les temps ſont arrivés. Les verres concaves & convexes, inventés par hazard au treizieme ſiecle,

---

découvertes en Aſtronomie, & de la théorie du mouvement dans la chûte des corps, mort à Florence en 1642. Le fameux Bacon, Baron de Vérulam, né à Londres en 1560, mort en 1626; on ſait tout ce que les ſciences lui doivent, & quelles vues il avoit, principalement ſur la phyſique expérimentale. Il y a apparence que l'eſprit général de ces temps-là, & les travaux de tous ces hommes célebres ont contribué à former Deſcartes. Quelques Auteurs cependant aſſurent qu'il n'avoit point lu les Ouvrages de Bacon; & il nous dit lui-même dans une de ſes Lettres, qu'il ne lut que fort tard les principaux ouvrages de Galilée. Si cela eſt, il faut convenir que la gloire de Deſcartes en eſt bien plus grande.

ſont réunis trois cent ans après & forment le premier téleſcope. L'homme touche aux extrémités de la création. Galilée fait dans les cieux ce que les grands Navigateurs faiſoient ſur les mers: il aborde à de nouveaux mondes. Les Satellites de Jupiter ſont connus. Le mouvement de la terre eſt confirmé par les phaſes de Vénus. La géométrie eſt appliquée à la doctrine du mouvement. La force accélératrice dans la chûte des corps eſt meſurée; on découvre la peſanteur de l'air; on entrevoit ſon elaſticité. Bacon fait le dénombrement des connoiſſances humaines & les juge. Il annonce le beſoin de refaire des idées nouvelles, & prédit quelque choſe de grand pour les ſiecles à venir. Voilà ce que la nature avoit fait pour DESCARTES avant ſa naiſſance; & comme par la bouſſole elle avoit réuni les parties les plus éloignées du globe, par le téleſcope rapproché de la terre les dernieres limites des cieux; par l'imprimerie elle avoit établi la communication rapide du mouvement entre les eſprits, d'un bout du monde à l'autre.

Tout étoit diſpoſé pour une révolution. Déjà eſt né (3) celui qui doit faire ce grand change-

(3) René Deſcartes, Seigneur du Perron, dont on fait ici l'Eloge, naquit à la Haie en Tourraine le 30 Mars 1596. de Jeanne Brochard, fille d'un Lieutenant Général de Poitiers & de Joachim Deſcartes, Conſeiller au Parlement de Bretagne, dont il fut le troiſieme fils. Sa maiſon étoit une des plus anciennes de la Touraine. Il avoit eu dans ſa famille un Archevêque de Tours, & pluſieurs braves Gentils-hommes qui avoient ſervi avec diſtinction. Ils étoient vraiment dignes d'être nobles, car dans le temps des guerres civiles ils avoient toujours été fideles au Roi & à l'Etat. Son pere, ſoit par goût, ſoit par raiſon de fortune, entra dans la robe, profeſſion qui n'eſt miſe au-

ment. Il ne reſte à la nature que d'achever ſon ouvrage, & de mûrir DESCARTES pour le genre humain, comme elle a mûri le genre humain pour lui. Je ne m'arrête point ſur ſon éducation (4). Dès qu'il s'agit des ames extraordi-

---

deſſous de celle des armes, que par un préjugé barbare. Au reſte, ce n'eſt pas pour louer Deſcartes que nous entrons dans tous ces détails : c'eſt pour honorer la famille. Parmi nous, la nobleſſe d'inſtitution deſcend des peres aux enfants. N'y a-t-il pas une nobleſſe de mérite dont la gloire doit remonter vers les ancêtres ? Depuis que le pere de Deſcartes ſe fut établi à Rennes, ſes deſcendants y ont toujours demeuré. On en compte ſix qui ont occupé avec diſtinction des Charges dans le Parlement de Bretagne. Madame la Préſidente de Chateaugiron derniere de la famille vient de mourir. On dit qu'elle avoit dans ſon caractere pluſieurs traits de reſſemblance avec le fameux Deſcartes. Il y a eu auſſi une Catherine Deſcartes, niece du Philoſophe, célebre par les graces de ſon eſprit, & par ſon talent pour les vers agréables. Elle eſt morte en 1706.

(4) Deſcartes étoit né avec une complexion très-foible ; & les Médecins ne manquerent pas de dire qu'il mourroit très jeune : cependant il les trompa au moins d'une quarantaine d'années. Ayant perdu ſa mere preſqu'en naiſſant, il fut très-redevable aux ſoins d'une nourrice qui ſuppléa à la nature par tous les ſoins de la tendreſſe. Deſcartes en fut très-reconnoiſſant. Il lui fit une penſion viagere qui lui fut payée exactement juſqu'à la mort ; & comme il n'étoit pas de ceux qui croient que l'argent acquitte tout, il joignoit encore à ces bienfaits les devoirs & l'attachement d'un fils. Son pere ne voulut point fatiguer des organes encore foibles par des études prématurées ; il lui donna le temps de croître & de ſe fortifier. Mais l'eſprit de Deſcartes alloit au-devant des inſtructions. Il n'avoit pas encore huit ans, & déja on l'appelloit le Philoſophe. Il demandoit les cauſes & les effets de tout, & ſavoit ne pas entendre ce qui ne ſignifioit rien. En 1604, il fut

naires, il n'en faut point parler. Il y a une éducation pour l'homme vulgaire ; il n'y en a point

---

mis au College de la Fléche. Son imagination vive & ardente fut la premiere faculté de ſon ame qui ſe déploya. Il cultiva la poéſie avec tranſport. Il créoit des images en attendant qu'il pût créer des idées. Cette progreſſion eſt dans la nature ; & on l'a remarquée dans les nations comme dans les hommes. Ce goût de la poéſie lui demeura toujours, & peu de temps avant ſa mort il fit des vers françois à la Cour de Suede. C'eſt une reſſemblance qu'il eut avec Platon, & que Leibnitz eut avec lui. Il aimoit auſſi beaucoup l'Hiſtoire, & paſſoit les jours & les nuits à lire ; mais cette paſſion ne devoit pas durer long-temps. On a une premiere avidité qu'on ſe hâte de ſatisfaire ; on veut connoître tous les faits, toutes les opinions, tout ce qu'on a ſu, tout ce qu'on a dit avant nous. Bientôt on ſe dégoûte, on laiſſe là les livres, on revient ſur ſoi-même, & on n'étudie plus que la nature : telle a été la marche de Deſcartes. Il étoit encore à la Fléche en 1610, lorſque le cœur du plus grand & du meilleur des Rois, aſſaſſiné dans Paris, y fut porté pour être dépoſé dans la Chapelle des Jéſuites. Il fut témoin de cette pompe cruelle, & nommé parmi les vingt-quatre Gentilshommes qui allerent au devant de ce triſte dépôt. Il étudioit alors en philoſophie. Il y fit des progrès qui annoncerent ſon génie ; car au lieu d'apprendre, il doutoit. La logique de ſes Maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes ou inutiles, ou dangereux ; il s'occupoit à l'en ſéparer, *comme le Statuaire*, dit-il lui-même, *travaille à tirer une Minerve d'un bloc de marbre qui eſt informe.* Leur métaphyſique le révoltoit par la barbarie des mots & le vuide des idées ; leur phyſique par l'obſcurité du jargon, & par la fureur d'expliquer tout ce qu'elle n'expliquoit pas. Les mathématiques ſeules le ſatisfirent ; il y trouva l'évidence qu'il cherchoit par-tout. Il s'y livra en homme qui avoit beſoin de connoître. Quelques Auteurs prétendent qu'il inventa, étant encore au College, ſa fameuſe *analyſe*. Ce ſeroit un prodige bien plus étonnant que celui de Newton, qui à vingt-

d'autre pour l'homme de génie que celle qu'il ſe donne à lui même ; elle conſiſte preſque toujours à détruire la premiere. DESCARTES, par celle qu'il reçut, jugea ſon ſiecle. Déjà il voit au-de-là. Déjà il imagine & preſſent un nouvel ordre des ſciences. Tel, de Madrid ou de Genes, Colomb preſſentoit l'Amérique.

La nature qui travailloit ſur cette ame & la diſpoſoit inſenſiblement aux grandes choſes, y

---

cinq ans avoit trouvé le calcul de l'infini. Quoi qu'il en ſoit de cette particularité, Deſcartes finit ſes études en 1612. Le fruit ordinaire de ces premieres études eſt de s'imaginer ſavoir beaucoup. Deſcartes étoit déjà aſſez avancé pour voir qu'il ne ſavoit rien. En ſe comparant avec tous ceux qu'on nommoit Savants, il apprit à mépriſer ce nom. De-là au mépris des ſciences il n'y a qu'un pas. Il oublia donc & les lettres, & les livres, & l'étude ; & celui qui devoit créer la philoſophie en Europe, renonça pendant quelque temps à toute eſpece de connoiſſances. Voilà à peu près tout ce que nous ſavons des premieres années de Deſcartes. Aujourd'hui que l'on s'occupe beaucoup de l'éducation, & que l'eſprit humain, après cinq ou ſix mille ans, commence enfin à chercher les moyens de former des hommes, il ne ſeroit peut-être pas inutile de raſſembler tout ce qu'on peut ſavoir ſur l'éducation des Hommes célebres. Ce ſeroit une eſpece de phyſique expérimentale ſur les ames qui auroit ſon utilité. Tous ces faits réunis & comparés pourroient conduire à des principes, & peut-être à la fin pourroit-on former un ſyſtême complet qui auroit ſes regles générales & particulieres ſelon les Gouvernements, les Religions, les climats, la force ou la foibleſſe des organes, la trempe des caracteres & des eſprits, les rangs des citoyens, & les différents buts de chaque éducation. Mais peut-être eſt-on encore auſſi éloigné d'un pareil ſyſtême, qu'on l'eſt du ſyſtême général du monde. Tout ce qui tient à l'homme eſt preſque auſſi inconnu, que tout ce qui tient à la nature.

avoit mis d'abord une forte paſſion pour la vérité. Ce fut là peut-être ſon premier reſſort. Elle y ajoute ce deſir d'être utile aux hommes, qui s'étend à tous les ſiecles & à toutes les nations ; déſir qu'on ne s'étoit point encore aviſé de calomnier. Elle lui donne enſuite, pour tout le temps de ſa jeuneſſe, une activité inquiéte (5) ; ces tourments du génie, ce vuide d'une ame immenſe que rien ne remplit encore, & qui ſe fatigue à chercher autour d'elle ce qui doit la fixer. Alors elle le promene dans l'Europe entiere, & fait paſſer rapidement ſous ſes yeux les plus grands ſpectacles (6). Elle lui pré-

(5) Il étoit impoſſible que Deſcartes demeurât dans l'inaction. Il faut un aliment pour les ames ardentes. Dès qu'il eut renoncé aux livres, il s'abandonna aux plaiſirs. En 1614, il fit à Paris l'eſſai d'une liberté dangereuſe ; mais ſon génie lui donna bientôt une ſecouſſe en ſens contraire. Tout à coup il rompt avec ſes amis & ſes connoiſſances. Il loue une petite maiſon dans un quartier déſert du Fauxbourg Saint-Germain, s'y enferme avec un ou deux domeſtiques, n'avertit perſonne de ſa retraite, & y paſſe les années 1615 & 1616 appliqué à l'étude & inconnu preſqu'à toute la terre. Ce ne fut qu'au bout de deux ans qu'un ami le rencontra par hazard dans une rue écartée, s'obſtina à le pourſuivre juſques chez lui, & le rentraîna enfin dans le monde. On peut juger par ce ſeul trait du caractere de Deſcartes, & de la paſſion que lui inſpiroit l'étude. Il eſt rare que ceux qui ne ſont pas capables de choſes extrêmes faſſent jamais rien de grand.

(6) Les voyages de Deſcartes méritent, je crois, une attention particuliere dans ſon hiſtoire. Tous les grands Philoſophes de l'antiquité ont voyagé. Thalès employa ſa jeuneſſe à parcourir l'Aſie & à s'inſtruire en Egypte. Solon recueillit des connoiſſances chez tous les peuples ſavants. Pythagore étudia ſous Phérécide & ſous Thalès, voyagea dans l'Egypte, dans la

ſente, en Hollande, un peuple fier qui briſe ſes chaînes & devient libre, le fanatiſme germant au

---

Chaldée, dans l'Inde, parcourut Délos, la Crete, tout le Péloponeſe & les principales Villes d'Italie. Platon, après avoir vu pluſieurs Villes de Grece, fit le voyage de Memphis, y ſéjourna long-temps, obſerva une partie de l'Orient, & revint par l'Italie. Démocrite imita ces exemples, & rapporta de ſes voyages des connoiſſances innombrables. Parmi nous, il ſemble que les voyages ſoient moins néceſſaires. Toutes les connoiſſances ſont raſſemblées dans les livres; & l'Imprimerie a répandu les livres par toute la terre. Avec une bibliotheque, on trouve l'univers ſans ſortir de chez ſoi. Mais cet univers, compoſé de la main des hommes, reſſemble-t-il aſſez à l'univers réel? Les idées acquiſes par une réflexion froide & lente au fond d'un cabinet, ſont-elles auſſi vives & auſſi fortes que celles qui naîtroient du grand ſpectacle du monde? L'homme qui lit, croit ſur parole; l'homme qui voit, juge par lui-même; il interroge la nature, & peut lui arracher des ſecrets qu'elle avoit cachés juſqu'alors. D'ailleurs, il en eſt des livres par rapport à la nature, comme des copies par rapport aux grands tableaux. Les traits s'alterent en paſſant par différentes mains. Pour bien peindre, il faut être près de ſon modele. Ajoutez que chacun a ſa maniere de voir & de ſaiſir les grands réſultats; & la maniere de l'un n'eſt preſque jamais celle de l'autre. Ce n'eſt même qu'en parcourant ſucceſſivement une foule de grands objets, que l'on accoutume ſon ame à bien voir & à comparer. L'eſprit s'étend avec l'eſpace qu'il veut embraſſer. Enfin tout homme qui écrit, donne à la nature les bornes de ſon génie: on ne la connoît dont point, ſi on ne l'étudie dans elle-même. C'étoit-là la grande maxime de Deſcartes. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Philoſophes & les hommes de génie employaſſent au moins dix ans de leur vie à voyager. Bientôt tout le globe ſeroit parfaitement connu. L'hiſtoire naturelle, qui tient à toutes les ſciences phyſiques, ſeroit des progrès immenſes; l'hiſtoire de l'homme, d'où dépend toute la ſcience morale, ſeroit enfin commen-

ſein de la liberté, les querelles de la religion changées en factions d'État ; en Allemagne, le choc de la Ligue Proteſtante & de la Ligue Catholique, le commencement d'un carnage de trente années : aux extrémités de la Pologne ; dans le Brandebourg, la Poméranie & le Holſtein, les contre-coups de cette guerre affreuſe ; en Flandres, le contraſte de dix Provinces opulentes reſtées ſoumiſes à l'Eſpagne, tandis que ſept Provinces pauvres combattoient depuis cinquante ans pour leur liberté ; dans la Val-Telline, les mouvements de l'ambition Eſpagnole, les précautions inquiétes de la Cour de Savoie ; en Suiſſe, des loix & des mœurs, du fer au lieu d'or, une liberté ſans orages ; à Genes, toutes les factions des Républiques, tout l'orgueil des Monarchies ; à Veniſe, le pouvoir des nobles, l'eſclavage du peuple, une liberté tyrannique ; à Florence, les Médicis, les arts & Galilée ; a Rome, toutes les Nations raſſemblées par la Religion, ſpectacle qui vaut peut-être bien celui des ſtatues & des tableaux ; en Angleterre, le droit des peuples luttant con-

---

cée. De ces deux objets réunis, combien réſulteroient de connoiſſances, ſoit pour les Arts, qui ne ſont que l'imitation de la nature, ſoit pour les Gouvernements & la Légiſlation, qui ne ſont que l'art de diriger l'homme en ſociété vers le bonheur ? Mais ſur cet objet, comme ſur beaucoup d'autres, on eſt réduit à faire des vœux. Pour qu'on pût voyager ainſi, il faudroit, ce qui n'arrivera preſque jamais, ou que les Philoſophes puſſent être riches, ou que ceux qui ſont puiſſants puſſent être Philoſophes ; il faudroit que tous les Princes & tous les Souverains conſpiraſſent à une entrepriſe utile, & qui n'eſt que pour le bonheur des hommes.

tre ceux des Rois, Charles I. ſur le Trône, & Cromwel encore dans la foule (7). L'ame de

(7) Deſcartes avoit vingt-un ans lorſqu'il ſortit de France pour la premiere fois. C'étoit en 1617. Il alla d'abord en Hollande, où il demeura deux ans. Ce dut être pour lui un ſpectacle curieux, qu'un pays où tout commençoit à naître, & où tout étoit l'ouvrage de la liberté; mais s'il y vit un terrein nouveau, creé, pour ainſi dire, & arraché à la mer, s'il vit le ſpectacle magnifique des canaux, des digues, du commerce & des villes de la Hollande, il fut auſſi témoin des querelles ſanglantes des Gomariſtes & des Arminiens. On ſait comment l'ambition du Prince d'Orange voulut faire ſervir ces querelles de Religion à ſa grandeur. Barnevelt, âgé de ſoixante-ſeize ans, fut condamné, & mourut ſur l'échafaut, pour avoir voulu garantir ſon pays du deſpotiſme. Ce furent là les premiers mémoires que l'Europe fournit à Deſcartes pour la connoiſſance de l'eſprit humain. En 1619 il paſſa en Allemagne. Quelques années plutôt, il y auroit vu ce Rodolphe, qui converſoit avec Tycho-Brahé, au-lieu de travailler avec ſes Miniſtres; & faiſoit avec Képler des tables aſtronomiques, tandis que les Turcs ravageoient ſes Etats. Il vit couronner a Francfort Ferdinand II; & il paroît qu'il obſerva avec curioſité toutes ces cérémonies, ou politiques, ou ſacrées, qui rendent plus impoſant aux yeux des peuples le Maître qui doit les gouverner. Ce couronnement fut le ſignal de la fameuſe guerre de trente ans. Deſcartes paſſa les années 1619 & 1620 en Baviere, dans la Souabe, dans l'Autriche & dans la Boheme. En 1621 il fut en Hongrie; il parcourut la Moravie, la Siléſie; pénétra dans le Nord de l'Allemagne, alla en Poméranie par les extrémités de la Pologne, viſita toutes les côtes de la mer Baltique, remonta de Stétin dans la Marche de Brandebourg, paſſa au Duché de Meklembourg, & de-là dans le Holſtein, & enfin s'embarqua ſur l'Elbe, d'où il retourna en Hollande. Il fut ſur le point de périr dans ce trajet. Pour être plus libre, il avoit pris a Embden un bateau pour lui ſeul & ſon valet. Les Mariniers, à qui ſon air doux & tranquille & ſa petite taille n'en

DESCARTES à travers tous ces grands objets s'agrandit, s'éleve, fermente. La Religion, la

---

imposoient pas apparemment beaucoup, formerent le complot de le tuer, afin de profiter de ses dépouilles. Comme ils ne se doutoient pas qu'il entendît leur langue, ils eurent l'heureuse imprudence de tenir conseil devant lui. Par bonheur Descartes savoit le Hollandois. Il se leve tout à coup, change de contenance, tire l'épée avec fierté, & menace de percer le premier qui oseroit approcher. Cette heureuse audace les intimida, & Descartes fut sauvé. A quoi tiennent les plus grands événements de ce monde ! Quatre ou cinq Mariniers de la Westfrise penserent disposer de celui qui devoit faire la révolution de l'esprit humain. C'est ainsi qu'une vague de plus sur la petite barque qui transportoit César d'Epire en Italie, auroit probablement donné une nouvelle face au monde. Descartes passa la fin de 1621 & les premiers mois de 1622 à la Haye. C'est là qu'il vit cet Electeur Palatin, qui pour avoir été couronné Roi, étoit devenu le plus malheureux des hommes. Il passoit sa vie à solliciter des secours, & à perdre des batailles. La Princesse Elisabeth sa fille, que sa liaison avec Descartes rendit depuis si fameuse, avoit alors tout au plus trois ou quatre ans. Elle étoit errante avec sa mere, & partageoit des maux qu'elle ne sentoit pas encore. La même année, Descartes traversa les Pays-Bas Espagnols, & s'arrêta à la Cour de Bruxelles. La trêve entre l'Espagne & la Hollande étoit rompue. Il y vit l'Infante Isabelle, qui sous un habit de Religieuse gouvernoit dix Provinces, & signoit des ordres pour livrer des batailles, à peu près comme on vit Ximenès gouverner l'Espagne, l'Amérique & les Indes sous un habit de Cordelier. Ces bizarreries de l'orgueil n'étonnoient point alors. En 1623 il fit le voyage d'Italie ; il traversa la Suisse où il observa plus la nature que les hommes ; s'arrêta quelque temps dans la Val-Telline ; vit à Venise le mariage du Doge avec la mer Adriatique, cérémonie bizarre & pompeuse, instituée pour le peuple dont il faut frapper les yeux, devenue nécessaire, parce qu'elle se trouve établie ; & arriva enfin à Rome sur la fin de 1624. Il

politique, la liberté, la nature, la morale, tout contribue à étendre ſes idées & à multiplier leurs rapports; car l'on ſe trompe, ſi l'on croit que l'ame du Philoſophe doit ſe concentrer dans l'objet particulier qui l'occupe. Il doit tout embraſſer, tout voir. Il y a des points de réunion où toutes les vérités ſe touchent; & la vérité univerſelle n'eſt elle-même que la chaîne de tous les rapports. Pour voir de plus près le genre humain ſous toutes les faces, DESCARTES ſe mêle dans ces jeux ſanglants des Rois, où le génie s'épuiſe à détruire, & où des milliers d'hommes aſſemblés contre des milliers d'hommes, exercent le meurtre par art & par principes (8). Ainſi Socrate porta les armes dans ſa jeu-

---

y fut témoin d'un Jubilé qui attiroit une quantité prodigieuſe de peuple de tous les bouts de l'Europe. Ce mêlange de tant de Nations différentes étoit un ſpectacle intéreſſant pour un Philoſophe. Deſcartes y donna toute ſon attention. Il comparoit tous les caracteres de tous ces peuples réunis, comme un amateur habile compare dans une belle galerie de tableaux, les manieres des différentes Ecoles de Peinture. En 1625 il paſſa par la Toſcane, Galilée étoit alors âgé de ſoixante ans, & l'Inquiſition ne s'étoit pas encore flétrie par la condamnation de ce grand Homme. En 1631 il fit le voyage d'Angleterre, & en 1634 celui de Danemarck, l'Eſpagne & le Portugal ſont les ſeuls pays de l'Europe où Deſcarres n'ait pas voyagé.

(8) Deſcartes porta les armes dans ſa jeuneſſe. D'abord en Hollande, ſous le célebre Maurice de Naſſau, qui affermit la liberté fondée par ſon pere, & mérita de balancer la réputation de Farneſe; de-là en Allemagne, ſous Maximilien de Baviere, au commencement de la guerre de trente ans. Il vit dans cette guerre le choc de deux Religions oppoſées, l'ambition des Chefs, le fanatiſme des peuples, la fureur des partis, l'abus des ſuccès, l'orgueil du pouvoir, & trente Pro-

neſſe. Par-tout il étudie l'homme & le monde. Il analyſe l'eſprit humain. Il obſerve les opinions, ſuit leur progrès, examine leur influence, remonte à leur ſource. De ces opinions, les unes naiſſent du gouvernement, d'autres du climat, d'autres de la Religion, d'autres de la forme des Langues, quelques-unes des mœurs, d'autres des loix, pluſieurs de toutes ces cauſes réunies. Il y en a qui ſortent du fond même de l'eſprit humain & de la conſtitution de l'homme,

---

vinces dévaſtées, parce qu'on ſe diſputoit à qui gouverneroit la Boheme. Il paſſa enſuite au ſervice de l'Empereur Ferdinand II, pour voir de plus près les troubles de la Hongrie. La mort du Comte de Bucquoy, Général de l'armée Impériale, qui fut tué dans une déroute, de trois coups de lance, & de plus de trente coups de piſtolet, le dégoûta du métier des armes. Il avoit ſervi environ quatre ans, & en avoit alors vingt-cinq. On croit pourtant qu'au ſiége de la Rochelle il combattit comme volontaire dans une bataille contre la Flotte Angloiſe. On ſe doute bien que l'ambition de Deſcartes n'étoit point de devenir un grand Capitaine. Avide de connoître, il vouloit étudier les hommes dans tous les états; & malheureuſement la guerre eſt devenue un des grands ſpectacles de l'humanité. Il avoit d'abord aimé cette profeſſion, comme il l'avouoit lui-même, ſans doute parce qu'elle convenoit à l'activité inquiéte de ſon ame, mais dans la ſuite un coup d'œil plus philoſophique ne lui laiſſoit voir que le malheur des hommes. Il regardoit comme une infortune le funeſte devoir de verſer le ſang de ſes ſemblables; & ne ſavoit quel nom donner à ces Nations qui vont s'égorger en riant, & plaiſantent ſur des champs de bataille. On a écrit de gros volumes ſur la guerre; mais l'humanité attend encore un homme qui s'éleve avec courage contre ces horribles conventions qu'ont fait les peuples, d'avoir le droit de ſe maſſacrer pour quelques arpents de terre, ou pour la pêche de quelques poiſſons.

&

& celles-là ſont à peu près les mêmes chez tous les peuples. Il y en a d'autres qui ſont bornées par les montagnes & par les fleuves ; car chaque pays a ſes opinions comme ſes plantes. Toutes enſemble forment la raiſon du peuple. Quel ſpectacle pour un Philoſophe, ſur-tout lorſqu'élevé à une grande diſtance, ſa vue plonge ſur cet amas de préjugés & d'erreurs ! DESCARTES en fut épouvanté. Voilà donc, dit-il, la raiſon humaine ! Dès ce moment il ſentit s'ébranler tout l'édifice de ſes connoiſſances : il voulut y porter la main pour achever de le renverſer ; mais il n'avoit point encore aſſez de force, & il s'arrêta. Il pourſuit ſes obſervations ; il étudie la nature phyſique. Tantôt il la conſidere dans toute ſon étendue, comme ne formant qu'un ſeul & immenſe ouvrage ; tantôt il la ſuit dans ſes détails. La nature vivante & la nature morte, l'Etre brut & l'Etre organiſé, les différentes claſſes de grandeurs & de formes, la chaîne des exiſtences ſucceſſives, les deſtructions & les renouvellements, les variétés & les rapports, rien ne lui échappe, comme rien ne l'étonne. J'aime à le voir debout ſur la cime des Alpes, élevé par ſa ſituation au-deſſus de l'Europe entiere & plus encore par ſon génie ; ſuivant de l'œil la courſe du Pô, du Rhin, du Rhône & du Danube, & de-là s'élevant par la penſée vers les cieux qu'il paroît toucher, pénétrant dans les réſervoirs deſtinés à fournir à l'Europe ces amas d'eaux immenſes ; quelquefois obſervant à ſes pieds les eſpeces innombrables de végétaux ſemés par la nature ſur le penchant des précipices ou entre les pointes des rochers ; quelquefois meſurant la hauteur de ces montagnes éternelles de glace, qui ſemblent jetées dans les vallons des Alpes pour

les combler, ou méditant profondément à la lueur des éclairs & au bruit des tonnerres (9). Ah! c'eſt dans ces moments que l'ame du philoſophe s'étend, devient immenſe & profonde comme la nature. C'eſt alors que ces idées s'élevent & planent ſur l'Univers, pour en ſaiſir les rapports & en embraſſer l'étendue. Inſatiable de voir & de connoître, par-tout où il paſſe, DESCARTES interroge la vérité. Il la demande à tous les lieux qu'il parcourt; il la pourſuit de pays en pays. Dans les Villes priſes d'aſſaut, ce ſont les ſavants qu'il cherche. Maximilien de Baviere voit dans Prague, dont il s'eſt rendu maître, la Capitale d'un Royaume conquis. DESCARTES n'y voit que l'ancien ſéjour de Tycho-Brahé. Sa mémoire y étoit encore récente; il interroge tous ceux qui l'ont connu; il ſuit les traces de ſes penſées; il raſſemble, dans les converſations, les reſtes épars d'un grand homme. Ainſi voyageoient autrefois les Pythagore & les Platon, lorſqu'ils alloient dans l'Orient étudier ces colonnes ſavantes, archives des Nations & monuments des découvertes antiques. DESCARTES, à leur exemple,

(9) Ce fut en 1625, au retour de ſon voyage d'Italie, que Deſcartes fit ſes obſervations ſur la cime des Alpes. Il eſt peu d'ames ſenſibles ou fortes à qui la vue de ces montagnes n'inſpirent de grandes idées. L'homme mélancolique y voit une retraite délicieuſe & ſauvage, le guerrier s'y rappelle les armées qui les ont traverſées, & le Philoſophe s'y occupe des phénomenes de la nature. Deſcartes y compoſa une partie de ſon ſyſtême, ſur les grêles, les neiges, les tonnerres & les tourbillons de vents. On pourroit le comparer à ce Prince célebre, qui ſur mer au milieu d'une affreuſe tempête, tenoit ſon crayon, & s'applaudiſſoit en deſſinant ces beautés terribles de la nature.

ramaſſe tout ce qui peut ſervir d'aliment à ſon génie ; ſemblable à ces chênes vigoureux dont les fibres & les racines étendues dans le ſein de la terre, y vont chercher, à une grande diſtance, tous les ſucs propres à former leur ſéve, tandis que dans les airs leurs cimes élevées vont au-devant des nuages, raſſembler les vapeurs humides, & pomper les particules d'air deſtinées auſſi par la nature à les nourrir. En eſt-ce aſſez ? Et l'ame de DESCARTES eſt-elle formée ? Non : tant d'idées raſſemblées dans ſes voyages ne lui auroient encore ſervi de rien, s'il n'avoit eu l'art de ſe les approprier par des méditations profondes, art ſi néceſſaire au Philoſophe, ſi inconnu au vulgaire, & peut-être ſi étranger à l'homme. En effet, qu'eſt-ce que méditer ? C'eſt ramener au-dedans de nous notre exiſtence répandue toute entiere au dehors ; c'eſt nous retirer de l'Univers pour habiter dans notre ame ; c'eſt anéantir toute l'activité des ſens pour augmenter celle de la penſée, c'eſt raſſembler en un point toutes les forces de l'eſprit ; c'eſt meſurer le temps, non plus par le mouvement & par l'eſpace, mais par la ſucceſſion lente ou rapide des idées. Ces méditations, dans DESCARTES, avoient tourné en habitude (10). Elles

(10) Dès ſon enfance, Deſcartes avoit l'habitude de méditer. Lorſqu'il étoit à la Fléche, on lui permettoit, à cauſe de la foibleſſe de ſa ſanté, de paſſer une partie des matinées au lit. Il employoit ce temps à réfléchir profondément ſur les objets de ſes études ; & il en contracta l'habitude pour le reſte de ſa vie. Ce temps où le ſommeil a réparé les forces, où les ſens ſont calmes, où l'ombre & le demi-jour favoriſent la rêverie, & où l'ame ne s'eſt point encore répandue ſur les objets qui ſont hors d'elle, lui paroiſſoit le plus

le ſuivoient par-tout. Dans les voyages, dans les camps, dans les occupations les plus tumultueuſes, il avoit toujours un aſyle prêt où ſon ame ſe retiroit au beſoin. C'étoit là qu'il appelloit ſes idées. Elles accouroient en foule. La méditation les faiſoit naître. L'eſprit géométrique venoit les enchaîner. Dès ſa jeuneſſe il s'étoit avidement attaché aux mathématiques, comme au ſeul objet qui lui préſentoit l'évidence (11). C'étoit là que ſon ame ſe repoſoit

---

propre à la penſée. C'eſt dans ces matinées qu'il a fait la plupart de ſes découvertes, & arrangé ſes mondes. Il porta à la guerre ce même eſprit de méditation. En 1619, étant en quartier d'hiver ſur les frontieres de Baviere, dans un lieu très-écarté, il y paſſa pluſieurs mois dans une ſolitude profonde, uniquement occupé à méditer. Il cherchoit alors les moyens de créer une Science nouvelle. Sa tête, fatiguée ſans doute par la ſolitude, ou par le travail, s'échauffa tellement, qu'il crut avoir des ſonges miſtérieux. Il crut voir des fantômes, il entendit une voix qui l'appelloit à la recherche de la vérité. Il ne douta point, dit l'Hiſtorien de ſa vie, que ces ſonges ne vinſſent du ciel; & il y mêla un ſentiment de religion. Au reſte, ces ſortes de foibleſſes ne doivent pas étonner même un grand Homme. Ne connoît-on pas le génie de Socrate, le ſpectre de Brutus, le fantôme qui apparut à Céſar ſur les bords du Rubicon, l'abyme qui étoit ſans ceſſe ouvert à côté de Paſcal? Ce ſont les fruits d'une imagination ardente, échauffée par quelque grand intérêt, ou troublée par une grande paſſion. Il ſembleroit cependant qu'un Philoſophe devroit être un peu plus exempt qu'un autre de ces ſortes d'accès.

(11) La premiere étude qui attacha véritablement Deſcartes, fut celle des mathématiques. Dans ſon enfance il les étudia avec tranſport & en particulier l'Algebre & l'analyſe des Anciens. A l'âge de dix-neuf ans, lorſqu'il renonça bruſquement à tous les plaiſirs, & qu'il paſſa deux ans dans la retraite, il employa tout

de l'inquiétude qui la tourmentoit par-tout ailleurs. Mais dégoûté bientôt de ces ſpécula-

ce temps à l'étude de la Géométrie. En 1617, étant au ſervice de la Hollande, un inconnu fit afficher dans les rues de Bréda un problême à réſoudre. Deſcartes vit un grand concours de paſſants qui s'arrêtoient pour lire. Il s'approcha ; mais l'affiche étoit en Flamand qu'il n'entendoit pas. Il pria un homme qui étoit à côté de lui, de la lui expliquer. C'étoit un Mathématicien nommé Bekman, Principal du College de Dordrecht. Le Principal, homme grave, voyant un petit Officier François en habit d'uniforme, crut qu'un problême de Géométrie n'étoit pas fort intéreſſant pour lui ; & apparemment pour le plaiſanter, il lui offrit de lui expliquer l'affiche, à condition qu'il réſoudroit le problême. C'étoit une eſpece de défi. Deſcartes l'accepta ; le lendemain matin le problême étoit rendu. Beckman fut fort étonné ; il entra en converſation avec le jeune homme ; & il ſe trouva que le Militaire de vingt ans en ſavoit beaucoup plus ſur la géométrie que le vieux Profeſſeur de mathématiques. Deux ou trois ans après, étant à Ulm en Souabe, il eut une aventure à peu près pareille avec Faulhaber, Mathématicien Allemand. Celui-ci venoit de donner un gros livre ſur l'algebre, & il traitoit Deſcartes aſſez leſtement, comme un jeune Officier aimable, & qui ne paroiſſoit pas tout-à-fait ignorant. Cependant un jour, à quelques queſtions qu'il lui fit, il ſe douta que Deſcartes pouvoit bien avoir du mérite. Bientôt à la clarté & à la rapidité de ſes réponſes ſur les queſtions les plus abſtraites, il reconnut dans ce jeune homme le plus puiſſant génie, & ne regarda plus qu'avec reſpect celui qu'il croyoit honorer en le recevant chez lui. Deſcartes fut lié, ou du moins fut en commerce avec tous les plus ſavants Géometres de ſon ſiecle. Il ne ſe paſſoit pas d'année qu'il ne donnât la ſolution d'un très-grand nombre de problêmes qu'on lui adreſſoit dans ſa retraite ; car c'étoit alors la méthode entre les Géometres, à peu près comme les anciens Sages, & même les Rois dans l'Orient, s'envoyoient des énigmes à deviner. Deſcartes eut beaucoup de part à la fameuſe queſtion de la rou-

tions qui s'égarent & se perdent hors des bornes du monde physique, le desir de se rapprocher des hommes le rentraînoit à l'étude de la nature. Il se livroit à toutes les sciences. Il n'y trouvoit pas la certitude de la Géométrie, qu'elle ne doit qu'à la simplicité de son objet; mais il y transportoit du moins la méthode des Géometres. C'est d'elle qu'il apprenoit à fixer toujours le sens des termes, & à n'en abuser jamais, à décomposer l'objet de son étude, à lier les conséquences aux principes, à remonter par l'analyse, à descendre par la synthese. Ainsi l'esprit géométrique affermissoit sa marche; mais le courage & l'esprit d'indépendance brisoit devant lui les barrieres, pour lui frayer des routes. Il étoit né avec l'audace du génie; & sans doute les événements dont il avoit été témoin, les grands spectacles de liberté qu'il avoit vus en Allemagne,

---

lette ou de la cycloïde. La cycloïde est une ligne décrite par le mouvement d'un point de la circonférence d'un cercle, tandis que le cercle fait une révolution sur une ligne droite. Ainsi quand une roue de carrosse tourne, un des clous de la circonférence décrit dans l'air une cycloïde. Cette ligne fut découverte par le Pere Mersenne, expliquée par Roberval, examinée par Descartes qui en découvrit la tangente, usurpée par Toricelli qui s'en donna pour l'inventeur, approfondie par Pascal qui contribua beaucoup à en démontrer la nature & les rapports. Depuis les Géometres les plus célebres, tels que Huyghens, Wallis, Wren, Léibnitz, & les Bernouilli, y travaillerent encore. Avant de finir cet article, il ne sera peut-être pas inutile de remarquer que Descartes, qui fut le plus grand Géometre de son siecle, parut toujours faire assez peu de cas de la Géométrie. Il tenta au moins cinq ou six fois d'y renoncer, & il y revenoit sans cesse. C'est ainsi que la Mothe passa sa vie à écrire contre les vers & à en faire.

en Hollande, dans la Hongrie & dans la Boheme, avoient contribué à développer encore en lui cette fierté d'esprit naturelle. Il osa donc concevoir l'idée de s'élever contre les tyrans de la raison. Mais avant de détruire tous les préjugés qui étoient sur la terre, il falloit commencer par les détruire en lui-même. Comment y parvenir ? Comment anéantir des formes qui ne sont point notre ouvrage, & qui sont le résultat nécessaire de mille combinaisons faites sans nous ? Il falloit, pour ainsi dire, détruire son ame & la refaire. Tant de difficultés n'effrayerent point DESCARTES. Je le vois pendant près de dix ans luttant contre lui-même pour secouer toutes ses opinions. Il demande compte à ses sens de toutes les idées qu'ils ont portées dans son ame, il examine tous les tableaux de son imagination, & les compare avec les objets réels, il descend dans l'intérieur de ces perceptions qu'il analyse ; il parcourt le dépôt de sa mémoire, & juge tout ce qui y est rassemblé. Par-tout il poursuit le préjugé, il le chasse de retraite en retraite ; son entendement peuplé auparavant d'opinions & d'idées, devient un désert immense, mais où désormais la vérité peut entrer (12).

(12) C'est un spectacle aussi curieux que philosophique de suivre toute la marche de l'esprit de Descartes, & de voir tous les degrés par où il passa pour parvenir à changer la face des sciences. Heureusement, en nous donnant ses découvertes, il nous a indiqué la route qui l'y avoit mené. Il seroit à souhaiter que tous les Inventeurs eussent fait de même ; mais la plupart nous ont caché leur marche, & nous n'avons que le résultat de leurs travaux. Ils semble qu'ils aient craint ou de trop instruire les hommes ou de s'humilier à leurs yeux,

Voilà donc la révolution faite dans l'ame de DESCARTES ; voilà ses idées anciennes détrui-

---

en se montrant eux-mêmes luttant contre les difficultés. Quoi qu'il en soit, voici la marche de Descartes. Dès l'âge de quinze ans, il commença à douter. Il ne trouvoit dans les leçons de ses maîtres que des opinions ; & il cherchoit des vérités. Ce qui le frappoit le plus, c'est qu'il voyoit qu'on disputoit sur tout. A dix-sept ans ayant fini ses études, il s'examina sur ce qu'il avoit appris ; il rougit de lui-même ; & puisqu'il avoit eu les plus habiles maîtres, il conclut que les hommes ne savoient rien ; & qu'apparemment ils ne pouvoient rien savoir. Il renonça pour jamais aux sciences. A dix-neuf, il se mit à l'étude des mathématiques q. il avoit toujours aimées. A vingt-un, il se mit à voyager pour étudier les hommes. En voyant chez tous les peuples mille choses extravagantes & fort approuvées, il apprenoit, dit-il, à se défier de l'esprit humain, & à ne point regarder l'exemple, la coutume & l'opinion comme des autorités. A vingt-trois, se trouvant dans une solitude profonde, il employa trois ou quatre mois de suite à penser. Le premier pas qu'il fit, fut d'observer que tous les ouvrages composés par plusieurs mains sont beaucoup moins parfaits que ceux qui ont été conçus, entrepris & achevés par un seul homme : c'est ce qu'il est aisé de voir dans les ouvrages d'Architecture, dans les statues, dans les tableaux, & même dans les plans de législation & de gouvernement. Son second pas fut d'appliquer cette idée aux sciences. Il les vit comme formées d'une infinité de pieces de rapport, grossies des opinions de chaque Philosophe, tous d'un esprit & d'un caractere différent. Cet assemblage, cette combinaison d'idées souvent mal liées & mal assorties, peut-elle autant approcher de la vérité que le feroient les raisonnements justes & simples d'un seul homme ? Son troisieme pas fut d'appliquer cette même idée à la raison humaine. Comme nous sommes enfants avant que d'être hommes, notre raison n'est que le composé d'une foule de jugements souvent contraires, qui nous ont été dictés par nos sens, par notre nourrice & par nos maîtres. Ces jugements n'auroient

tes. Il ne s'agit plus que d'en créer d'autres, pour faire la révolution du monde. Car, pour cha-

---

ils pas plus de vérité & plus d'unité, ſi l'homme, ſans paſſer par la foibleſſe de l'enfance, pouvoit juger en naiſſant, compoſer lui ſeul toutes ſes idées? Parvenu juſques-là, Deſcartes réſolut d'ôter de ſon eſprit toutes les opinions qui y étoient, pour y en ſubſtituer de nouvelles, ou y remettre les mêmes, après qu'il les auroit vérifiées; & ce fut ſon quatrieme pas. Il vouloit, pour ainſi dire, recompoſer ſa raiſon afin qu'elle fût à lui, & qu'il pût s'aſſurer, pour la ſuite, des fondements de ſes connoiſſances. Il ne penſoit point encore à réformer les ſciences pour le public; il regardoit tout changement comme dangereux. Les établiſſements une fois faits, diſoit-il, ſont comme ces grands corps dont la chûte ne peut être que très-rude, & qui ſont encore plus difficiles à relever, quand ils ſont abattus, qu'à retenir quand ils ſont ébranlés. Mais comme il ſeroit juſte de blâmer un homme qui entreprendroit de renverſer toutes les maiſons d'une Ville, dans le ſeul deſſein de les rebâtir ſur un nouveau plan, il doit être permis à un particulier d'abattre la ſienne, pour la reconſtruire ſur des fondements plus ſolides. Il entreprit donc d'exécuter la premiere partie de ſes deſſeins, qui conſiſtoit à détruire; & ce fut ſon cinquieme pas. Mais il éprouva bientôt les plus grandes difficultés. *Je m'apperçus*, dit-il, *qu'il n'eſt pas plus aiſé à un homme de ſe défaire de ſes préjugés, que de brûler ſa maiſon.* Il y travailla conſtamment pluſieurs années de ſuite, & il crut à la fin en être venu à bout. Je ne ſais ſi je me trompe; mais cette marche de l'eſprit de Deſcartes me paroît admirable. Continuons de le ſuivre. A l'âge de vingt-quatre ans, il entendit parler en Allemagne d'une ſociété d'hommes qui n'avoit pour but que la recherche de la vérité: on l'appelloit la Confrairie des Roſe-Croix. Un de ſes principaux Statuts étoit de demeurer cachée. Elle avoit, à ce qu'on dit, pour Fondateur un Allemand né dans le quatorzieme ſiecle. On raconte de cet homme des choſes merveilleuſes. Il avoit profondément étudié la magie, qui étoit alors une ſcience fort importante. Il avoit voyagé en

ger les Nations, il ne ſuffit point d'abattre, il faut reconſtruire. Dès ce moment, Des-

---

Arabie, en Turquie, en Afrique, en Eſpagne, avoit vu ſur la terre des ſages & des cabaliſtes, avoit appris pluſieurs ſecrets de la nature, & s'étoit retiré en Allemagne, où il vécut ſolitaire dans une grotte juſqu'à l'âge de 106 ans. On ſe doute bien qu'il fit des prodiges pendant ſa vie & après ſa mort. Son hiſtoire ne reſſemble pas mal à celle d'Apollonius de Tyane. On imagina un ſoleil dans la grotte où il étoit enterré; & ce ſoleil n'avoit d'autre fonction que celle d'éclairer ſon tombeau. La Confrairie fondée par cet homme extraordinaire étoit, dit-on, chargée de réformer les ſciences dans tout l'univers. En attendant, elle ne paroiſſoit pas; & Deſcartes, malgré toutes ſes recherches, ne put trouver un ſeul homme qui en fût. Il y a cependant apparence qu'elle exiſtoit: car on en parloit beaucoup dans toute l'Allemagne; on écrivoit pour & contre, & même en 1623, on fit l'honneur a ces Philoſophes de les jouer à Paris ſur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Deſcartes déchu de l'eſpérance de trouver dans cette ſociété quelques ſecours pour ſes deſſeins, réſolut déſormais de ſe paſſer des Livres & des Savants. Il ne vouloit plus lire que dans ce qu'il appelloit *le grand Livre du monde*, & s'occupoit à ramaſſer des expériences. A vingt-ſept ans, il éprouva une ſecouſſe qui lui fit abandonner les mathématiques & la Phyſique; les unes lui paroiſſoient trop vuides, l'autre trop incertaine. Il voulut ne plus s'occuper que de la morale; mais à la premiere occaſion, il retournoit à l'étude de la nature. Emporté comme malgré lui, il s'enfonça de nouveau dans les ſciences abſtraites. Il les quitta encore pour revenir à l'homme. Il eſpéroit trouver plus de ſecours pour cette ſcience; mais il reconnut bientôt qu'il s'étoit trompé. Il vit que dans Paris, comme à Rome & dans Veniſe, il y avoit encore moins de gens qui étudioient l'homme que la géométrie. Il paſſa trois ans dans ces alternatives & ce flux orageux d'idées contraires, entraîné par l'ardeur de ſon génie tantôt vers un objet, tantôt vers un autre, inquiet & tourmenté, & combattant ſans ceſſe

CARTES ne penſe plus qu'à élever une philoſophie nouvelle. Tout l'y appelle, tout l'y invite; les exhortations de ſes amis, le beſoin de ſon ame, le déſir de combler le vuide qu'il avoit fait dans ſes idées, je ne ſais quel inſtinct qui domine le grand homme, & plus que tout cela l'ambition de faire des découvertes dans la nature, pour rendre les hommes de tous les ſiecles moins miſérables ou plus heureux. Mais pour exécuter un pareil deſſein, il ſentit qu'il falloit ſe cacher. Hommes du monde, ſi fiers de votre politeſſe & de vos avantages, ſouffrez que je vous dife la vérité; ce n'eſt jamais parmi vous que l'on fera ni que l'on penſera de grandes choſes. Vous poliſſez l'eſprit, mais vous énervez le génie. Qu'a-t-il beſoin de vos vains ornements? C'eſt un coloſſe dont la grandeur fait la beauté. C'eſt dans la ſolitude que l'homme de génie eſt ce qu'il doit être; c'eſt là qu'il raſſemble toutes les forces de ſon ame. Auroit-il beſoin des hommes? N'a-t-il pas avec lui ſa nature? & il ne la voit point à travers les petites formes de la ſociété, mais dans ſa grandeur

---

avec lui-même. Ce ne fut qu'à trente-deux ans que tous ces orages ceſſerent. Alors il penſa ſérieuſement à refaire une philoſophie nouvelle; mais il réſolut de ne point embraſſer de Secte, & de travailler ſur la nature même. Voilà par quels degrés Deſcartes parvint à cette grande révolution: il y fut conduit par le doute & l'examen. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes imitaſſent ſon exemple. Il ne dépend pas de nous de n'être pas trompés dans l'enfance, & de n'avoir pas reçu une foule d'opinions: mais tout Philoſophe doit, au moins une fois dans ſa vie, faire l'examen & la revue de ſes idées, & juger tout ce qui eſt dans ſon ame. Cette méthode épargneroit bien des préjugés à ſa terre.

primitive, dans ſa beauté originale & pure. C'eſt dans la ſolitude que toutes les heures laiſſent une trace, que tous les inſtants ſont repréſentés par une penſée, que le temps eſt au ſage, & le ſage à lui même. C'eſt dans la ſolitude ſur-tout que l'ame a toute l'énergie de l'indépendance (13). Là elle n'entend point le bruit des chaînes que le deſpotiſme & la ſuperſtition ſecouent ſur leurs eſclaves: elle eſt libre comme la penſée de l'homme qui exiſteroit ſeul dans l'univers. Cette indépendance, après la vérité, étoit la plus grande paſſion de DESCARTES. Ne vous en étonnez point; ces deux paſſions tiennent l'une à l'autre. La vérité eſt l'aliment néceſſaire d'une ame fiere & libre, tandis que l'eſclave n'oſe même lever les yeux

(13) L'indépendance dont il eſt ici queſtion, eſt ce ſentiment honnête & vertueux qui ne reconnoît d'autre aſſujettiſſement que celui des Loix; qui pratique tous les devoirs de Citoyen & de Sujet, mais qui ne peut ſouffrir d'autre chaîne; reſpecte les titres, mais n'eſtime que le mérite; ne fait ſa cour à perſonne, parce qu'il ne veut dépendre que de lui-même; ſe conforme aux uſages établis, mais ſe réſerve la liberté de ſes penſées. Une telle indépendance; loin d'être criminelle, eſt le propre caractere de l'honnête homme; car il n'y a point de vraie honnêteté ſans élévation dans l'ame. Celui qui eſt trop ſoumis aux hommes, ne ſera pas long-temps ſoumis aux Loix: & pour être vertueux, il faut être libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homere que cette idée, que du moment qu'un homme perd ſa liberté, il perd la moitié de ſon ame. On retrouve ce ſentiment en mille endroits des ouvrages de Deſcartes. *Je mets*, dit-il, dans une de ſes lettres, *ma liberté à ſi haut prix, que tous les Rois du monde ne pourroient me l'acheter*; ce ſentiment influa ſur la conduite de toute ſa vie.

juſqu'à elle. C'eſt cet amour de la liberté qui engage DESCARTES à fuir tous les engagements, à rompre tous les petits liens des ſociétés, à renoncer à tous ces emplois, qui ne ſont trop ſouvent que les chaînes de l'orgueil. Il falloit qu'un homme comme lui ne fût qu'à la nature & au genre humain. DESCARTES ne fut donc ni Magiſtrat, ni Militaire, ni homme de Cour (14). Il conſentit à n'être qu'un Philoſophe, qu'un homme de génie, c'eſt-à-dire, rien aux yeux du peuple. Il renonce même à ſon pays; il choiſit une retraite dans la Hollande. C'eſt dans le ſanctuaire de la liberté qu'il va fonder

(14) Deſcartes fut très-long-temps incertain ſur le genre de vie qu'il devoit embraſſer. D'abord il prit le parti des armes, comme on l'a vu, mais il s'en dégoûta au bout de quatre ans. En 1623, dans le temps des troubles de la Val-Telline, il eut quelque envie d'être Intendant de l'armée : mais ſes ſollicitations ne purent être aſſez vives pour qu'il réuſsît : il mettoit trop peu de chaleur à tout ce qui n'intéreſſoit que ſa fortune. En 1625, il fut ſur le point d'acheter la Charge de Lieutenant-Général de Châtellerault; & comme il étoit perſuadé que pour exercer une Charge il falloit être inſtruit, il manda à ſon pere qu'il iroit ſe mettre à Paris chez un Procureur au Châtelet, pour y apprendre la Pratique. Il faut avouer que c'étoit là un ſingulier apprentiſſage pour un homme tel que Deſcartes : il avoit alors vingt-neuf ans. Mais ce projet manqua comme l'autre. S'il avoit réuſſi, il eſt à croire que Deſcartes auroit fait comme le Préſident de Monteſquieu, & qu'il ne fût pas long-temps reſté Juge. Enfin, après avoir paſſé dix ou douze ans à obſerver tous les états, il finit par n'en choiſir aucun. Il réſolut de garder ſon indépendance, & de s'occuper tout entier à la recherche de la vérité. Il penſoit ſans doute que c'étoit aſſez remplir ſon devoir d'homme & de citoyen, de travailler à éclairer les hommes.

une philoſophie libre. Il dit adieu à ſes parents, à ſes amis, à ſa patrie. Il part (15). L'amour

(15) Ce fut en 1629, ſur la fin de Mars, que Deſcartes partit pour aller s'établir en Hollande : & il avoit alors trente-trois ans. Comme ſa réſolution auroit paru fort extraordinaire, il n'en avertit ni ſes parents, ni ſes amis ; il ſe contenta de leur écrire avant ſon départ. On ne manqua point de murmurer. Il n'y a que celui qui a pu concevoir un tel projet, qui ſoit capable de l'approuver. Mais ſon parti étoit pris. Il nous rend compte lui-même des motifs qui l'engagerent à quitter la France. Le premier fut la raiſon du climat. Il craignoit que la chaleur, en exaltant un peu trop ſon imagination, ne lui ôtât une partie du ſang froid & du calme néceſſaire pour les découvertes philoſophiques. Le climat de la Hollande lui parut plus favorable à ſes deſſeins. Mais ſon principal motif fut la paſſion qu'il avoit pour la retraite, & le deſir de vivre dans une ſolitude profonde. En France il eût été ſans ceſſe détourné de l'étude par ſes parens & ſes amis. Il eût été diſtrait par tous ces prétendus devoirs qu'on s'eſt impoſés pour remplir les vuides du temps, & auxquels on ne devroit être aſſujetti que lorſqu'on ne peut faire mieux : au lieu qu'en Hollande il étoit sûr qu'on n'exigeroit rien de lui. Il eſpéroit vivre parfaitement inconnu, ſolitaire au milieu d'un peuple actif qui s'occuperoit de ſon commerce, tandis que lui s'occuperoit à penſer. Comme ſon grand but étoit la retraite, il prit toutes ſortes de moyens pour n'être pas découvert. Il ne confia ſa demeure qu'à un ſeul ami chargé de ſa correſpondance. Jamais il ne datoit ſes lettres du lieu où il demeuroit, mais de quelque grande Ville où il étoit sûr qu'on ne le trouveroit pas. Pendant plus de vingt ans qu'il demeura en Hollande, il changea très-ſouvent de ſéjour, fuyant ſa réputation par-tout où elle le pourſuivoit, & ſe dérobant aux importuns qui vouloient ſeulement l'avoir vu. Il habitoit quelquefois dans les grandes Villes ; mais il préféroit ordinairement les Villages ou les Bourgs, & le plus ſouvent les maiſons ſolitaires tout-à-fait iſolées dans la campagne. Quelquefois il alloit s'établir dans une petite maiſon ſur le bord de

de la vérité n'eſt plus dans ſon cœur un ſentiment ordinaire ; c'eſt un enthouſiaſme ſacré ;

---

la mer. On montre encore en pluſieurs endroits les maiſons qu'il a habitées, comme on voit à Sardam l'eſpece de chaumiere où logeoit le Czar Pierre, dans le temps qu'il travailloit ſur les chantiers de la Hollande. C'eſt ainſi que les hommes célebres honorent tous les lieux où ils ont imprimé leurs pas. Le goût que Deſcartes avoit pour la Hollande étoit ſi vif, qu'il cherchoit à y attirer ceux de ſes amis qui vouloient ſe retirer du monde. Je vais traduire une lettre qu'il écrivit à Balzac ſur ce ſujet : on la verra peut-être avec plaiſir. » Je ne ſuis point étonné, » lui dit-il, qu'une ame grande & forte telle que la » vôtre, ne puiſſe ſe plier aux uſages ſerviles de la » Cour. J'oſe donc vous conſeiller de venir à Amſterdam, & de vous y retirer, plutôt que dans des » Chartreuſes, où même dans les lieux les plus agréables de France ou d'Italie. Je préfere même ſon » ſéjour à cette ſolitude charmante où vous étiez » l'année derniere. Quelque agréable que ſoit une maiſon de campagne, on y manque de mille choſes » qu'on ne trouve que dans les Villes. On n'y eſt pas » même auſſi ſeul qu'on le voudroit. Peut-être y » trouverez-vous un ruiſſeau dont le murmure vous » fera rêver délicieuſement, ou un vallon ſolitaire » dont la vue vous jettera dans l'enchantement ; mais » auſſi vous aurez à vous défendre d'une quantité de » petits voiſins qui vous aſſiégeront ſans ceſſe. Ici, » comme tout le monde, excepté moi, eſt occupé au » commerce, il ne tient qu'à moi de vivre inconnu à » tout le monde. Je me promene tous les jours à » travers un peuple immenſe, preſque auſſi tranquillement que vous pouvez le faire dans vos allées. Les » hommes que je rencontre me font la même impreſſion que ſi je voyois les arbres de vos forêts, ou » les troupeaux de vos campagnes. Le bruit même de » tous ces Commerçants ne me diſtrait pas plus que » ſi j'entendois le bruit d'un ruiſſeau. Si je m'amuſe » quelquefois à conſidérer leurs mouvements, j'éprouve le même plaiſir que vous à conſidérer » ceux qui cultivent vos terres : car je vois que le

c'eſt un ſentiment religieux qui éleve & remplit ſon ame. Dieu, la nature, le genre humain,

» but de tous ces travaux eſt d'embellir le lieu que » j'habite, & de prévenir tous mes beſoins. Si vous » avez du plaiſir à voir les fruits croître dans vos » vergers, & vous promettre l'abondance, penſez-» vous que j'en aie moins à voir tous les vaiſſeaux qui » abordent ſur mes côtes, m'apporter les productions » de l'Europe & des Indes? Dans quel lieu de l'uni-» vers trouverez-vous plus aiſément qu'ici, tout ce » qui peut ou intéreſſer la vanité, ou flatter le goût? » Y a-t-il un pays dans le monde où l'on ſoit plus » libre, où le ſommeil ſoit plus tranquille, où il y » ait moins de dangers à craindre, où les loix veil-» lent mieux ſur le crime, où les empoiſonnements, les » trahiſons, les calomnies ſoient moins connues, où il » reſte enfin plus de traces de l'heureuſe & tranquille in-» nocence de nos peres? Je ne ſais pourquoi vous êtes » ſi amoureux de votre ciel d'Italie? La peſte ſe mêle » avec l'air qu'on y reſpire; la chaleur du jour y » eſt inſupportable; les fraîcheurs du ſoir y ſont mal » ſaines; l'ombre des nuits y couvre des larcins & » des meurtres. Que ſi vous craignez les hivers du » Nord, comment à Rome, même avec des boſquets, » des fontaines, & des grottes, vous garantirez-vous » auſſi-bien de la chaleur, que vous pourrez ici avec » un bon poële ou une cheminée, vous garantir du » froid? Je vous attends avec une petite proviſion d'i-» dées philoſophiques qui vous feront peut-être quel-» que plaiſir; & ſoit que vous veniez ou que vous ne » veniez pas, je n'en ſerai pas moins votre tendre » & fidele ami. » Cette lettre eſt très-intéreſſante. D'abord elle nous fait voir le goût de Deſcartes pour la Hollande, & la maniere dont il y vivoit. Elle nous montre enſuite ſon imagination & le tour agréable qu'il ſavoit donner à ſes idées. On a accuſé la géométrie de deſſécher l'eſprit; je ne ſais s'il y a rien dans tout Balzac où il y ait autant d'eſprit & d'agrément. L'imagination brillante de Deſcartes ſe décele par-tout dans ſes ouvrages; & s'il n'avoit voulu être ni Géométre, ni Philoſophe, il n'auroit encore tenu qu'à lui d'être le plus bel eſprit de ſon temps.

voilà quels vont être, le reſte de ſa vie, les objets de ſes penſées. Il ſe conſacre à cette occupation ſublime aux pieds des autels. O jour! ô moment remarquable dans l'hiſtoire de l'eſprit humain: Je crois voir DESCARTES, avec le reſpect dont il étoit pénétré pour la Divinité, entrer dans le Temple, & s'y proſterner. Je crois l'entendre dire à Dieu : Eſprit éternel, puiſque tu m'as créé, je ne veux point mourir ſans avoir médité ſur tes ouvrages. Je vais chercher la vérité, ſi tu l'as miſe ſur la terre. Je vais me rendre utile à l'homme, puiſque je ſuis homme. Soutiens ma foibleſſe, aggrandis mon eſprit, rends-le digne de la nature & de toi. Si tu permets que j'ajoute à la perfection des hommes, je te rendrai grace en mourant, & ne me repentirai point d'etre né.

Je m'arrête un moment : l'ouvrage de la nature eſt achevé. DESCARTES eſt créé pour l'Univers. Elle a préparé long-temps avant ſa naiſſance tout ce qui devoit influer ſur lui ; elle lui a donné les prédéceſſeurs dont il avoit beſoin ; elle a jeté dans ſon ſein les ſemences qui devoient y germer ; elle a établi entre ſon eſprit & ſon ame les rapports néceſſaires ; elle a fait paſſer ſous ſes yeux tous les grands ſpectacles & du monde phyſique & du monde moral ; elle a raſſemblé autour de lui, ou dans lui, tous les reſſorts ; elle a mis dans ſa main tous les inſtruments ; ſon travail eſt fini : c'eſt peut-être un travail de vingt ſiecles. Ici commence celui de DESCARTES. Je vais faire l'hiſtoire de ſes penſées. On verra une eſpece de création. Elle embraſſera tout ce qui eſt, le temps & l'eſpace, l'eſprit & la matiere ; elle préſentera une machine immenſe, mue avec peu de reſſorts ; on y trouvera le grand caractere de la ſimplicité.

l'enchaînement de toutes les parties, & ſouvent, comme dans la nature phyſique, un ordre réel caché ſous un déſordre apparent.

Je commence par où il a commencé lui-même (16). Avant de mettre la main à l'édifice, il faut jeter les fondements; il faut creuſer juſqu'à la ſource de la vérité; il faut établir l'évidence, & diſtinguer ſon caractere. Nous avons vu DESCARTES renverſer toutes les fauſſes opinions qui étoient dans ſon ame; il fait plus, il s'éleve à un doute univerſel. (17). Celui qui s'eſt trompé

---

(16) On s'eſt attaché dans cette partie de l'éloge de Deſcartes à bien faire connoître l'ordre & l'enchaînement qu'il a mis dans toutes ſes idées, le plan & la méthode de ſa philoſophie, & ſur-tout les rapports qu'il a établis entre toutes les ſciences. Il a donc fallu parler de ſes erreurs, comme des vérités qu'il a enſeignées; ſans cela le fil eût été interrompu. Mais on a indiqué les erreurs, & on a rendu juſtice aux vérités. Pour ceux qui liſent en philoſophes, il n'eſt pas moins utile que curieux de voir la maniere dont un ſyſtême univerſel de connoiſſances eſt enchaîné, & pour ceux qui ne veulent que ſatisfaire leur imagination, c'eſt encore un ſpectacle intéreſſant que le Tableau de l'eſprit d'un grand homme.

(17) Le diſcours ſur la méthode parut le 8 Juin 1637. Il étoit à la tête de ſes eſſais de Philoſophie. Deſcartes y indique les moyens qu'il a ſuivis, pour tâcher de parvenir à la vérité, & ce qu'il faut faire encore pour aller plus avant. On y trouva une profondeur de méditation inconnue juſqu'alors. C'eſt là qu'eſt l'hiſtoire de ſon fameux doute. Il a depuis répété cette hiſtoire dans deux autres ouvrages, dans le premier livre de ſes principes & dans la premiere de ſes méditations métaphyſiques. Il falloit qu'il ſentît bien vivement l'importance & la néceſſité du doute, pour y revenir juſqu'à trois fois, lui qui étoit ſi avare de paroles. Mais il regardoit le doute comme la baſe de la philoſophie, & le garant ſûr des progrès qu'on

une fois, peut ſe tromper toujours. Auſſi-tôt les cieux, la terre, les figures, les ſons, les couleurs, ſon corps même, & les ſens avec leſquels il voyage dans l'Univers, tout s'anéantit à ſes yeux. Rien n'eſt aſſuré: rien n'exiſte. Dans cette deſtruction générale, où trouver un point d'appui? Quelle ſera la premiere vérité qui ſervira de baſe à toutes les vérités? Pour Dieu, cette premiere vérité eſt par-tout. DESCARTES la trouve dans ſon doute même. Puiſque je doute, je penſe; puiſque je penſe, j'exiſte. Mais à quelle marque la reconnoît-il? A l'empreinte de l'évidence. Il établit donc pour principe de ne regarder comme vrai que ce qui eſt évident, c'eſt-à-dire, ce qui eſt clairement contenu dans l'idée de l'objet qu'il contemple. Tel eſt ce fameux doute philoſophique de DESCARTES (18). Tel eſt le premier pas qu'il fait pour en ſortir, & la premiere regle qu'il éta-

pourroit y faire dans tous les ſiecles. Il faut remarquer que Deſcartes commença par où les anciens avoient fini. Ils s'étoient ſervi du doute pour renverſer toutes les ſciences: Deſcartes s'en ſervit pour les reconſtruire.

(18) Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que le doute philoſophique de Deſcartes ne s'étendit jamais aux vérités révélées. On ſait qu'il les reſpecta toute ſa vie, comme il le devoit. Il les regardoit comme d'un ordre trop ſupérieur à la raiſon, pour vouloir les y aſſujettir. On voit par-tout dans ſes ouvrages & dans ſes lettres, qu'il diſtinguoit le Philoſophe du Chrétien; & que s'il parloit avec audace ſur tous les objets de la raiſon, il ne parloit qu'avec ſoumiſſion ſur tous les objets de la foi. Cette remarque générale doit s'étendre à toutes les parties de ce diſcours, où il s'agit du doute de Deſcartes, de l'examen de ſes opinions & de ſa grande maxime *de ne regarder comme vrai que ce qui eſt évident.*

blit. C'eſt cette regle qui a fait la révolution de l'eſprit humain. Pour diriger l'entendement, il joint l'analyſe au doute. Décompoſer les queſtions & les diviſer en pluſieurs branches; avancer par degrés des objets les plus ſimples aux plus compoſés, & des plus connus aux plus cachés; combler l'intervalle qui eſt entre les idées éloignées, & le remplir par les idées intermédiaires; mettre dans ces idées un tel enchaînement que toutes ſe déduiſent aiſément les unes des autres, & que les énoncer, ce ſoit pour ainſi dire les démontrer: voilà les autres regles qu'il a établi, & dont il a donné l'exemple. (19). On entrevoit déjà toute la marche

(19) Les regles de l'analyſe logique, qu'on peut regarder comme la ſeconde partie de ſa méthode, ſont indiquées dans pluſieurs de ſes ouvrages, & raſſemblées en partie dans un Manuſcrit qui n'a été imprimé qu'après ſa mort. L'ouvrage eſt intitulé, *Régles pour conduire notre eſprit dans la recherche de la vérité.* En voici à-peu près la marche. Voulez-vous trouver la vérité? formez votre eſprit & rendez-le capable de bien juger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à ce qu'il peut bien connoître par lui-même. Pour bien connoître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit ou penſé avant vous, mais ſachez vous en tenir à ce que vous reconnoiſſez vous-même pour évident. Vous ne trouverez point la vérité ſans méthode. La méthode conſiſte dans l'ordre. L'ordre conſiſte à réduire les propoſitions complexes à des propoſitions ſimples, & à vous élever par degrés des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans une ſcience, parcourez-en toutes les queſtions & toutes les branches, enchaînant toujours vos penſées les unes aux autres. Quand votre eſprit ne conçoit pas, ſachez vous arrêter. Examinez long-temps les choſes les plus faciles; vous vous accoutumerez ainſi à regarder fixement la vérité, & à la reconnoître. Voulez-vous aiguiſer votre eſprit,

de ſa philoſophie. Puiſqu'il faut commencer par ce qui eſt évident & ſimple, il établira des principes qui réuniſſent ce double caractere. Pour raiſonner ſur la nature, il s'appuyera ſur des axiomes, & déduira des cauſes générales tous les effets particuliers. Ne craignons pas de l'avouer. DESCARTES a tracé un plan trop élevé pour l'homme. Ce génie hardi a eu l'ambition de connoître, comme Dieu même connoît, c'eſt-à-dire, par les principes : mais ſa méthode n'en eſt pas moins la créatrice de la philoſophie. Avant lui, il n'y avoit qu'une logique de mots. Celle d'Ariſtote apprenoit plus à définir & à diviſer, qu'à connoître ; à tirer les conſéquences, qu'à découvrir les principes.

& le préparer à découvrir un jour par lui-même ? exercez-le d'abord ſur ce qui a été inventé par d'autres. Suivez ſur-tout les découvertes où il y a de l'ordre & un enchaînement d'idées. Quand il aura examiné beaucoup de propoſitions ſimples, qu'il s'eſſaie peu-à-peu à embraſſer diſtinctement pluſieurs objets à la fois ; bientôt il acquerra de la force & de l'étendue. Enfin, mettez à profit tous les ſecours de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire & des ſens, pour comparer ce qui eſt déjà connu avec ce qui ne l'eſt pas, & découvrir l'un par l'autre. Deſcartes diviſe tous les objets de nos connoiſſances en propoſitions ſimples & en queſtions. Les queſtions ſont de deux ſortes : ou on les entend parfaitement, quoiqu'on ignore la maniere de les réſoudre ; ou la connoiſſance qu'on en a eſt imparfaite. Le plan de Deſcartes étoit de donner trente ſix régles, c'eſt-à-dire, douze pour chacune de ces diviſions. Il n'a exécuté que la moitié de l'ouvrage. Mais il eſt aiſé de voir par cet eſſai comment il portoit l'eſprit de ſyſtême & d'analyſe dans toutes ſes recherches, & avec quelle adreſſe il décompoſoit, pour ainſi dire, tout le méchaniſme du raiſonnement.

Celle des Scholaſtiques, abſurdement ſubtile, laiſſoit les réalités pour s'égarer dans des abſtractions barbares. Celle de Raimond Lulle n'étoit qu'un aſſemblage de caracteres magiques pour interroger ſans entendre, & répondre ſans être entendu. C'eſt DESCARTES qui créa cette logique intérieure de l'ame, par laquelle l'entendement ſe rend compte à lui-même de toutes ſes idées, calcule ſa marche, ne perd jamais de vue le point d'où il part & le terme où il veut arriver, eſprit de raiſon plutôt que de raiſonnement, & qui s'applique à tous les arts comme à toutes les ſciences.

Sa méthode eſt créée: il a fait comme ces grands Architectes, qui concevant des ouvrages que l'eſprit humain n'avoit point imaginés avant eux, commencent par ſe faire de nouveaux inſtruments & des machines nouvelles. Aidé de ce ſecours, il entre dans la métaphyſique. Il y jette d'abord un regard. Qu'apperçoit-il? Une audace puérile de l'eſprit humain, des êtres imaginaires, des rêveries profondes, des mots barbares; car dans tous les temps, l'homme, quand il n'a pu connoître, a créé des ſignes pour repréſenter des idées qu'il n'avoit pas, & il a pris ces ſignes pour des connoiſſances. DESCARTES vit d'un coup d'œil ce que devoit être la métaphyſique; Dieu, l'ame & les principes généraux des ſciences: voilà ſes objets. (20). Je m'éleve avec lui juſqu'à la

(20) Les méditations métaphyſiques de Deſcartes parurent en 1631. C'étoit de tous ſes ouvrages celui qu'il eſtimoit le plus. Il le louoit avec un enthouſiaſme de bonne foi; car il croyoit avoir trouvé le moyen de démontrer les vérités métaphyſiques, d'une ma-

premiere cauſe. Newton la chercha dans les mondes ; DESCARTES la cherche dans lui-même. Il s'étoit convaincu de l'exiſtence de ſon ame ;

---

nière plus évidente que les démonſtrations de géométrie. Ce qui caractériſe ſur-tout cet ouvrage, c'eſt qu'il contient ſa fameuſe démonſtration de Dieu par l'idée, démonſtration ſi répétée depuis, adoptée par les uns, & réjettée par les autres ; & qu'il eſt le premier où la diſtinction de l'eſprit & de la matiere ſoit parfaitement développée : car avant Deſcartes on n'avoit point encore bien approfondi les preuves philoſophiques de la ſpiritualité de l'ame. Une choſe remarquable, c'eſt que Deſcartes ne donna cet ouvrage au Public que par principe de conſcience. Ennuyé des tracaſſeries qu'on lui ſuſcitoit depuis trois ans pour ſes eſſais de philoſophie, il avoit réſolu de ne plus rien imprimer. J'aurois, dit-il, une vingtaine d'approbateurs & des milliers d'ennemis : ne vaut-il pas mieux me taire & m'inſtruire en ſilence ? Il crut cependant qu'il ne devoit pas ſupprimer un ouvrage qui pouvoit fournir ou de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu, ou de nouvelles lumieres ſur la nature de l'ame. Mais avant de le riſquer, il le communiqua à tous les hommes les plus ſavants de l'Europe, recueillit leurs objections, & y répondit. Le célebre Arnaud fut du nombre de ceux qu'il conſulta. Arnaud n'avoit alors que vingt huit ans. Deſcartes fut étonné de la profondeur & de l'étendue de génie qu'il trouva dans ce jeune homme. Il s'en falloit de beaucoup qu'il eût porté le même jugement des objections de Hobbes & de celles de Gaſſendi. Il fit imprimer toutes ces objections avec les réponſes à la ſuite des méditations ; & pour leur donner encore plus de poids, le Philoſophe dédia ſon ouvrage à la Sorbonne. *Je veux m'appuyer de l'autorité*, diſoit-il, *puiſque la vérité eſt ſi peu de choſe quand elle eſt ſeule.* Il n'avoit point encore pris aſſez de précautions. Ce livre, approuvé par des Docteurs, diſcuté par des Savants, dédié à la Sorbonne, & où le génie s'épuiſe à prouver l'exiſtence de Dieu & la ſpiritualité de l'ame, fut mis vingt deux ans après à l'*Index* à Rome.

il avoit ſenti en lui l'Etre qui penſe, c'eſt-à-dire, l'Etre qui doute, qui nie, qui affirme, qui conçoit, qui veut, qui a des erreurs, qui les combat. Cet Etre intelligent eſt donc ſujet à des imperfections. Mais toute idée d'imperfection ſuppoſe l'idée d'un être plus parfait. De l'idée du parfait naît l'idée de l'infini. D'où lui naît cette idée ? Comment l'homme, dont les facultés intellectuelles morales ſont bornées de toutes parts, l'homme qui paſſe ſa vie à tourner dans l'intérieur d'un cercle, où à chaque point il ſe ſent preſſé par une barriere qui l'arrête & le repouſſe, comment cet Etre ſi foible a-t-il pu embraſſer & concevoir l'infini ? Cette idée ne lui eſt-elle pas étrangere ? Ne ſuppoſe-t-elle pas hors de lui un Etre qui en ſoit le modele & le principe ? Cet Etre n'eſt-il pas Dieu ? Toutes les autres idées claires & diſtinctes que l'homme trouve en lui, ne renferment que l'exiſtence poſſible de leur objet : l'idée ſeule de l'Etre parfait renferme une exiſtence néceſſaire. Cette idée eſt pour DESCARTES le commencement de la grande chaîne. Si tous les Etres créés ſont une émanation de l'Etre incréé ; ſi toutes les loix, qui ſont l'ordre phyſique & l'ordre moral, ſont, ou des rapports néceſſaires que Dieu a vus, ou des rapports qu'il a établis librement, en connoiſſant ce qui eſt le plus conforme à ſes attributs, on connoîtra les loix primitives de la nature. Ainſi la connoiſſance de tous les Etres ſe trouve enchaînée à celle du premier Etre. C'eſt elle auſſi qui affermit la marche de l'eſprit humain, & ſert de baſe à l'évidence. C'eſt elle qui, en m'apprenant que la vérité éternelle ne peut me tromper, m'ordonne de regarder comme vrai, tout

tout ce que ma raiſon me preſentera comme évident.

Appuyé de ce principe, & sûr de ſa marche, DESCARTES paſſe à l'analyſe de ſon ame. Il a remarqué que, dans ſon doute, l'étendue, la figure & le mouvement s'anéantiſſoient pour lui. Sa penſée ſeule demeuroit; ſeule elle reſtoit immuablement attachée à ſon Etre, ſans qu'il lui fût poſſible de s'en ſéparer. Il peut donc concevoir diſtinctement que ſa penſée exiſte, ſans que rien n'exiſte autour de lui. L'ame ſe conçoit donc ſans le corps. De-là naît la diſtinction de l'Etre penſant & de l'Etre matériel. Pour juger de la nature des deux ſubſtances, DESCARTES cherche une propriété générale dont toutes les autres dépendent. C'eſt l'étendue dans la matiere; dans l'ame c'eſt la penſée. De l'étendue naiſſent la figure & le mouvement; de la penſée naît la faculté de ſentir, de vouloir, d'imaginer. L'étendue eſt diviſible de ſa nature; la penſée ſimple eſt indiviſible. Comment ce qui eſt ſimple appartiendroit-il à un Etre compoſé de parties? Comment des milliers d'éléments, qui forment un corps, pourroient-ils former une perception ou un jugement unique; cependant il exiſte une chaîne ſecrette entre l'ame & le corps. L'ame n'eſt-elle que ſemblable au Pilote qui dirige le vaiſſeau? Non, elle fait un tour avec le vaiſſeau qu'elle gouverne. C'eſt donc de l'étroite correſpondance qui eſt entre les mouvements de l'un, & les ſenſations ou penſées de l'autre, que dépend la liaiſon de ces deux principes ſi diviſés & ſi unis (21).

(21) On a été étonné que dans ſes méditations métaphyſiques, Deſcartes n'ait point parlé de l'immor-

C'eſt ainſi que DESCARTES tourne autour de ſon Etre, & examine tout ce qui le compoſe. Nourri d'idées intellectuelles, & détaché de ſes ſens, c'eſt ſon ame qui le frappe le plus. Voici une penſée faite pour étonner le peuple, mais

---

talité de l'ame. Ses ennemis avoient beau jeu; & ils n'ont pas manqué de profiter de ce ſilence pour l'accuſer de n'y pas croire. Mais il nous apprend lui-même par une de ſes lettres, qu'ayant établi clairement dans cet ouvrage la diſtinction de l'ame & de la matiere, il ſuivoit néceſſairement de cette diſtinction, que l'ame par ſa nature ne pouvoir périr avec le corps. Ce n'étoit donc pas ſeulement comme Chrétien, mais même comme Philoſophe, qu'il croyoit que l'ame eſt immortelle. Eh comment ſe refuſer à un dogme ſi conſolant & ſi doux! Peut-on croire à un premier Etre, juſte & bienfaiſant, ſans croire qu'il recompenſera l'homme vertueux qui tâche de lui reſſembler? Cette eſpérance n'eſt-elle pas le ſoutien de l'homme dans le malheur, ſon appui dans ſa foibleſſe, ſon encouragement dans ſes vertus? Ah! ſans doute, il faut qu'il y ait un monde tout différent, où les inégalités cruelles de celui-ci ſoient réparées, où l'homme juſte ſoit remis à ſa place, où les oppreſſions ceſſent, où les perſécuteurs n'aient plus de pouvoir, où l'homme ſoit enfin l'égal de l'homme, ſans ne pouvoir plus être ni tourmenté ni avili. Il faut que celui qui a ſouffert ou qui eſt mort pour la vertu, puiſſe dire à Dieu: Etre juſte & bon, je ne me repens pas d'avoir été vertueux. Comment donc peut-il y avoir des hommes qui renoncent volontairement à une ſi douce eſpérance? Pour moi, ſi j'avois le malheur de douter de ce dogme, je chercherois bien plutôt à me faire illuſion. Je me garderois bien d'ôter cette conſolation aux foibles, ce frein aux hommes puiſſants, cette reſſource d'un avenir à tous les malheureux. Je me garderois bien de m'avilir à mes propres yeux; car plus l'homme aura une grande idée de ſon être, plus il ſera diſpoſé à ne rien faire d'indigne de lui-même.

que le Philoſophe concevra ſans peine : DESCARTES eſt plus sûr de l'exiſtence de ſon ame que de celle de ſon corps. En effet, que ſont toutes les ſenſations, ſinon un avertiſſement éternel pour l'ame qu'elle exiſte ? Peut-elle ſortir hors d'elle-même, ſans y rentrer à chaque inſtant par la penſée ? Quand je parcours tous les objets de l'Univers, ce n'eſt jamais que ma penſée que j'apperçois. Mais comment cette ame franchit-elle l'intervalle immenſe qui eſt entr'elle & la matiere ? Ici DESCARTES reprend ſon analyſe & le fil de ſa méthode. Pour juger s'il exiſte des corps, il conſulte d'abord ſes idées. Il trouve dans ſon ame les idées générales d'étendue, de grandeur, de figure, de ſituation, de mouvement, & une foule de perceptions particulieres. Ces idées lui apprennent bien l'exiſtence de la matiere, comme objet mathématique ; mais ne lui diſent rien de ſon exiſtence phyſique & réelle. Il interroge enſuite ſon imagination. Elle lui offre une ſuite de tableaux où des corps ſont repréſentés : ſans doute l'original de ces tableaux exiſte, mais ce n'eſt encore qu'une probabilité. Il remonte juſqu'à ſes ſens. Ce ſont eux qui font la communication de l'ame & de l'Univers ; ou plutôt ce ſont eux qui créent l'Univers pour l'ame. Ils lui portent chaque portion du monde en détail ; par une métamorphoſe rapide, la ſenſation devient idée ; & l'ame voit dans cette idée, comme dans un miroir, le monde qui eſt hors d'elle. Les ſens ſont donc les meſſagers de l'ame ; mais quelle foi peut-elle ajouter à leur rapport ? Souvent ce rapport la trompe. DESCARTES remonte alors juſqu'à Dieu. D'un côté la véracité de l'Etre ſuprême ; de l'autre, le penchant irréſiſtible de l'homme à rapporter ſes ſenſations à des objets

réels qui existent hors de lui ; voilà les motifs qui le déterminent ; & il se resaisit de l'Univers physique qui lui échappoit.

Ferai-je voir ce grand Homme, malgré la circonspection de sa marche, s'égarant dans la métaphysique, & créant son système des idées innées ? Mais cette erreur même tenoit à la grandeur de son génie. Accoutumé à des méditations profondes, habitué à vivre loin des bornes des sens, à chercher dans l'intérieur de l'ame ou dans l'essence de Dieu, l'origine, l'ordre & le fil de ses connoissances, pouvoit-il soupçonner que l'ame fût entiérement dépendante des sens pour les idées ? N'étoit-il pas trop aviliſſant pour elle qu'elle ne fût occupée qu'à errer sur le monde physique, pour y ramasser les matériaux de ses connoissances, comme le Botaniste qui cueille ses végétaux ; ou à extraire des principes de ses sensations, comme le Chymiste qui analyse les corps ? D'ailleurs, peut-être que DESCARTES vit dans les idées innées, un pont de communication entre l'ame & la matiere. Depuis on a eu l'audace de rompre le pont ; mais qui maintenant pourra nous expliquer comment se fait le passage ? Qui nous dira aussi ce que c'est que l'ame des bêtes ? Quels sont ces êtres singuliers si supérieurs aux végétaux par leurs organes, si inférieurs à l'homme par leurs facultés ? Quel est ce principe, qui, sans leur donner la raison, produit en eux des sensations, du mouvement & de la vie ? Quelque parti que l'on embrasse, la raison se trouble, la dignité de l'homme s'offense, ou la Religion s'épouvante. Chaque système est voisin d'une erreur : chaque route est sur le bord d'un précipice. Ici DESCARTES est entraîné par la force des conséquences & l'enchaînement de ses

idées vers un ſyſtême auſſi ſingulier que hardi, & qui eſt digne au moins de la grandeur de Dieu. En effet, quelle idée plus ſublime que de concevoir une multitude innombrable de machines, à qui l'organiſation tient lieu de principe intelligent ; dont tous les reſſorts ſont différents ſelon les différentes eſpeces & les différents buts de la création ; où tout eſt prévu, tout combiné pour la conſervation & la reproduction des êtres ; où toutes les opérations ſont le réſultat toujours sûr des loix du mouvement ; où toutes les cauſes qui doivent produire des millions d'effets, ſont arrangées juſqu'à la fin des ſiecles, & ne dépendent que de la correſpondance & de l'harmonie de quelque partie de matiere. Avouons-le ; ce ſyſtême donne la plus grande idée de l'art de l'érernel Géometre, comme l'appelloit Platon. C'eſt ce même caractere de grandeur que l'on a retrouvé depuis dans l'harmonie préétablie de Leibnitz, caractere plus propre que tout autre à ſéduire les hommes de génie, qui aiment mieux voir tout en un inſtant, dans une grande idée, que de traîner leur ame ſur des détails d'obſervations & ſur quelques vérités éparſes & iſolées.

DESCARTES s'eſt élevé à Dieu, eſt deſcendu dans ſon ame, a ſaiſi ſa penſée, l'a ſéparée de la matiere, s'eſt aſſuré qu'il exiſtoit des corps hors de lui. Sûr de tous les principes de ſes connoiſſances, il va maintenant s'élancer dans l'Univers phyſique. Il va le parcourir, l'embraſſer, le connoître ; mais auparavant il perfectionne l'inſtrument de la géométrie dont il a beſoin. C'eſt ici une des parties les plus ſolides de la gloire de DESCARTES ; c'eſt ici qu'il a tracé un ſillon, dont la profondeur ſera éternellement marquée dans l'hiſtoire de l'eſprit

humain. L'algebre étoit créée depuis long-temps. Cette géométrie métaphyſique qui exprime tous les rapports par des ſignes univerſels, qui facilite le calcul en le généraliſant, opere ſur les quantités inconnues, comme ſi elles étoient connues, ſoumet à l'eſprit ce qui ſemble être hors de ſa ſphere, accélere ſa marche, & augmente ſon étendue en ſubſtituant un ſigne abrégé à des combinaiſons nombreuſes; cette ſcience inventée par les Arabes, ou du moins tranſportée par eux en Eſpagne, cultivée par les Italiens, avoit été aggrandie & perfectionnée par un François: mais malgré les découvertes importantes de l'illuſtre Viete, malgré un pas ou deux qu'on avoit faits après lui en Angleterre, il reſtoit encore beaucoup à découvrir. Tel étoit le ſort de DESCARTES, qu'il ne pouvoit approcher d'une ſcience, ſans qu'auſſi-tôt elle ne prît une face nouvelle. D'abord il travaille ſur les méthodes de l'analyſe pure. Pour ſoulager l'imagination, il diminue le nombre des ſignes; il repréſente par des chiffres les puiſſances des quantités, & ſimplifie, pour ainſi dire, le méchaniſme algébrique. Il s'éleve enſuite plus haut; il trouve la fameuſe méthode des *indéterminées*, artifice plein d'adreſſe, où l'art, conduit par le génie, ſurprend la vérité en paroiſſant s'éloigner d'elle; il apprend à connoître le nombre & la nature des racines dans chaque équation, par la combinaiſon ſucceſſive de ſignes; regle auſſi utile que ſimple, que la jalouſie & l'ignorance ont attaquée, que la rivalité nationale a diſputée à DESCARTES, & qui n'a été demontrée que depuis quelques années *. C'eſt ainſi que les grands Hommes

* Voyez les Mém. de l'Acad. des Sciences, an. 1741.

découvrent, comme par inſpiration, des vérités que les hommes ordinaires n'entendent quelquefois qu'au bout de cent ans de pratique & d'étude; & celui qui démontre ces vérités après eux, acquiert encore une gloire immortelle. L'algebre ainſi perfectionnée, il reſtoit un pas plus difficile à faire. La méthode d'Apollonius & d'Archimede, qui fut celle de tous les anciens Géometres, exacte & rigoureuſe pour les démonſtrations, étoit peu utile pour les découvertes. Semblable à ces machines qui dépenſent une quantité prodigieuſe de forces pour peu de mouvement, elle conſumoit l'eſprit dans un détail d'opérations trop compliquées, & le traînoit lentement d'une vérité à l'autre. Il falloit une méthode plus rapide. Il falloit un inſtrument qui élevât le Géometre à une hauteur d'où il pût dominer ſur toutes ſes opérations, & ſans fatiguer ſa vue, voir d'un coup d'œil des eſpaces immenſes ſe reſſerrer comme en un point. Cet inſtrument, c'eſt DESCARTES qui l'a créé: c'eſt l'application de l'algebre à la géométrie. Il commença donc par traduire les lignes, les ſurfaces & les ſolides en caracteres algébriques; mais ce qui étoit l'effort du génie, c'étoit, après la réſolution du problême, de traduire de nouveau les caracteres algébriques en figures. Je n'entreprendrai point de détailler les admirables découvertes ſur leſquelles eſt fondée cette analyſe créée par DESCARTES. Ces vérités abſtraites & pures, faites pour être meſurées par le compas, échappent au pinceau de l'éloquence; & j'affoiblirois l'Eloge d'un grand Homme, en cherchant à peindre ce qui ne doit être que calculé. Contentons-nous de remarquer ici, que par ſon analyſe DESCARTES fit faire plus de progrès à la Géométrie, qu'elle

n'en avoit fait depuis la création du monde. Il abrégea les travaux, il multiplia les forces, il donna une nouvelle marche à l'esprit humain. C'est l'analyse qui a été l'instrument de toutes les grandes découvertes des modernes. C'est l'analyse qui, dans les mains des Leibnitz, des Newton & des Bernouilli, a produit cette Géométrie nouvelle & sublime qui soumet l'infini au calcul. Voilà l'ouvrage de DESCARTES. Quel est donc cet homme extraordinaire qui a laissé si loin de lui tous les siecles passés, qui a ouvert de nouvelles routes aux siecles à venir, & qui dans le sien avoit à peine trois hommes qui fussent en état de l'entendre? Il est vrai qu'il avoit répandu sur toute sa géométrie une certaine obscurité; soit qu'accoutumé à franchir d'un saut des intervalles immenses, il ne s'apperçût pas seulement de toutes les idées intermédiaires qu'il supprimoit, & qui sont des points d'appui nécessaires à la foiblesse; soit que son dessein fût de secouer l'esprit humain, & de l'accoutumer aux grands efforts; soit enfin que, tourmenté par des rivaux jaloux & foibles, il voulût une fois les accabler de son génie, & les épouvanter de toute la distance qui étoit entr'eux & lui (22).

(22) La géométrie de Descartes parut en 1637 avec le traité de la méthode, son traité des météores & sa dioptrique. Ces quatre traités réunis ensemble formoient ses essais de philosophie. Sa géométrie étoit si fort au-dessus de son siecle, qu'il n'y avoit réellement que très-peu d'hommes en état de l'entendre. C'est ce qui arriva depuis à Newton; c'est ce qui arrive à presque tous les grands hommes. Il faut que leur siecle coure après eux pour les atteindre. Outre que sa géométrie étoit très-profonde & entierement nou-

Mais ce qui prouve le mieux toute l'étendue de l'eſprit de DESCARTES, c'eſt qu'il eſt le premier qui ait conçu la grande idée de réunir toutes les ſciences, & de les faire ſervir à la perfection l'une de l'autre. On a vu qu'il avoit tranſporté dans ſa logique la méthode des Géometres. Il ſe ſervit de l'analyſe logique pour perfectionner l'algebre ; il appliqua enſuite l'algebre à la géométrie ; la géométrie & l'algebre à la méchanique ; & ces trois ſciences combinées enſemble à l'aſtronomie. C'eſt donc à lui qu'on doit les premiers eſſais de l'application de la géométrie à la phyſique ; application qui a crée encore une ſcience toute nouvelle. Armé de tant de forces réunies, DESCARTES marche

---

velle, parce qu'il avoit commencé où les autres avoient fini, il avoue lui-même dans une de ſes lettres qu'il n'avoit pas été fâché d'être un peu obſcur, afin de mortifier un peu ces hommes qui ſavent tout. Si on l'eût entendu trop aiſément, on n'auroit pas manqué de dire qu'il n'avoit rien écrit de nouveau, au lieu que la vanité humiliée étoit forcée de lui rendre hommage. Dans une autre lettre, on voit qu'il calcule avec plaiſir les Géométres en Europe qui ſont en état de l'entendre. Il en trouve trois ou quatre en France, deux en Hollande, & deux dans les Pays-bas Eſpagnols. Il eſt difficile qu'un pareil dénombrement ſe faſſe ſans quelques petits mouvements de vanité. Mais l'orgueil qui aime à faire de grandes choſes, eſt quelquefois à côté de la vanité qui aime à en parler. D'ailleurs il ſeroit peut-être auſſi dangereux qu'inutile de vouloir ôter à l'homme de génie l'idée de ſa ſupériorité. C'eſt peut-être un contrepoids néceſſaire contre la cabale & l'envie, toujours trop occupées à le rabaiſſer. Une particularité remarquable, c'eſt que cette géométrie ſi étonnante fut faite à la hâte. Deſcartes la compoſa dans le temps qu'on imprimoit ſes Météores ; & il en inventa même une partie pendant ce temps-là.

à la nature; il entreprend de déchirer ſes voiles, & d'expliquer le ſyſtême du monde. Voici un nouvel ordre de choſes: voici des tableaux plus grands peut-être que ceux que préſente l'hiſtoire de toutes les Nations & de tous les Empires (23).

Qu'on me donne de la matiere & du mouvement, dit DESCARTES, & je vais créer un monde. D'abord il s'éleve par la penſée entre la terre & les cieux, & de-là il embraſſe l'Univers d'un coup d'œil. Il voit le monde entier comme une ſeule & immenſe machine, dont les roues & les reſſorts ont été diſpoſés, au commencement, de la maniere la plus ſimple, par une

(23) Preſque toute la phyſique de Deſcartes eſt renfermée dans ſon livre des *Principes*. Cet ouvrage qui parut en 1644, eſt diviſé en quatre parties. La premiere eſt toute métaphyſique, & contient les principes des connoiſſances humaines. La ſeconde eſt ſa phyſique générale, & traite des premieres loix de la nature, des éléments de la matiere, des propriétés de l'eſpace & du mouvement. La troiſieme eſt l'explication particuliere du ſyſtême du monde & de l'arrangement des corps céleſtes. La quatrieme contient tout ce qui concerne la terre. On a tâché de préſenter, avec autant de clarté qu'il eſt poſſible dans un diſcours, le tableau général de ſes idées ſur tous ces grands objets. Quoiqu'aujourd'hui il ſoit reſté peu de choſe de ſa phyſique, il y a peu de ſes erreurs qui n'aient influé ſur les vérités nouvelles; & dans les idées même qui ſont les plus abandonnées, on retrouve un génie inventeur, qui ſert au moins à faire connoître l'homme, s'il ne ſert point à inſtruire le Philoſophe. Ce qui caractériſe le plus Deſcartes dans ſa phyſique, c'eſt d'avoir le premier enviſagé l'Univers comme une grande machine, & d'avoir voulu tout expliquer par les loix du méchaniſme. Cette idée ne peut être que celle d'un grand homme, & a donné la clef de mille découvertes.

main éternelle. Parmi cette quantité effroyable de corps & de mouvements, il cherche la diſpoſition des centres. Chaque corps a ſon centre particulier; chaque ſyſtême a ſon centre général. Sans doute auſſi il y a un centre univerſel, autour duquel ſont rangés tous les ſyſtêmes de la nature. Mais où eſt-il, & dans quel point de l'eſpace? DESCARTES place dans le Soleil le centre du ſyſtême auquel nous ſommes attachés. Ce ſyſtême eſt une des roues de la machine; le Soleil eſt le point d'appui. Cette grande roue embraſſe dix-huit cent millions de lieues dans ſa circonférence, à ne compter que juſqu'à l'orbe de Saturne. Que ſeroit-ce ſi on pouvoit ſuivre la marche excentrique des Cometes? Cette roue de l'Univers doit communiquer à une roue voiſine, dont la circonférence eſt peut-être plus grande encore. Celle-ci communique à une troiſieme, cette troiſieme à une autre, & ainſi de ſuite dans une progreſſion infinie, juſqu'à celles qui ſont bornées par les dernieres limites de l'eſpace. Toutes, par la communication du mouvement, ſe balancent & ſe contre-balancent, agiſſent & réagiſſent l'une ſur l'autre, ſe ſervent mutuellement de poids & de contre-poids, d'où réſulte l'équilibre de chaque ſyſtême, & de chaque équilibre particulier, l'équilibre du monde. Telle eſt l'idée de cette grande machine, qui s'étend à plus de centaines de millions de lieues que l'imagination n'en peut concevoir, & dont toutes les roues ſont des mondes combinés les uns avec les autres.

C'eſt cette machine que DESCARTES conçoit, & qu'il entreprend de créer avec trois loix de méchanique. Mais auparavant il établit les propriétés générales de l'eſpace, de la matiere & du mouvement. D'abord, comme toutes les parties

ſont enchaînées, que nulle part le méchaniſme n'eſt interrompu, & que la matiere ſeule peut agir ſur la matiere, il faut que tout ſoit plein. Il admet donc un fluide immenſe & continu, qui circule entre les parties ſolides de l'Univers; ainſi le vuide eſt proſcrit de la nature. L'idée de l'eſpace eſt néceſſairement liée à celle de l'étendue; & DESCARTES confond l'idée de l'étendue avec celle de la matiere: car on peut dépouiller ſucceſſivement les corps de toutes leurs qualités; mais l'étendue y reſtera ſans qu'on puiſſe jamais l'en détacher. C'eſt donc l'étendue qui conſtitue la matiere, & c'eſt la matiere qui conſtitue l'eſpace. Mais où ſont les bornes de l'eſpace? DESCARTES ne les conçoit nulle part, parce que l'imagination peut toujours s'étendre au-delà. L'Univers eſt donc illimité; il ſemble que l'ame de ce grand Homme eût été trop reſſerrée par les bornes du monde; il n'oſe point les fixer. Il examine enſuite les loix du mouvement: mais qu'eſt-ce que le mouvement? C'eſt le plus grand phénomene de la nature, & le plus inconnu. Jamais l'homme ne ſaura comment le mouvement d'un corps peut paſſer dans un autre. Il faut donc ſe borner à connoître par quelles loix générales il ſe diſtribue, ſe conſerve ou ſe détruit; & c'eſt ce que perſonne n'avoit cherché avant DESCARTES. C'eſt lui qui le premier à généraliſé tous les phénomenes, a comparé tous les réſultats & tous les effets, pour en extraire ces loix primitives: & puiſque dans les mers, ſur la terre & dans les cieux, tout s'opere par le mouvement, n'étoit-ce pas remettre aux hommes la clef de la nature? Il ſe trompa: je le ſais. Mais malgré ſon erreur, il n'en eſt pas moins l'Auteur des loix du mouvement. Car pendant trente ſiecles les Philoſophes

n'y avoient pas même penſé ; & dès qu'il en eut donné de fauſſes, il s'appliqua à chercher les véritables. Trois Mathématiciens célebres les trouverent en même temps ; c'étoit l'effet de ſes recherches & de la ſecouſſe qu'il avoit donnée aux eſprits. Du mouvement il paſſe à la matiere, choſe auſſi incompréhenſible pour l'homme. Il admet une matiere primitive, unique, élémentaire, ſource & principe de tous les êtres, diviſée & diviſible à l'infini, qui ſe modifie par le mouvement, qui ſe compoſe & ſe décompoſe, qui végete ou s'organiſe, qui par l'activité rapide de ſes parties devient fluide, qui par leur repos demeure inactive & lente, qui circule ſans ceſſe dans des moules & des filieres innombrables, & par l'aſſemblage des formes conſtitue l'Univers. C'eſt avec cette matiere qu'il entreprend de créer un monde.

Je n'entrerai point dans le détail de cette création. Je ne peindrai point ces trois éléments ſi connus, formés par des millions de particules entaſſées, qui ſe heurtent ; ſe froiſſent & ſe briſent ; ces éléments emportés d'un mouvement rapide autour de divers centres, & marchant par tourbillons ; la force centrifuge qui naît du mouvement circulaire ; chaque élément qui ſe place à différentes diſtances, à raiſon de ſa peſanteur ; la matiere la plus déliée qui ſe précipite vers le centres & y va former des Soleils ; la plus maſſive rejetée vers les circonférences ; les grands tourbillons qui engloutiſſent les tourbillons voiſins trop foibles pour leur réſiſter, & les emportent dans leur cours ; tous ces tourbillons roulant dans l'eſpace immenſe, & chacun en équilibre, à raiſon de leur maſſe & de leur vîteſſe. C'eſt au phyſicien plutôt qu'à l'Orateur à donner l'idée de ce ſyſtême, que l'Europe

adopta avec tranſport, qui a préſidé ſi long-temps au mouvement des cieux, & qui eſt aujourd'hui tout-à-fait renverſé. En vain les hommes les plus ſçavants du ſiecle paſſé & du nôtre; en vain les Huyghens, les Bulfinger, les Mallebranche, les Leibnitz, les Kirker & les Bernouilli, ont travaillé à répater ce grand édifice; il menaçoit ruine de toutes parts, & il a fallu l'abandonner. Gardons-nous cependant de croire que ce ſyſtême, tel qu'il eſt, ne ſoit pas l'ouvrage d'un génie extraordinaire. Perſonne encore n'avoit conçu une machine auſſi grande ni auſſi vaſte; perſonne n'avoit eu l'idée de raſſembler toutes les obſervations faites dans tous les ſiecles, & d'en bâtir un ſyſtême général du monde; perſonne n'avoit fait un uſage auſſi magnifique des loix de l'équilibre & du mouvement; perſonne d'un petit nombre de principes ſimples n'avoit tiré une foule de conſéquences ſi bien enchaînées. Dans un temps où les loix du méchaniſme étoient ſi peu connues, où les obſervations aſtronomiques étoient ſi imparfaites, il eſt beau d'avoir même ébauché l'Univers. D'ailleurs tout ſembloit inviter l'homme à croire que c'étoit là le ſyſtême de la nature; du moins le mouvement rapide de toutes les ſpheres, leur rotation ſur leur propre centre, leurs orbes plus ou moins réguliers autour d'un centre commun, les loix de l'impulſion établies & connues dans tous les corps qui nous environnent, l'analogie de la terre avec les cieux, l'enchaînement de tous les corps de l'Univers, enchaînement qui doit être formé par des liens phyſiques & réels; tout ſemble nous dire que les ſpheres céleſtes communiquent enſemble, & ſont entraînées par un fluide inviſible & immenſe qui circule autour d'elles.

Mais quel eſt ce fluide ? Quelle eſt cette impulſion ? Quelles ſont les cauſes qui la modifient, qui l'alterent & qui la changent ? Comment toutes les cauſes ſe combinent ou ſe diviſent-elles pour produire les plus étonnants effets ? C'eſt ce que DESCARTES ne nous apprend pas ; c'eſt ce que l'homme ne ſaura peut-être jamais bien ; car la géométrie, qui eſt le plus grand inſtrument dont on ſe ſerve aujourd'hui dans la phyſique, n'a de priſe que ſur les objets ſimples. Auſſi Newton, tout grand qu'il étoit, a été obligé de ſimplifier l'Univers pour le calculer. Il a fait mouvoir tous les aſtres dans des eſpaces libres : dès-lors plus de fluide, plus de réſiſtances, plus de frottements ; les liens qui uniſſent enſemble toutes les parties du monde ne ſont plus que des rapports de gravitation, des êtres purement mathématiques. Il faut en convenir ; un tel Univers eſt bien plus aiſé à calculer que celui de DESCARTES, où toute action eſt fondée ſur un méchaniſme. Le Newtonien tranquille dans ſon cabinet, calcule la marche des ſpheres, d'après un ſeul principe qui agit toujours d'une maniere uniforme. Que la main du Génie qui préſide à l'Univers, ſaiſiſſe le Géometre & le tranſporte tout-à-coup dans le monde de DESCARTES. Viens, monte, franchis l'intervalle qui te ſépare des cieux, approche de Mercure, paſſe l'orbe de Vénus, laiſſe Mars derriere toi, viens te placer entre Jupiter & Saturne ; te voilà à quatre-vingt mille diametres de ton globe. Regarde maintenant ; vois-tu ces grands corps qui de loin te paroiſſent mus d'une maniere uniforme. Vois leurs agitations & leurs balancements, ſemblables à ceux d'un vaiſſeau tourmenté par la tempête, dans un fluide qui preſſe

& qui bouillonne, vois & calcule ſi tu peux ces mouvements. Ainſi quand le ſyſtême de Descartes n'eût point été auſſi défectueux, ni celui de Newton auſſi admirable, les Géometres devoient par préférence embraſſer le dernier; & ils l'ont fait. Quelle main plus hardie, profitant des nouveaux phénomenes connus & des découvertes nouvelles, oſera reconſtruire avec plus d'audace & de ſolidité ces tourbillons, que Descartes lui-même n'éleva que d'une main foible? ou, rapprochant deux Empires diviſés, entreprendra de réunir l'attraction avec l'impulſion, en découvrant la chaîne qui les joint? ou peut-être nous apportera une nouvelle loi de la nature inconnue juſqu'à ce jour, qui nous rende compte également & des phénomenes des cieux, & de ceux de la terre? Mais l'exécution de ce projet eſt encore reculée. Au ſiecle de Descartes il n'étoit pas temps d'expliquer le ſiſtême du monde. Ce temps n'eſt pas venu pour nous. Peut-être l'eſprit humain n'eſt-il qu'à ſon enfance. Combien de ſiecles faudra-t-il encore pour que cette grande entrepriſe vienne à ſa maturité? Combien de fois faudra-t-il que les cometes les plus éloignées ſe rapprochent de nous & deſcendent dans la partie inférieure de leurs orbites? Combien faudra-t-il découvrir dans le monde planétaire, ou de Satellites nouveaux, ou de nouveaux phénomenes des Satellites déjà connus? Combien de mouvements irréguliers aſſigner à leurs véritables cauſes? Combien perfectionner les moyens d'étendre notre vue aux plus grandes diſtances, ou par la réfraction, ou par la réflexion de la lumiere? Combien attendre de hazards qui ſerviront mieux la philoſophie que des ſiecles d'obſervations? Combien découvrir

de chaînes & de fils imperceptibles, d'abord entre tous les Etres qui nous environnent, enſuite entre les Etres éloignés? Et peut-être après ces collections immenſes de faits, fruits de deux ou trois cents ſiecles, combien de bouleverſements & de révolutions ou phyſiques ou morales ſur le globe, ſuſpendront encore pendant des milliers d'années les progrès de l'eſprit humain dans cette vaſte étude de la nature? Heureux, ſi après ces longues interruptions, le genre humain renoue le fil de ſes connoiſſances au point où il avoit été rompu! C'eſt alors peut-être qu'il ſera permis à l'homme de penſer à faire un ſyſtême du monde; & que ce qui a été commencé dans l'Egyte & dans l'Inde, pourſuivi dans la Grece, repris & développé en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, s'achevera peut-être; ou dans les pays intérieurs de l'Afrique, ou dans quelqu'endroit ſauvage de l'Amérique Septentrionale ou des Terres Auſtrales? tandis que notre Europe ſavante ne ſera plus qu'une ſolitude barbare, ou ſera peut-être engloutie ſous les flots de l'Océan rejoint à la Méditerranée. Alors on ſe ſouviendra de DESCARTES, & ſon nom retentira dans les lieux où aucun ſon ne s'eſt fait entendre depuis la naiſſance du monde.

Il pourſuit ſa création : des cieux il deſcend ſur la terre. Les mêmes mains qui ont arrangé, conſtruit les corps céleſtes, travaillent à la compoſition du globe de la terre. Toutes les parties tendent vers le centre. La peſanteur eſt l'effet de la force centrifuge du tourbillon. Ce fluide qui tend à s'éloigner, pouſſe vers le centre tous les corps qui ont moins de force que lui pour s'échapper; ainſi la matiere n'a par elle-même aucun poids. Bientôt tout devoit

changer ; la peſanteur eſt devenue une qualité primitive & inhérente, qui s'étend à toutes les diſtances & à tous les mondes, qui fait graviter toutes les parties les unes vers les autres, retient la Lune dans ſon orbite, & fait tomber les corps ſur la terre. On devoit faire plus : on devoit peſer les aſtres ; monument ſingulier de l'audace de l'homme ! Mais toutes ces grandes découvertes ne ſont que des calculs ſur les effets : DESCARTES plus hardi, a oſé chercher la cauſe. Il continue ſa marche : l'air, fluide, léger, élaſtique & tranſparent, ſe détache des parties terreſtres plus épaiſſes, & ſe balance dans l'athmoſphere ; le feu naît d'une agitation plus vive, & acquiert ſon activité brûlante ; l'eau devient fluide, & ſes gouttes s'arrondiſſent ; les montagnes s'élevent, & les abymes des mers ſe creuſent ; un balancement périodique ſouleve & abaiſſe tour à tour les flots, & remue la maſſe de l'Océan, depuis la ſurface juſqu'aux plus grandes profondeurs ; c'eſt le paſſage de la Lune au-deſſus du méridien, qui preſſe & reſſerre les torrents de fluide contenus entre la Lune & l'Océan. L'intérieur du globe s'organiſe, une chaleur féconde part du centre de la terre, & ſe diſtribue dans toutes ſes parties ; les ſels, les bitumes & les ſoufres ſe compoſent ; les minéraux naiſſent de pluſieurs mélanges ; les veines métalliques s'étendent ; les volcans s'allument, l'air dilaté dans les cavernes ſouterraines éclate, mugit & donne des ſecouſſes au globe. De plus grands prodiges s'operent, la vertu magnétique ſe déploie, l'aimant attire & repouſſe ; il communique ſa force, & ſe dirige vers les pôles du monde. Le fluide électrique circule dans les corps, & le frottement le rend actif. Tels ſont

les principaux phénomenes du globe que nous habitons, & que DESCARTES entreprend d'expliquer. Il ſouleve une partie du voile qui les couvre. Mais ce globe eſt enveloppé d'une maſſe inviſible & flottante, qui eſt entraînée du même mouvement que la terre, preſſe ſur ſa ſurface & y attache tous les corps; c'eſt l'athmoſphere, Océan élaſtique, & qui comme le nôtre eſt ſujet à des altérations & à des tempêtes; région détachée de l'homme, & qui par ſon poids a ſur l'homme la plus grande influence; lieu où ſe rendent ſans ceſſe les particules échappées de tous les Etres; aſſemblage des ruines de la nature, ou volatiliſée par le feu, ou diſſoute par l'action de l'air, ou pompée par le Soleil; laboratoire immenſe, où toutes ces parties iſolées & extraites d'un million de corps différents, ſe réuniſſent de nouveau, fermentent, ſe compoſent, produiſent de nouvelles formes, & offrent aux yeux ces météores variés qui étonnent le peuple, & que recherche le Philoſophe. DESCARTES, après avoir parcouru la terre, s'éleve dans cette région (24). Déjà on commençoit dans toute l'Europe à étudier la

(24) Traité des Météores, imprimé en 1637, comme on l'a déjà dit. Ce fut un des ouvrage de Deſcartes qui éprouva le moins de contradiction. Au reſte, ce ne ſeroit pas une maniere toujours sûre de louer un ouvrage philoſophique. Mais quelquefois auſſi les hommes ſont grace à la vérité. C'eſt le premier morceau de phyſique que Deſcartes donna. On fut étonné de la maniere nouvelle dont il expliquoit les phénomenes, & l'on commença à croire qu'il pouvoit y avoir autre choſe que des mots dans la phyſique. Depuis on a été beaucoup plus loin; mais on ne doit pas moins honorer celui qui a fait les premiers pas dans la carriere.

nature de l'air. Galilée le premier avoit découvert ſa peſanteur. Toricelli avoit meſuré la preſſion de l'athmoſphere. On l'avoit trouvée égale à un cylindre d'eau de même baſe & de trente-deux pieds de hauteur, ou à une colonne de vif-argent de vingt-neuf pouces. Ces expériences n'étonnent point DESCARTES : elles étoient conformes à ſes principes. Il avoit deviné la nature avant qu'on l'eût meſurée. C'eſt lui qui donne à Paſcal l'idée de ſa fameuſe expérience ſur une haute montagne ; * expérience qui confirma toutes les autres, parce qu'on vit que la colonne du mercure baiſſoit, à proportion que la colonne d'air diminuoit en hauteur. Pourquoi Paſcal n'a-t-il point avoué qu'il devoit cette idée à DESCARTES ? N'étoient-ils pas tous deux aſſez grands pour que cet aveu pût l'honorer ?

Les propriétés de l'air, ſa fluidité, ſa peſanteur & ſon reſſort le rendent un des agents les plus univerſels de la nature. De ſon élaſticité naiſſent les vents. DESCARTES les examine dans leur marche. Il les voit naître ſous l'impreſſion du Soleil qui raréfie les vapeurs de l'athmoſphere ; ſuivre entre les tropiques le cours de cet aſtre, d'Orient en Occident ; changer de direction à trente degrés de l'équateur ; ſe charger de particules glacées, en traverſant des montagnes couvertes de neiges ; devenir ſecs & brûlants, en parcourant la Zone torride ; obéir ſur les rivages de l'Océan au mouvement du flux & du reflux, ſe combiner par mille cauſes différentes des lieux, des météores & des ſaiſons ; former par-tout des courants ou lents ou rapides,

* Le Pui-de-Dôme en Auvergne.

plus réguliers ſur l'eſpace immenſe & libre des mers, plus inégaux ſur la terre, où leur direction eſt continuellement changée par le choc des forêts, des villes & des montagnes qui les briſent, & qui les réfléchiſſent. Il pénétre enſuite dans les atteliers ſecrets de la nature, il voit la vapeur en équilibre ſe condenſer en nuage; il analyſe l'organiſation des neiges & des grêles; il décompoſe le tonnerre, & aſſigne l'origine des rempêtes qui bouleverſent les mers, ou enſeveliſſent quelquefois l'Africain & l'Arabe ſous des monceaux de ſable.

Un ſpectacle plus riant vient s'offrir. L'équilibre des eaux ſuſpendues dans le nuage s'eſt rompu, la verdure des campagnes eſt humectée; la nature rafraîchie ſe repoſe en ſilence; le Soleil brille; un arc paré de couleurs éclarantes ſe deſſine dans l'air. DESCARTES en cherche la cauſe. Il la trouve dans l'action du Soleil ſur les gouttes d'eau qui compoſent la nue. Les rayons partis de cet aſtre, tombent ſur la ſurface de la goutte ſphérique, ſe briſent à leur entrée, ſe réfléchiſſent dans l'intérieur, reſſortent, ſe briſent de nouveau, & vont tomber ſur l'œil qui les reçoit (25). Je ne cherche point à parer

(25) Les Anciens avoient eu l'idée d'expliquer par la réfraction le méchaniſme des couleurs dans l'arc-en-ciel. On trouve dans les queſtions naturelles de Seneque un morceau intéreſſant ſur ce ſujet; c'eſt un des monuments les plus curieux de la phyſique ancienne. En 1590, Antonio de Dominis, Evêque de Spalatro en Dalmatie, & chaſſé de ſon Evêché par l'Inquiſition, écrivit ſon petit traité ſur l'arc-en-ciel. Il développa cette idée des Anciens, la confirma par des expériences, & mit beaucoup de juſteſſe & de ſagacité dans l'explication de la plupart des phénomenes. Deſ-

DESCARTES d'une gloire étrangere ; je ſais qu'avant lui Antonio de Dominis avoit expliqué l'arc-en-ciel par les réfractions de la lumiere ; mais je ſais que ce Prélat célebre avoit mêlé pluſieurs erreurs à ces vérités. DESCARTES expliqua ce phénomene d'une maniere plus préciſe & plus vraie ; il découvrit le premier la cauſe de l'arc-en-ciel extérieur ; il fit voir qu'il dépendoit de deux réfractions, & de deux réflexions combinées. S'il ſe trompa dans les raiſons qu'il donne de l'arrangement des couleurs, c'eſt que l'eſprit humain ne marche que pas à pas vers la vérité ; c'eſt qu'on n'avoit point encore analyſé la lumiere ; c'eſt qu'on ne ſavoit point alors qu'elle eſt compoſée de ſept rayons primitifs, que chaque rayon a un degré de réfrangibilité qui lui eſt propre, & que c'eſt de la différence des angles ſous leſquels ces rayons ſe briſent, que dépend l'ordre des couleurs. Ces découvertes étoient réſervées à Newton ; mais quoique DESCARTES ne connût pas bien la nature de la lumiere, quoiqu'il la crût une matiere homogene & globuleuſe répandue dans l'eſpace, & qui, pouſſée par le Soleil, communique en un inſtant ſon impreſſion juſqu'à nous ; quoique la fameuſe obſervation de Rômer, ſur les Satellites de Jupiter, n'eût point encore appris aux hom-

---

cartes le ſuivit, le rectifia, & le ſurpaſſa en pluſieurs choſes. Enfin Newton a perfectionné l'explication de Deſcartes, & y a ajouté tout ce qui y manquoit. C'eſt ainſi que chaque ſiecle leve une partie du voile qui couvre la vérité. L'intelligence de ce phénomene eſt aujourd'hui complette. Il eſt bien étonnant, dit un de nos plus célébres Philoſophes, que la nature de l'arc-en-ciel ſoit parfaitement connue, & qu'on ne ſache pas pourquoi une pierre tombe.

mes que la lumiere emploie ſept à huit minutes à parcourir les trente millions de lieues du Soleil à la terre; DESCARTES n'en explique pas avec moins de préciſion & les propriétés générales de la lumiere, & les loix qu'elle ſuit dans ſon mouvement, & ſon action ſur l'organe de l'homme. Il repréſente la vue comme une eſpece de toucher, mais un toucher d'une nature extraordinaire & plus parfaite, qui ne s'exerce point par le contact immédiat des corps, mais qui s'étend juſqu'aux extrémités de l'eſpace, va ſaiſir ce qui eſt hors de l'empire de tous les autres ſens, & unit à l'exiſtence individuelle de l'homme, l'exiſtence des objets les plus éloignés. C'eſt par le moyen de la lumiere que s'opere ce prodige. Elle eſt pour l'homme éclairé, ce que le bâton eſt pour l'aveugle. Par l'un, on voit, pour ainſi dire, avec ſes mains; par l'autre, on touche avec ſes yeux. Mais pour que la lumiere agiſſe ſur l'œil, il faut qu'elle traverſe des eſpaces immenſes. Ces eſpaces ſont ſemés de corps innombrables, les uns opaques, les autres tranſparents ou fluides. DESCARTES ſuit la lumiere dans ſa route, & à travers tous ces chocs. Il la voit dans un milieu uniforme ſe mouvoir en ligne droite; il la voit ſe réfléchir ſur la ſurface des corps ſolides, & toujours ſous un angle égal à celui d'incidence; il la voit enfin, lorſqu'elle traverſe différents milieux changer ſon cours, & ſe briſer ſelon différentes loix.

La lumiere mue en ligne droite, ou réfléchie, ou briſée, parvient juſqu'à l'organe qui doit la recevoir. Quel eſt cet organe étonnant, prodige de la nature, où tous les objets acquierent tour à tour une exiſtence ſucceſſive; où les eſpaces, les figures & les mouvements qui m'environnent ſont créés; où les aſtres qui exiſtent à cent mil-

lions de lieues, deviement comme partie de moi-même; où dans un demi-pouce de diametre eſt contenu l'Univers? Quelles loix préſident à ce méchaniſme? Quelle harmonie fait concourir au même but tant de parties différentes? DESCARTES analyſe & deſſine toutes ces parties; & celles qui ont beſoin d'un certain degré de convexité pour procurer la vue; & celles qui ſe rétréciſſent ou s'étendent à proportion du nombre de rayons qu'il faut recevoir; & ces humeurs d'une nature comme d'une denſité différente, où la lumiere ſouffre trois réfractions ſucceſſives; & cette membrane ſi déliée, compoſée des filets du nerf optique, où l'objet vient ſe peindre; & ces muſcles ſi agiles qui impriment à l'œil tous les mouvements dont il a beſoin. Par le jeu rapide & ſimultané de tous ces reſſorts, les rayons raſſemblés viennent peindre ſur la rétine l'image des objets; & les houppes nerveuſes tranſmettent par leur ébranlement leur impreſſion juſqu'au cerveau. Là finiſſent les opérations méchaniques, & commencent celles de l'ame. Cette peinture ſi admirable eſt encore imparfaite, & il faut en corriger les défauts: il faut apprendre à voir. L'image peinte dans l'œil eſt renverſée; il faut remettre les objets dans leur ſituation. L'image eſt double; il faut la ſimpliſier. Mais vous n'aurez point encore les idées de diſtance, de figure & de grandeur; vous n'avez que des lignes & des angles mathématiques. L'ame s'aſſure d'abord de la diſtance, par le ſens du toucher & le mouvement progreſſif. Elle juge enſuite les grandeurs relatives par les diſtances, en comparant l'ouverture des angles formés au fond de l'œil. Des diſtances & des grandeurs combinées réſulte la connoiſſance des figures. Ainſi le ſens de la vue ſe perfectionne & ſe

ſe forme par degrés ; ainſi l'organe qui touche, prête ſes ſecours à l'organe qui voit ; & la viſion eſt en même temps le réſultat de l'image tracée dans l'œil, & d'une foule de jugements rapides & imperceptibles, fruits de l'expérience. DESCARTES ſur tous ces objets donne des regles que perſonne n'avoit encore développées avant lui ; il guide la nature, & apprend à l'homme à ſe ſervir du plus noble de ſes ſens. Mais dans un être auſſi borné & auſſi foible, tout s'altere. Cette organiſation ſi étonnante eſt ſujette à ſe déranger. Enfin le genre humain eſt en droit d'accuſer la nature, qui l'ayant placé & comme ſuſpendu entre deux infinis, celui de l'extrême grandeur, & celui de l'extrême petiteſſe, a également borné ſa vue des deux côtés, & lui dérobe à jamais les deux extrémités de la chaîne. Graces à l'induſtrie humaine appliquée aux productions de la nature, à l'aide du ſable diſſous par le feu, on a ſu faire de nouveaux yeux à l'homme, preſcrire de nouvelles routes à la lumiere, rapprocher l'eſpace, & rendre viſible ce qui ne l'eſt pas. Roger Baçon, dans un ſiecle barbare, prédit le premier ces effets étonnants. Alexandre Spina découvrit les verres concaves & convexes. Metius, artiſan Hollandois, forma le premier téleſcope. Galilée en expliqua le méchaniſme. DESCARTES s'empare de tous ces prodiges ; il en développe & perfectionne la théorie ; il les crée, pour ainſi dire, de nouveau, par le calcul mathématique ; il y ajoute une infinité de vues ; ſoit pour accélérer la réunion des parties de la lumiere, ſoit pour la retarder, ſoit pour déterminer les courbes les plus propres à la réfraction, ſoit pour combiner celles qui réunies feront le plus d'effet. Il deſcend même juſqu'à guider la main de l'Artiſte qui

façonne les verres, &, le compas à la main, il lui trace des machines nouvelles pour perfectionner & faciliter ſes travaux. Tels ſont les objets; telle eſt la marche de la dioptrique de DESCARTES (26), un des plus beaux monuments de ce grand Homme, qui ſuffiroit ſeul pour l'immortaliſer, & qui eſt le premier ouvrage où l'on ait appliqué avec autant d'étendue que de ſuccés la géométrie à la phyſique. Dès l'âge de vingt ans il avoit jeté un coup d'œil rapide ſur la théorie des ſons, qui peut être a tant d'analogie avec celle de la lumiere (27). Il avoit porté une géométrie profonde dans cet art, qui chez les Anciens tenoit aux mœurs, & faiſoit partie de la conſtitution des Etats, qui chez les modernes eſt à peine créé depuis un ſiecle, qui chez

(26) Traité de la dioptrique, imprimé auſſi en 1637 à la ſuite du diſcours ſur la méthode. C'eſt le plus bel ouvrage de Deſcartes après ſa géométrie. Il n'en a fait aucun où il y ait auſſi peu d'erreurs & autant de vérités. Sur pluſieurs des objets qu'il y traite, on n'a point encore été plus loin que lui. On peut donner deux raiſons de la ſupériorité de cet ouvrage; l'une eſt, que par-tout il y eſt obſervateur, & qu'il ne s'y livre preſque jamais à cet eſprit de ſyſtême qui l'a ſi ſouvent égaré : l'autre, qu'il n'abandonne preſque point le fil de la géométrie, qu'il applique continuellement à la phyſique.

(27) Traité de muſique compoſé par Deſcartes en 1618, dans le temps qu'il ſervoit en Hollande. Il n'avoit alors que vingt-deux ans. Cet ouvrage de ſa jeuneſſe ne fut imprimé qu'après ſa mort. Il fut commenté & traduit en pluſieurs langues; mais il ne fit point de révolution. La théorie de cet art ne devoit être approfondie que long-temps après par un homme célebre, dont le mérite eſt fort augmenté depuis qu'il eſt mort, & qu'on a juſtement appellé le Deſcartes de la Muſique.

quelques Nations eſt encore à ſon berceau; art étonnant & incroyable qui peint par le ſon, & qui par les vibrations de l'air réveille toutes les paſſions de l'ame. Il applique de même les calculs mathématiques à la ſcience des mouvements; il détermine l'effet de ces machines qui multiplient les bras de l'homme, & ſont comme de nouveaux muſcles ajoutés à ceux qu'il tient de la nature. L'équilibre des forces, la réſiſtance des poids, l'action des frottements, le rapport des vîteſſes & des maſſes, la combinaiſon des plus grands effets par les plus petites puiſſances poſſibles; tout eſt ou développé ou indiqué dans quelques lignes que DESCARTES a jetées preſqu'au hazard (28). Mais comme, juſques dans les plus petits ouvrages, ſa marche eſt toujours grande & philoſophique, c'eſt d'un ſeul principe qu'il déduit les propriétés différentes de toutes les machines qu'il explique.

Un plus grand objet vient ſe préſenter à lui; une machine plus étonnante compoſée de parties innombrables dont pluſieurs ſont d'une fineſſe qui les rend imperceptibles à l'œil même le plus perçant, machine qui par ſes parties ſolides repréſente des leviers, des cordes, des

(28) Il s'en faut de beaucoup que le traité de méchanique qu'on a de Deſcartes ſoit complet. Deſcartes le compoſa à la hâte en 1636, pour faire plaiſir à un de ſes amis, pere du fameux Huygens. C'étoit un préſent que le génie offroit à l'amitié. Il eſpéroit dans la ſuite refondre cet ouvrage, & lui donner une juſte étendue; mais il n'en eut point le temps. On le fit imprimer après ſa mort, par cette curioſité naturelle qu'on a de raſſembler tout ce qui eſt ſorti des mains d'un grand homme. Ce petit traité parut pour la premiere fois en 1668.

prêt à diſſéquer. L'anatomie créée par Hippocrate, cultivée par Ariſtote, réduite en art par les travaux d'Hérophile & d'Eraſiſtrate, raſſemblée en corps par Galien, ſuſpendue & preſque anéantie pendant près de onze ſiecles, avoit été ranimée tout-à-coup par Véſale. Depuis cent ans elle faiſoit des progrès en Europe; mais ſes progrès étoient lents, comme toutes les connoiſſances humaines qui ſont filles du temps. DESCARTES eut auſſi la gloire d'être un des premiers Anatomiſtes de ſon ſiecle; mais comme il étoit né encore plus pour lier des connoiſſances & les ordonner entr'elles, que pour faire des obſervations, il porta dans l'anatomie ce caractere qui le ſuivoit par-tout. En découvrant l'effet, il remontoit à la cauſe; en analyſant les parties, il examinoit leurs rapports entr'elles, & leurs rapports avec le tout. Ne cherchez point à le courber long-temps ſur un petit objet; il veut voir l'enſemble de tout ce qu'il embraſſe. Son eſprit impatient & rapide court au-devant de l'obſervation. Il la précede plus qu'il ne la ſuit. Il lui indique ſa route; elle marche; il revient enſuite ſur elle; il généraliſe d'un coup d'œil & en un inſtant tout ce qu'elle lui rapporte; ſouvent il a vu avant qu'elle ait parlé. Que doit-il réſulter d'une pareille marche dans un homme de génie? Quelques erreurs & de grandes idées, des maſſes de lumiere à travers des nuages. C'eſt auſſi ce que l'on trouve dans le Traité de DESCARTES ſur l'homme (29). Il le

(29) Tout le monde connoît Deſcartes comme Métaphyſicien, comme Phyſicien & comme Géometre: mais peu de gens ſavent qu'il fut encore un très-grand Anatomiſte. Comme le but général de ſes travaux étoit

compoſa après quinze ans d'obſervations anatomiques. Il ſuppoſe d'abord une machine en-

---

l'utilité des hommes, au lieu de cette philoſophie vaine & ſpéculative, qui, juſqu'alors avoit régné dans les écoles, il vouloit une philoſophie pratique, où chaque connoiſſance ſe réaliſât par un effet, & qui ſe rapportât toute entiere au bonheur du genre humain. Les deux branches de cette philoſophie devoient être la médecine & la méchanique. Par l'une, il vouloit affermir la ſanté de l'homme, diminuer ſes maux, étendre ſon exiſtence, & peut être affoiblir l'impreſſion de la vieilleſſe: par l'autre, faciliter ſes travaux, multiplier ſes forces, & le mettre en état d'embellir ſon ſéjour. Deſcartes étoit ſur-tout épouvanté du paſſage rapide & preſque inſtantané de l'homme ſur l'Univers. O nature, tu as fait des êtres muets & inanimés, qui ſubſiſtent pendant pluſieurs ſiecles de ſuite, ou qui ſubſiſteront même pendant tout le cours d'une révolution du monde; & l'Etre intelligent qui ſeul te comprend & te connoît, meurt preſqu'à l'inſtant de ſa naiſſance. Il paroît & s'éclipſe; Etre mortel, témoin de la vieilleſſe immortelle des aſtres qui l'éclairent aujourd'hui, & qui demain luiront ſur ſa tombe. Deſcartes crut qu'il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de prolonger l'exiſtence de l'homme. Si c'eſt un ſonge, c'eſt du moins un beau ſonge; & il eſt doux de s'en occuper. Il y a même un coin de grandeur dans cette idée; & les moyens que Deſcartes propoſa pour l'exécution de ce projet, n'étoient pas moins grands: c'étoit de ſaiſir & d'embraſſer tous les rapports qu'il y a entre tous les éléments, l'eau, l'air, le feu & l'homme; entre toutes les productions de la terre & l'homme; entre toutes les influences du ſoleil & des aſtres, & l'homme; entre l'homme enfin, & tous les points de l'Univers les plus rapprochés de lui: idée vaſte & ſublime, & qui, comme toutes les autres idées de ce grand génie, accuſe la foibleſſe de l'eſprit humain, & ne paroît toucher à des erreurs, que parce que pour la réaliſer, ou peut-être même pour la bien concevoir, il faudroit une intelligence ſupérieure à la nôtre. On voit par-là dans quelle vue il étudioit la phyſique. On peut auſſi juger de quelle maniere il penſoit ſur la médecine actuelle. En rendant juſtice aux travaux d'une

tiérement ſemblable à la nôtre : quand il en ſera temps, il lui donnera une ame. Mais d'abord il veut voir ce que le méchaniſme ſeul peut produire dans un pareil ouvrage : il lui met ſeulement dans le cœur un feu ſecret & actif, ſemblable à celui qui fait bouillonner les liqueurs

---

infinité d'hommes célebres qui ſe ſont appliqués à cet art utile & dangereux, il penſoit que ce qu'on ſavoit juſqu'à préſent n'étoit preſque rien en comparaiſon de ce qui reſtoit à ſavoir. Il vouloit donc que la médecine, c'eſt-à-dire, la phyſique appliquée au corps humain, fût la grande étude de tous les Philoſophes. Qu'ils ſe liguent tous enſemble, diſoit-il dans un de ſes ouvrages. Que les uns commencent où les autres auront fini. En joignant ainſi les vies de pluſieurs hommes & les travaux de pluſieurs ſiecles, on formera un vaſte dépôt de connoiſſances, & l'on aſſujettira enfin la nature à l'homme. Mais le premier pas étoit de bien connoître la ſtructure du corps humain. Il commença donc l'exécution de ſon plan par l'étude de l'anatomie. Il y employa tout l'hiver de 1629 : il continua cette étude pendant plus de douze ans, obſervant tout & expliquant tout par les cauſes naturelles. Il ne liſoit preſque point, comme on l'a déjà dit plus d'une fois. C'étoit dans les corps qu'il étudioit les corps. Il joignit à cette étude celle de la Chymie, laiſſant toujours les livres & regardant la nature. C'eſt d'après ces travaux qu'il compoſa ſon *Traité de l'homme*. Dès qu'il parut, on le mit au nombre de ſes plus beaux ouvrages. Il n'y en a peut être même aucun dont la marche ſoit auſſi hardie & auſſi neuve. La maniere dont il y explique tout le méchaniſme & tout le jeu des reſſorts, dut étonner le ſiecle *des qualités occultes & des formes ſubſtantielles*. Avant lui on n'avoit point oſé aſſigner les actions qui dépendent de l'ame, & celles qui ne ſont que le réſultat des mouvements de la machine. Il ſemble qu'il ait voulu poſer les bornes entre les deux empires. Cet ouvrage n'étoit point achevé quand Deſcartes mourut. Il ne fut imprimé que dix ans après ſa mort.

nouvelles. Dès ce moment s'exécutent toutes les fonctions qui ſont indépendantes de l'ame. La reſpiration appelle & chaſſe l'air tour à tour. L'eſtomac devient un fourneau chymique, où des liqueurs en fermentation ſervent à la diſſolution & à l'analyſe des nourritures. Ces parties décompoſées paſſent par différents canaux, ſe raſſemblent dans des réſervoirs, s'épurent dans leur cours, ſe transforment en ſang, augmentent & développent la maſſe ſolide de la machine, & deviennent une portion d'elle-même. Le ſang, comme un torrent rapide, circule par des routes innombrables; il ſe ſépare, il ſe réunit, porté par les arteres aux extrémités de la machine, ramené par les veines des extrémités vers le cœur. Le cœur eſt le centre de ce grand mouvement, & le foyer de la vie interne: c'eſt de-là qu'elle ſe diſtribue. Au dehors tous les mouvements s'operent. Du cerveau partent des faiſceaux de nerfs qui s'épanouiſſent & ſe développent aux extrémités, & vont former l'organe du ſentiment. Les uns ſont propres à réfléchir les atômes imperceptibles de la lumiere; les autres les vibrations des corps ſonores; ceux-ci ne ſeront ébranlés que par les particules odorantes, ceux-là par les eſprits & les ſels qui ſe détacheront des aliments & des liqueurs; les derniers enfin, diſperſés ſur toute la ſurface de la machine, ne peuvent être heurtés que par le contact & les parties groſſieres des corps ſolides: ainſi ſe forment les ſens. Chaque objet extérieur vient donner une ſecouſſe à l'organe qui lui eſt propre. Les nerfs qui le compoſent, ainſi qu'une corde tendue, portent cet ébranlement juſqu'au cerveau: là eſt le réſervoir de ces eſprits ſubtils & rapides, partie la plus déliée du ſang, émanations aëriennes ou enflammées, &

inviſibles comme impalpables. A l'impreſſion que le cerveau reçoit, ces ſouffles volatils courent rapidement dans les nerfs; ils paſſent dans les muſcles. Ceux-ci ſont des reſſorts élaſtiques qui ſe tendent ou ſe détendent, des cordes qui s'allongent ou ſe racourciſſent, ſelon la quantité du fluide nerveux qui les remplit ou qui en ſort. De cette compreſſion ou dilatation des muſcles, réſultent tous les mouvements. Les eſprits animaux, principes moteurs, ſont eux-mêmes dans une éternelle agitation: & tandis que les uns achevent de ſe former & ſe volatiliſent dans le laboratoire, que les autres au premier ſignal s'élancent rapidement, une foule innombrable diſperſée déjà dans la machine, circule dans tous les membres, ſuit les dernieres ramifications des nerfs, va, vient, deſcend, remonte, & porte par-tout la vie, l'activité & la ſoupleſſe. Prenez maintenant une ame & mettez-la dans cette machine; auſſi-tôt naît un ordre d'opérations nouvelles. DESCARTES place cette ame dans le cerveau, parce que c'eſt là que ſe porte le contre-coup, de toutes les ſenſations; c'eſt de-là que part le principe des mouvements; c'eſt là qu'elle eſt avertie par des meſſagers rapides de tout ce qui ſe paſſe aux extrémités de ſon empire; c'eſt de-là qu'elle diſtribue ſes ordres. Les nerfs ſont ſes miniſtres & les exécuteurs de ſes volontés. Le cerveau devient comme un ſens intérieur, qui contient pour ainſi dire le réſultat de tous les ſens du dehors. Là ſe forme une image de chaque objet. L'ame voit l'objet dans cette image quand il eſt préſent; & c'eſt la perception. Elle la reproduit d'elle-même, quand l'objet eſt éloigné; & c'eſt l'imagination. Elle en fait au beſoin renaître l'idée avec la conſcience de l'avoir eue, & c'eſt

la mémoire. A chacune de ces opérations de l'ame correſpond une modification particuliere dans les fibres du cerveau, ou dans le cours des eſprits; & c'eſt la chaîne inviſible des deux ſubſtances. Mais l'ame a deux facultés bien diſtinctes: elle eſt à la fois intelligente & ſenſible. Dans quelques-unes de ſes fonctions, elle exerce & déploie un ptincipe d'activité, elle veut, elle choiſit, elle compare; dans d'autres elle eſt paſſive: ce ſont des émotions qu'elle éprouve, mais qu'elle ne ſe donne pas, & qui lui arrivent des objets qui l'environnent. Telle eſt l'origine des paſſions, préſent utile & funeſte. Le Philoſophe errant aux pieds du Véſuve, ou à travers les rochers noircis de l'Iſlande, ou ſur les ſommets ſauvages des Cordelieres, entraîné par le deſir de connoître, approche de la bouche des volcans; il en meſure de l'œil la profondeur; il en obſerve les effets; aſſis ſur un rocher de ſoufre, il calcule à loiſir & médite profondément ſur ce qui fait le ravage du monde. Ainſi DESCARTES obſerve & analyſe les paſſions (30). Avant lui on en avoit développé le moral; lui ſeul a tenté d'en expliquer le phyſique. Lui

(30) Deſcartes compoſa ſon traité des paſſions en 1646, pour l'uſage particulier de la Princeſſe Eliſabeth. Il l'avoit envoyé manuſcrit à la Reine de Suède ſur la fin de 1647. Il le fit imprimer à la ſollicitation de ſes amis en 1649. Son deſſein, dit-il, dans la compoſition de cet ouvrage, étoit d'eſſayer ſi ſa phyſique pourroit lui ſervir à établir des fondements certains dans la morale. Auſſi n'y traite-t-il guere les paſſions qu'en phyſicien. C'étoit encore un ouvrage nouveau & tout-à-fait original. On y voit preſque à chaque pas l'ame & le corps agir & réagir l'un ſur l'autre; & on croit, pour ainſi dire, toucher les liens qui les uniſſent.

ſeul a fait voir juſqu'où les loix du méchaniſme influent ſur elle, & où ce méchaniſme s'arrête. Il a marqué dans chaque paſſion primitive le degré de mouvement & d'impétuoſité du ſang, le cours des eſprits, leur agitation, leur activité ou plus ou moins rapide, les altérations qu'elles produiſent dans les organes intérieurs. Il les ſuit au dehors; il rend compte de leurs effets ſur la ſurface de la machine, quand l'œil devient un tableau rapide, tantôt doux & tantôt terrible; quand l'harmonie des traits ſe dérange; quand les couleurs ou s'embelliſſent ou s'effacent; quand les muſcles ſe tendent ou ſe relâchent; quand le mouvement ſe rallentit ou ſe précipite; quand le ſon inarticulé de la douleur ou de la joie ſe fait entendre, & ſort par ſecouſſes du ſein agité; quand les larmes coulent, les larmes, ces marques touchantes de la ſenſibilité, ou ces marques terribles du déſeſpoir impuiſſant; quand l'excès du ſentiment affoiblit par degrés, ou conſume en un moment les forces de la vie. Ainſi les paſſions influent ſur l'organiſation, & l'organiſation influe ſur elles; mais elles n'en ſont pas moins aſſujetties à l'empire de l'ame. C'eſt l'ame qui les modifie, par les jugements qu'elle joint à l'impreſſion des objets. L'ame les gouverne & les dompte par l'exercice d'une volonté fiere & libre, en réprimant à ſon gré les mouvements phyſiques, en donnant par la force de ſon empire un nouveau cours aux eſprits, en s'accoutumant à réveiller une idée plutôt qu'une autre à la vue d'un objet qui vient la frapper. Mais cette volonté impérieuſe ne ſuffit pas; il faut qu'elle ſoit éclairée. Il faut donc connoître les vrais rapports de l'homme avec tout ce qui exiſte. C'eſt par l'étude de ces rapports qu'il ſaura quand il doit étendre

ſon exiſtence hors de lui-même par le ſentiment, & quand il doit la reſſerrer. Ainſi la morale eſt liée à une foule de connoiſſances qui l'agrandiſſent & la perfectionnent : ainſi toutes les ſciences réagiſſent les unes ſur les autres. C'étoit-là, comme nous avons vu, la grande idée de DESCARTES. Cette imagination vaſte & profonde avoit conſtruit un ſyſtême de ſcience univerſelle dont toutes les parties ſe tenoient, & qui toutes ſe rapportoient à l'homme. Il avoit placé l'homme au milieu de cet Univers intelligible ; c'étoit l'homme qui étoit le centre de tous ces cercles immenſes tracés autour de lui, & qui paſſoient par tous les points de la nature. DESCARTES ſentoit bien toute l'étendue d'un pareil plan, & il n'imaginoit pas pouvoir le remplir ſeul ; mais preſſé par le temps, il ſe hâtoit d'en exécuter quelques parties: & croyoit que les ſiecles & le genre humain acheveroient le reſte. Il invitoit les hommes de toutes les Nations & de tous les ſiecles à s'unir enſemble ; & pour raſſembler tant de forces diſperſées, pour faire diſparoître les diſtances, pour faciliter la correſpondance rapide des eſprits dans les lieux & dans les temps, il oſa concevoir l'idée d'une Langue univerſelle qui établiroit des ſignes généraux pour toutes les penſées, de même qu'il y en a pour exprimer tous les nombres ; projet auſſi ſingulier que hardi, que pluſieurs Philoſophes célebres ont renouvellé, qui ſans doute a donné à Leibnitz l'idée d'un alphabet des penſées humaines ; & qui, s'il eſt exécuté un jour, ſera probablement l'époque d'une révolution dans l'eſprit humain.

J'ai tâché de ſuivre DESCARTES dans tous ſes ouvrages ; j'ai parcouru preſque toutes les idées de cet homme extraordinaire ; j'en ai développé

quelques-unes ; j'en ai indiqué d'autres. Il a été aiſé de ſuivre la marche de ſa philoſophie & d'en ſaiſir l'enſemble. On l'a vu commencer par tout abattre, afin de tout reconſtruire ; on l'a vu jeter des fondements profonds ; s'aſſurer de l'évidence & des moyens de la reconnoître ; deſcendre dans ſon ame pour s'élever à Dieu ; de Dieu redeſcendre à tous les Etres créés ; attacher à cette cauſe tous les principes de ſes connoiſſances ; ſimplifier ces principes pour leur donner plus de fécondité & d'étendue, car c'eſt la marche du génie comme de la nature ; appliquer enſuite ces principes à la théorie des planetes, aux mouvements des cieux, aux phénomenes de la terre, à la nature des éléments, aux prodiges des météores, aux effets & à la marche de la lumiere, à l'organiſation des corps brutes, à la vie active des êtres animés ; terminant enfin cette grande courſe par l'homme, qui étoit l'objet & le but de ſes travaux ; développant par-tout des loix méchaniques qu'il a devinées le premier, deſcendant toujours des cauſes aux effets, enchaînant tout par des conſéquences néceſſaires, joignant quelquefois l'expérience aux ſpéculations ; mais alors même maîtriſant l'expérience par le génie, éclairant la phyſique par la géométrie, la géométrie par l'algebre, l'algebre par la logique, la médecine par l'anatomie, l'anatomie par les méchaniques ; ſublime même dans ſes fautes, méthodique dans ſes égarements (32), utile par ſes erreurs, forçant

(32) Après avoir parcouru le tableau général des découvertes & des penſées de Deſcartes ſur toutes les ſciences, il ne ſeroit peut-être pas inutile d'indiquer en peu de mots quelle a été la ſource de ſes erreurs,

l'admiration & le reſpect, lors même qu'il ne peut forcer à penſer comme lui.

& comment un homme d'un génie ſi extraordinaire a pu s'égarer. On a vu qu'il avoit commencé par douter de tout. Il étoit vivement frappé de cet amas d'erreurs, qui compoſoit, pour ainſi dire, la raiſon des hommes. La plupart de ces préjugés lui paroiſſoient nés du rapport des ſens; & ce n'étoit que par des méditations profondes & des ſpéculations intellectuelles qu'il étoit parvenu lui-même à s'en délivrer. Il commença donc par croire que les ſens étoient des guides trompeurs pour la raiſon humaine, & que leur rapport ne pouvoit aſſurer d'aucune vérité. Ce fut là, ſi l'on oſe le dire, la premiere erreur de ce grand homme, & celle qui le mena a toutes les autres. Un peu plus de réflexions lui auroit aiſément fait voir que ce ne ſont pas nos ſens qui nous trompent, mais le jugement que nous portons de nos ſenſations, jugement tout-à-fait étranger aux ſenſations mêmes. Deſcartes, perſuadé que les ſens ne pouvoient être un moyen aſſuré de connoître, remonta plus haut. Il crut qu'il y avoit dans l'ame des principes fixes, auxquels toutes les vérités étoient attachées, & d'après leſquels elle devoit juger & rectifier tous les rapports de ſes ſens. L'ame n'avoit pu ſe donner ces principes à elle-même. Ils étoient donc l'ouvrage de Dieu. Parvenu ainſi aux idées innées, Deſcartes dut ſe tromper ſur la nature des idées ſimples; & cette erreur étoit encore de la plus grande conſéquence; car puiſqu'il faut que l'eſprit humain dans ſes opérations aille toujours du plus ſimple au plus compoſé, il eſt très-important de ſavoir quelles ſont ces idées ſimples par où il faut commencer. La vraie métaphyſique nous apprend que les idées ſimples ſont les premieres qui réſultent des ſens & de la réflexion. Deſcartes au contraire devoit croire d'après ſon ſyſtême que c'étoient des notions abſtraites, c'eſt-à-dire, des principes. Dès-lors il dut rejetter l'étude des faits pour les principes. Il dut commencer par les cauſes, au-lieu de commencer par les effets. Auſſi telle a été ſa marche. Il commença la chaîne de ſa philoſophie par la premiere cauſe, qui eſt Dieu. De ce ſommet élevé

Si on cherche les grands Hommes modernes avec qui on peut le comparer, on en trouvera trois, Bacon, Leibnitz & Newton. Bacon parcourut toute la ſurface des connoiſſances humaines; il jugea les ſiecles paſſés, & alla au-

---

il crut embraſſer toutes les cauſes générales; & liant toujours ſes idées les unes aux autres, il s'imagina pouvoir de quelques principes détruire toutes les vérités poſſibles. Celui qui avoit d'abord douté de tout, voulut alors tout expliquer. Le plaiſir oiſif de la méditation entraîna ce grand homme; & laiſſant à d'autres le travail obſcur & lent des obſervations ſubalternes, il ne s'occupa plus qu'à voir l'univers en grand: mais malheureuſement la vérité n'eſt pour l'homme que le réſultat d'une infinité de détails. Dès ce moment il eſt aiſé de voir comment de conſéquence en conſéquence, Deſcartes dut parvenir à des erreurs bien enchaînées. D'abord les grands principes de la nature ſont & ſeront peut-être éternellement cachés à l'homme. Comment les deviner? Comment lier enſuite toutes les parties du ſyſtême de l'Univers, ſans qu'il y ait jamais de vuide? Quand Deſcartes trouvoit la chaîne interrompue, n'étoit-il pas obligé d'y ſuppléer par la conjecture? Dès-lors l'eſprit de ſyſtême prenoit la place de la vérité. Enfin ſuivant cette marche, il falloit commencer par définir pour connoître. Mais la notion générale n'étant que la collection des idées particulieres, comment raſſembler ces idées que par l'étude des faits? On voit donc qu'il étoit néceſſaire que Deſcartes ſe trompât. C'eſt l'abus des notions abſtraites, c'eſt une fauſſe application de la métaphyſique à l'étude de la nature, qui l'a égaré, comme elle avoit égaré avant lui Pythagore, Ariſtote & Platon. Je ne finirai point cet article ſans remarquer que Deſcartes eſt parti du même point que Bacon, du doute général ou du renverſement de toutes les idées anciennes. Mais tous deux ont pris des routes oppoſées; l'un celle des connoiſſances acquiſes par les ſens, l'autre celle des ſpéculations intellectuelles. Newton eſt venu, qui, averti par la logique de Deſcartes, a repris la route de Bacon; & c'eſt aujourd'hui celle que l'on ſuit dans toute l'Europe.

devant des ſiecles à venir ; mais il indiqua plus de grandes choſes qu'il n'en exécuta ; il conſtruiſit l'échafaud d'un édifice immenſe, & laiſſa à d'autres le ſoin de conſtruire l'édifice. Leibnitz fut tout ce qu'il voulut être ; il porta dans la Philoſophie une hauteur d'intelligence digne des ouvrages de Dieu : mais il ne traita la ſcience de la nature que par lambeaux ; & ſes ſyſtêmes métaphyſiques ſemblent plus faits pour étonner & accabler l'homme que pour l'éclairer. Newton a créé une optique nouvelle, & demontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de ce grand homme ; mais je remarque ſeulement tous les ſecours qu'il a eus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avoit donné la théorie de la peſanteur ; Képler, les loix des aſtres dans leurs révolutions ; Huyghens, la combinaiſon & les rapports des forces centrales & des forces centrifuges ; Bacon, le grand principe de remonter des phénomenes vers les cauſes ; Descartes, ſa méthode pour le raiſonnement, ſon analyſe pour la géométrie, une foule innombrable de connoïſſances pour la phyſique, & plus que tout cela peut-être, la deſtruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de raſſembler toutes ces forces étrangeres, d'y joindre les ſiennes propres qui étoient immenſes, & de les enchaîner toutes par les calculs d'une géométrie auſſi ſublime que profonde. Si maintenant je rapproche Descartes de ces trois Hommes célebres, j'oſerai dire qu'il avoit des vues auſſi nouvelles & bien plus étendues que Bacon ; qu'il a eu l'éclat & l'immenſité du génie de Leibnitz, mais bien plus de conſiſtance & de réalité dans ſa grandeur ;

qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, parce qu'il a créé une partie de Newton, & qu'il n'a été crée que par lui-même ; parce que, ſi l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités ; Géometre auſſi ſublime, quoiqu'il n'ait point fait un auſſi grand uſage de la géométrie ; plus otiginal par ſon génie, quoique ce génie l'ait ſouvent trompé ; plus univerſel dans ſes connoiſſances comme dans ſes talents, quoique moins ſage & moins aſſuré dans ſa marche ; ayant peut-être en étendue ce que Newton avoit en profondeur ; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour ſuivre les détails, tandis que Newton donnoit aux plus petits détails l'empreinte du génie ; moins admirable ſans doute pour la connoiſſance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par ſa grande influence ſur les eſprits & ſur les ſiecles.

C'eſt ici le vrai triomphe de DESCARTES. C'eſt là ſa grandeur. Il n'eſt plus ; mais ſon eſprit vit encore. Cet eſprit eſt immortel ; il ſe répand de nation en nation, & de ſiecle en ſiecle. Il reſpire à Paris, à Londres, à Berlin, à Leipſik, à Florence. Il pénétre à Petersbourg ; il pénétrera un jour juſques dans ces climats où le genre humain eſt encore ignorant & avili ; peut-être il fera le tour de l'univers.

On a vu dans quel état étoient les ſciences au moment où DESCARTES parut ; comment l'autorité enchaînoit la raiſon ; comment l'être qui penſe avoit renoncé au droit de penſer. Il en eſt des eſprits comme de la nature phyſique : l'engourdiſſement en eſt la mort : il faut de l'agitation & des ſecouſſes. Il vaut mieux que les vents ébranlent l'air par des tempêtes, que ſi tout demeuroit dans un éternel repos. DES-

CARTES donna l'impulſion à cette maſſe immobile. Ce mouvement cauſa plus d'un naufrage ; mais la nature languiſſante fut ranimée, les reſſorts affaiſſés ſe releverent, & la vie circula. Quel fut l'étonnement de l'Europe, lorſqu'on vit paroître tout-à-coup cette Philoſophie ſi hardie & ſi nouvelle ! Peignez-vous des eſclaves qui marchent courbés ſous le poids de leurs fers : ſi tout-à-coup un d'entr'eux, jaloux des droits de l'homme défigurés en lui, briſe ſa chaîne d'indignation, & fait retentir à leurs oreilles le nom doux & ſacré de liberté, ils s'agitent, ils frémiſſent, ils ſecouent leurs fers, & des débris de leurs chaînes rompues, ils accablent leurs tyrans. Tel eſt le mouvement qui ſe fit dans les eſprits d'un bout de l'Europe à l'autre. Cette maſſe nouvelle de connoiſſances que DESCARTES y avoit jettée, ſe joignit à la fermentation de ſon eſprit. Réveillé par de ſi grandes idées, & par un ſi grand exemple, chacun appelle ſon ame & juge ſes penſées. Chacun diſcute ſes opinions. La raiſon de l'univers n'eſt plus celle d'un homme qui exiſtoit il y a quinze ſiecles, elle eſt dans l'ame de chacun ; elle eſt dans l'évidence & dans la clarté des idées. La penſée eſclave depuis deux mille ans, ſe releve avec un noble orgueil, & avec la conſcience de ſa grandeur. De toutes parts on crée des principes, & on les ſuit. On interroge la nature, & non plus les hommes. La France, l'Italie, l'Allemagne & l'Angleterre travaillent ſur le même plan. La methode même de DESCARTES apprend à connoître & à combattre ſes erreurs. Tout ſe perfectionne, ou du moins tout avance. Les mathématiques deviennent plus fécondes, les méthodes plus ſimples. L'algebre portée ſi loin par DESCARTES, eſt perfectionnée par

Halley, & le grand Newton y ajoute encore. L'analyſe eſt appliquée au calcul de l'infini, & produit une nouvelle branche de géométrie ſublime. Pluſieurs hommes célebres portent cet édifice à une hauteur immenſe : l'Allemagne & l'Angleterre ſe diviſent ſur cette grande découverte, comme l'Eſpagne & le Portugal ſur la conquête des Indes. L'application de la Géométrie à la Phyſique devient plus étendue & plus vaſte. Newton fait ſur les mouvements des corps céleſtes, ce que DESCARTES avoit fait ſur la dioptrique, & ſur quelques parties des météores. Les loix de Képler ſont démontrées par le calcul. La marche elliptique des planetes eſt expliquée. La gravitation univerſelle étonne l'univers par la fécondité & la ſimplicité de ſon principe. Cette application de la Géométrie s'étend à toutes les branches de la Phyſique, depuis l'équilibre des liqueurs, juſqu'aux derniers balancements des cometes dans leurs routes les plus écartées. Ces aſtres errants ſont mieux connus. DESCARTES les avoit tirés pour jamais de la claſſe des météores, en les fixant au nombre des planetes. Newton rend compte de l'excentricité de leurs orbites. Halley, d'après quelques points donnés, détermine le cours, & fixe la marche de vingt-quatre cometes. Les inégalités de la Lune ſont calcu'ées. On découvre l'anneau & les ſatellites de Saturne. On fait des ſatellites de Jupiter l'uſage le plus important pour la navigation. Les cieux ſont connus comme la terre. La terre change de forme ; ſon équateur s'éleve, & ſes poles s'applatiſſent ; & la différence de ſes deux diametres eſt meſurée. Des obſervatoires s'élevent auprès des digues de la Hollande, ſous le ciel de Stokholm, & parmi les glaces de la

Ruſſie. Toutes les ſciences ſuivent cette impulſion générale. La Phyſique particuliere créée par le génie de DESCARTES, s'étend, & affermit ſa marche par les expériences. Il eſt vrai qu'il avoit peu ſuivi cette route; mais ſa méthode, plus puiſſante que ſon exemple, devoit y ramener. Les prodiges de l'électricité ſe multiplient. Les déclinaiſons de l'aiguille aimantée s'obſervent ſelon la différence des lieux & des temps. Halley trace dans toute l'étendue du globe, une ligne qui ſert de point fixe, où la déclinaiſon commence, & qui, bien conſtatée, peut-être pourroit tenir lieu de longitude. L'optique devient une ſcience nouvelle, par les découvertes ſublimes ſur les couleurs. La dioptrique de DESCARTES n'eſt plus la borne de l'eſprit humain. L'art d'agrandir la vue s'étend. On ſubſtitue, pour lire dans les cieux, les métaux aux verres, & la réflexion de la lumiere à la réfraction. La chymie, qui auparavant étoit preſque iſolée, s'unit aux autres ſciences. On l'applique à la fois à la Phyſique, à l'Hiſtoire naturelle, & à la Médecine. La circulation du ſang découverte par Harvey, embraſſée & défendue par DESCARTES, devient la ſource d'une foule de vérités. Le méchaniſme du corps humain eſt étudié avec plus de zele & de ſuccès. On découvre des vaiſſeaux inconnus & de nouveaux réſervoirs. Borelli tente d'aſſujettir au calcul géométrique les mouvements des animaux. Leuwenhoek, le microſcope à la main, ſurprend ces atômes vivants qui ſemblent être les éléments de la vie de l'homme. Ruyſch perfectionne l'art de donner par des injections une nouvelle vie à ce qui eſt mort. Malpighi tranſporte l'anatomie aux plantes, & remplit un projet que DESCARTES n'avoit pas eu le temps

d'exécuter. Son génie reſpire encore après lui dans la métaphyſique. C'eſt lui qui, dans Mallebranche, démêle les erreurs de l'imagination & des ſens. C'eſt lui qui, dans Loke, combat & détruit les idées innées, fait l'analyſe de l'eſprit humain, & poſe d'une main hardie les limites de la raiſon. C'eſt lui qui, de nos jours, a attaqué & renverſé les ſyſtêmes (33). Son in-

(33) On va donner une notice très-courte de tous les Philoſophes célebres cités dans cet endroit, avec l'époque de leur naiſſance & de leur mort. Les dates ſont utiles en ce qu'elles ſervent à fixer les idées.

Newton eſt trop connu pour qu'on en parle. Le nommer, c'eſt en faire l'éloge. Il naquit en 1642, huit ans avant la mort de Deſcartes. Il publia ſes principes mathématiques, ou ſon ſyſtême de l'attraction, en 1687, ſon optique, ou ſes découvertes ſur les couleurs, en 1704. Il mourut en 1727, âgé de 85 ans. Il avoit toujours été traité avec la plus grande diſtinction par la Reine Anne qui le fit Chevalier, & par le Roi Georges. Il fut enterré à Weſtminſter dans un lieu, dit M. de Fontenelle, qui avoit été ſouvent refuſé à la plus haute nobleſſe. Il avoit joui pendant près de trente ans d'une Charge très-conſidérable, & laiſſa en mourant ſept cent mille livres de bien.

Halley, célebre Aſtronome, né à Londres en 1656, ſix ans après la mort de Deſcartes, intime ami de Newton, & digne de l'être. Il perfectionna l'algebre après Deſcartes, dreſſa des tables aſtronomiques, donna une théorie des cometes, entreprit un très-grand nombre de voyages ſur mer pour faire de nouvelles découvertes, traça dans toute l'étendue du globe une ligne où commence la déclinaiſon de l'aiguille. Il mourut en 1742, à 86 ans.

Léibnitz, né à Leipſick en 1646, homme d'une érudition immenſe, qui eut tous les goûts & toutes les eſpeces de génie. Il publia en 1674 ſes regles pour le calcul de l'infini. L'Angleterre lui diſputa l'honneur de cette invention qu'elle attribuoit à Newton. Ce procès

fluence ne s'eſt point bornée à la Philoſophie. Semblable à cette ame univerſelle des Stoïciens

---

fixa long-temps les yeux de l'Europe. On croit, pour l'honneur de l'eſprit humain, que ces deux grands hommes étoient chacun inventeurs de leur côté. Le génie de Léibnitz eſt aſſez connu ; voici un trait de ſon eſprit. Il alloit un jour par mer de Veniſe à une ville voiſine, c'étoit dans une petite barque où il ſe trouvoit ſeul & ſans ſuite. Il s'éleva une furieuſe tempête. Le Pilote Italien le prenant pour un hérétique, crut qu'il étoit cauſe de ce malheur. En conſéquence il propoſa à ſes camarades de le jeter dans la mer. Léibnitz qui heureuſement les entendit, tira auſſi-tôt de ſa poche un chapelet & le tourna entre ſes mains d'un air dévot. C'eſt ce qui le ſauva. On a vu comment Deſcartes ſe tira d'affaire dans une circonſtance à peu près ſemblable. L'un dut la vie à ſon chapelet, & l'autre à ſon courage. Léibnitz eſt mort en 1716.

Huyghens, dont il eſt ſouvent parlé dans cet ouvrage, grand Aſtronome & grand Géometre, fils d'un des amis les plus intimes de Deſcartes, né à la Haye en 1629, attiré en France par M. de Colbert, qui lui fit donner une forte penſion. C'eſt lui qui le premier découvrit l'anneau de Saturne & le troiſieme Satellite. Il appliqua auſſi le premier le pendule aux horloges, & en rendit toutes les vibrations égales par le moyen de la cycloïde. Il perfectionna les téleſcopes, & fit pluſieurs découvertes utiles. Il mourut à la Haye en 1695, âgé de 66 ans.

Harvey, célebre Médecin Anglois, né en 1577, dix-neuf ans avant Deſcartes. On ſait qu'il découvrit, ou du moins qu'il démontra le premier la circulation du ſang. Toute la vieille école de médecine ſe déchaîna, comme elle le devoit contre cette nouveauté. Deſcartes, que le mot de nouveauté n'effrayoit pas ; s'en déclara hautement le défenſeur, & en donna de nouvelles démonſtrations. Harvey mourut en 1657, ſept ans après Deſcartes, âgé de 80 ans. Il avoit été Médecin du malheureux Charles I.

Borelli, célebre Profeſſeur de Philoſophie & de mathématiques, né à Naples en 1608, mort à Rome en

répandue dans toute la nature, & agitant toute ſa maſſe, l'eſprit de DESCARTES eſt par-

---

1679. On a de lui un traité fameux ſur le mouvement des animaux. Il eſt le premier qui ait appliqué la géométrie aux corps organiſés.

Leuwenhoek, fameux obſervateur, paſſa plus de ſoixante ans à faire des microſcopes & à s'en ſervir. Il a fait pluſieurs obſervations microſcopiques ſur le nerf optique, ſur le ſang, ſur la ſeve des plantes, ſur la texture des arbres. Mais ce qui l'a rendu le plus célebre, c'eſt la découverte des animaux ſpermatiques, qui nagent en une quantité prodigieuſe dans la liqueur deſtinée à les porter. Il paroît que l'époque de cette découverte eſt l'an 1677. Harſoëker, beaucoup plus jeune que lui, & qui n'avoit alors que vingt-un ans, la lui diſputa, & prétendit l'avoir faite le premier en 1674. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il ne la publia point alors: c'étoit un procès à peu près ſemblable à celui de Léibnitz & de Newton ſur un objet très-différent.

Ruyſch, un des plus grands hommes de la Hollande, Anatomiſte, Médecin & Naturaliſte. Il porta à la plus grande perfection l'art d'injecter, qui avoit été inventé par Graaf & par Swammerdam. Perfectionner ainſi, c'eſt être ſoi-même inventeur. Sa méthode n'a jamais été bien connue. Il eut un cabinet qui fut long-temps l'admiration de tous les étrangers, & une des merveilles de la Hollande. Ce cabinet étoit compoſé d'une très-grande quantité de corps injectés & embaumés, dont les membres avoient toute leur molleſſe, & qui conſervoient un teint fleuri, ſans deſſéchement & ſans rides. Les momies de M. Ruyſch prolongeoient en quelque ſorte la vie, dit M. de Fontenelle, au-lieu que celles de l'ancienne Egypte ne prolongeoient que la mort. On eût dit que c'étoient des hommes endormis, prêts à parler à leur reveil. Pour embellir ce ſpectacle, il y avoit mêlé pluſieurs animaux curieux, avec des bouquets de plantes auſſi injectées & des coquillages très-rares, le tout orné d'inſcriptions tirées des meilleurs Poëtes. Le Czar Pierre, à ſon premier voyage en Hollande en 1698, fut tranſporté de ce

tout. On l'a appliqué aux Lettres & aux Arts comme aux Sciences. Si dans tous les genres

---

ſpectacle. Il baiſa avec tendreſſe le corps d'un petit enfant encore aimable, & qui ſembloit lui ſourire. A ſon ſecond voyage en 1717 il acheta le cabinet & l'envoya à Petersbourg. C'étoit une conquête digne d'un Souverain. Ruyſch, qu'un de ſes confreres appelloit modeſtement *le plus miſérable des Anatomiſtes*, & que l'Europe appelloit *le plus grand*, étoit né à la Haye en 1638, douze ans avant la mort de Deſcartes, & mourut à Amſterdam en 1731, âgé de 93 ans.

Malpighi, célebre Anatomiſte Italien, & Profeſſeur en Médecine, né à Bologne en 1628, mort à Rome en 1694. Un de ſes plus beaux ouvrages eſt ſon anatomie des plantes. Deſcartes avoit eu la même idée.

Mallebranche, un des plus grands Philoſophes de ſon ſiecle, un des plus célebres diſciples de Deſcartes, né à Paris en 1638. Juſqu'à 26 ans il s'étoit appliqué à l'étude des langues & de l'hiſtoire. A cet âge, étant dans la boutique d'un Libraire, il tomba par hazard ſur le *traité de l'homme* de Deſcartes. Il le feuilleta, entrevit une ſcience dont il n'avoit point d'idée, & ſe ſentit né pour elle. Il acheta le Livre, le lut avec empreſſement, & même avec un tel tranſport, qu'il lui en prenoit des battements de cœur qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre ſa lecture. L'inviſible & inutile vérité, dit M. de Fontenelle, n'eſt pas accoutumée à trouver tant de ſenſibilité parmi les hommes, & les objets les plus ordinaires de leurs paſſions ſe tiendroient heureux d'y en trouver autant. Dès-lors Mallebranche abandonna toute autre étude pour la philoſophie de Deſcartes. Au bout de dix années, il avoit compoſé ſon Livre *de la recherche de la vérité*. L'Auteur y eſt carthéſien, dit encore M. de Fontenelle; mais il l'eſt comme Deſcartes. Il ne paroît pas l'avoir ſuivi, mais rencontré. Il mourut en 1715, âgé de 78 ans.

Locke, un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Angleterre, né en 1632 pendant les guerres civiles de Charles premier, il fut élevé dans l'Univerſité

on

on va ſaiſir les premiers principes ; ſi la métaphyſique des arts eſt créée ; ſi on a cherché dans les idées éternelles de la nature, les reples du goût pour tous les pays & pour tous les ſiecles ; ſi on a ſecoué cette ſuperſtition antique qui jugeoit mal, parce qu'elle admiroit trop, & donnoit des entraves au génie, en reſſerrant trop ſa ſphere ; ſi on porte le flambeau dans l'intérieur de toutes nos connoiſſances ; ſi l'eſprit fermente & s'agite pour reculer toutes les bornes ; ſi on veut ſavoir ſur tous les objets le degré de vérité qui appartient à l'homme ; c'eſt là l'ouvrage de DESCARTES. L'Aſtronome, le Géometre, le Métaphyſicien, le Grammairien, le Moraliſte, l'Orateur, le Politique, le Poëte, tous ont une portion de cet eſprit qui les anime. Il a guidé également Paſcal & Corneille, Locke & Bourdaloue,

---

d'Oxford, & ſentit de bonne heure le vuide de tout ce qu'on enſeignoit alors. Les premiers Livres qui lui donnerent du goût pour la philoſophie furent ceux de Deſcartes. Sa méthode ſur-tout fit une forte impreſſion ſur lui ; & il eſt très-vrai que c'eſt-là qu'il apprit à le combattre. Comme il étoit ſouvent malade, il voyagea beaucoup pour ſa ſanté. Il demeura aſſez long-temps à Montpellier. Il vint à Paris. Dans un ſéjour qu'il fit en Hollande, il fut accuſé d'avoir fait quelques ouvrages contre le gouvernement d'Angleterre ; & on lui ôta une place qu'il avoit. Dans la ſuite on reconnut que les Livres n'étoient pas de lui : mais la place ne lui fut point rendue. Sous le regne de Guillaume, Prince d'Orange, on lui offrit des emplois conſidéaables qu'il refuſa. En 1695 il fut fait Commis du Commerce & des Colonies Angloiſes, place qui lui rapportoit environ vingt-trois mille livres de notre monnoie. Il s'en démit en 1700, à cauſe de la foibleſſe de ſa ſanté. Il mourut en 1704, âgé de 73 ans.

Newton & Monteſquieu. Telle eſt la trace profonde & l'empreinte marquée de l'homme de génie ſur l'univers. Il n'exiſte qu'un moment; mais cette exiſtence eſt employée toute entiere à quelque grande opération qui étonne la nature, & change la direction des choſes pour pluſieurs ſiecles. Ainſi peut-être, s'il étoit vrai que l'axe incliné de la terre pût être un jour relevé par le mouvement d'un de ces aſtres qui ſouvent ſe rapprochent de nous, ſon paſſage dans notre orbite ſeroit rapide, & à peine de quelques jours; mais les effets de ce paſſage ſeroient éternels, & ſe répandroient ſur des générations qui n'auroient jamais vu luire cet aſtre ſur leur tête (34).

---

(34) En finiſſant ce tableau général de l'influence de l'eſprit de Deſcartes ſur la Géométrie, ſur la Phyſique, ſur les Lettres, ſur les Arts & ſur toutes les Sciences, il doit être permis de faire des vœux pour qu'on applique enfin cet eſprit à la légiſlation & au gouvernement des Etats. L'art de procurer aux Sociétés la plus grande ſomme de bonheur poſſible, eſt une des branches de philoſophie des plus intéreſſantes; & peut-être dans toute l'Europe eſt-elle moins avancée que n'étoit la Phyſique à la naiſſance de Deſcartes. Il y a des préjugés non moins puiſſants à renverſer. Il y a d'anciens ſyſtêmes à détruire. Il y a des opinions & des coutumes funeſtes, & qui n'ont ceſſé de paroître telles que par l'empire de l'habitude. Les hommes réfléchiſſent ſi peu, qu'un mal qui ſe fait depuis cent ans, leur paroît preſque un bien. Ce ſeroit une grande entrepriſe d'appliquer le doute de Deſcartes à ces objets, de les examiner piece à piece, comme il examina toutes ſes idées, de faire une revue générale des Coutumes, des Uſages & des Loix, comme il fit la revue des ſyſtêmes, & de ne juger de tout que d'après ſa grande maxime de l'*évidence*. Cette entrepriſe ſeroit bien digne d'un gouvernement ſage, & qui voudroi

Arrêtons nous maintenant ſur celui à qui ce foible genre humain a eu tant d'obligation, & à qui la poſtérité la plus reculée, ſera encore redevable. Quels honneurs lui a-t-on rendus de ſon vivant? Quelles ſtatues lui a-t on élevées dans ſa patrie? Quelles acclamations retentiſſoient ſur ſon paſſage, dans les pays qu'il habitoit? Quels hommages a-t-il reçus de l'Univers?... Que parlons-nous, d'hommages, & de ſtatues, & d'honneurs? Oublions-nous qu'il s'agit d'un grand homme? Oublions-nous qu'il a vécu parmi des hommes? Parlons plutôt & de la rage des perſécutions, & de l'acharnement de la haine, & des tourments de l'envie, & des noirceurs de la calomnie, & de tout ce qui a été & ſera éternellement le partage de l'homme qui aura le malheur de s'élever au-deſſus de ſon ſiecle. DESCARTES l'avoit prévu. Il connoiſſoit trop les hommes pour ne les pas craindre. Il avoit été averti par l'exemple de Galilée. Il avoit vu dans la perſonne de ce vieillard, la vérité en cheveux blancs chargée de fers, & traînée indignement dans les priſons (35). La

---

rendre les hommes heureux : mais ſeroit-il permis de ſe flatter du ſuccès? Les idées une fois établies, ne ſont-elles pas trop en poſſeſſion de gouverner les hommes? Que de difficultés pour ſecouer un uſage même indifférent! On diroit que les ames ſont ſujettes à cette loi d'inertie qui retient éternellement les corps dans l'état où ils ſe trouvent, ſi une force étrangere ne fait ceſſer leur mouvement ou leur repos.

(35) C'eſt en 1633 que Galilée fut condamné par l'Inquiſition, pour avoir enſeigné le mouvement de la terre. Il y avoit déjà quatre ans que Deſcartes travailloit en Hollande. L'empriſonnement de Galilée fit une ſi forte impreſſion ſur lui, qu'il fut ſur le point de brûler tous ſes papiers. Alors les ouvrages de Deſ-

coupe de Socrate, les chaînes d'Anaxagore, la fuite & l'empoiſonnement d'Ariſtote, les malheurs d'Héraclite, les calomnies inſenſées contre Gerbert, les gémiſſements plaintifs de Roger Bacon ſous les voûtes d'un cachot, l'incendie excité contre Ramus, & les poignards qui l'aſſaſſinerent (36), les buchers allumés en cent

---

cartes n'auroient jamais paru. Il n'eût point fait de révolution. Aucune impulſion donnée aux eſprits. Aucune méthode pour découvrir la vérité. La philoſophie ou n'eût pas été créée, ou l'eût été beaucoup plus tard; & la nature en donnant Deſcartes à l'humanité, lui eût fait un préſent inutile. Voilà ce que l'Inquiſition a penſé coûter aux hommes.

(36) L'hiſtoire de Socrate eſt trop connue; & il eſt inutile d'en parler. Tout le monde ſait qu'il fut l'apôtre & le martyr de la vérité. Anaxagore annonça le premier chez les Grecs une intelligence ſuprême qui avoit donné l'ordre, la vie & les proportions au monde. En conſéquence il fut chargé de fers & traîné en priſon. Sans l'éloquence de Periclès, qui défendit un Sage opprimé, Anaxagore ſubiſſoit le ſort de Socrate. Ariſtote, accuſé dans Athenes par un Prêtre de Cérès, s'enfuit à Chalcis, où fatigué des perſécutions & des calomnies, il s'empoiſonna. Héraclite, cruellement tourmenté dans ſa patrie, ſe retira à la campagne pour rompre tout commerce avec les hommes. Gerbert né en Auvergne dans le dixieme ſiecle, & l'un des plus grands génies qu'aient produit ces ſiecles barbares, fut accuſé d'être magicien, parce qu'il étoit méchanicien, chymiſte & géometre. Il eſt vrai que par la ſuite il devint Pape ſous le nom de Silveſtre II. Roger Bacon, Anglois & Moine, homme encore plus ſupérieur à ſon ſiecle, & qui par ſon génie devina pluſieurs découvertes des ſiecles ſuivants, fut accuſé d'être ſorcier comme Gerbert, à cauſe de ſes inventions méchaniques. Dans un voyage qu'il fit à Rome, ſon Général le fit mettre au cachot. Il y reſta juſqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il n'y a point de magie à ſavoir les mathématiques. Il mourut en 1294. Ramus,

lieux pour conſumer des malheureux qui ne penſoient pas comme leurs concitoyens, tant d'autres qui avoient été errants & proſcrits ſur la terre, ſans aſyle & ſans protecteurs, emportant avec eux, de pays en pays, la vérité fugitive & bannie du monde, tout l'avertiſſoit du danger qui le menaçoit; tout lui crioit que le dernier des crimes que l'on pardonne, eſt celui d'annoncer des vérités nouvelles. Mais la vérité, ſemblable au feu qui agit en tout ſens pour rompre ſa priſon, fait effort pour ſe répandre. Elle n'eſt point à l'homme qui la conçoit; elle appartient à l'Univers, & cherche à s'y élancer. DESCARTES crut même qu'il en devoit compte au Dieu qui la lui donnoit. Il ſe dévoua donc (37); & graces aux paſſions humaines, il ne

un des hommes les plus ſavans du ſeizieme ſiecle, fut dénoncé comme criminel d'Etat devant François premier, parce qu'il combattoit Ariſtote & invitoit les Savants à faire des découvertes nouvelles. On le perſécuta; on le flétrit; on brûla ſes Livres; on lui défendit d'enſeigner dans le royaume. Enfin à la S. Barthelemi, ſes ennemis profiterent de cette malheureuſe occaſion pour le faire aſſaſſiner. Il ſeroit très-aiſé de groſſir cette liſte: mais tous les noms qu'on pourroit y ajouter, n'apprendroient rien de plus.

(37) Il eſt très-ſûr que Deſcartes prévit toutes les perſécutions qui l'attendoient. Il avoit ſouvent réſolu de ne rien faire imprimer, & il ne céda jamais qu'aux plus preſſantes ſollicitations de ſes amis. Souvent il regretta ſon loiſir qui lui échappoit pour un vain fantôme de gloire. Newton après lui eut le même ſentiment; & au milieu des querelles philoſophiques, il ſe reprocha plus d'une fois d'avoir perdu ſon repos. Ainſi les hommes qui ont le plus éclairé le genre humain, ont été forcés à s'en repentir. Au reſte Deſ-

tarda point à recueillir les fruits de ſa généreuſe réſolution.

Il y avoit alors en Hollande un de ces hommes qui ſont offuſqués de tout ce qui eſt grand, qui, aux vues étroites de la médiocrité, joignent toutes les hauteurs du deſpotiſme, inſultent à ce qu'ils ne comprennent pas, couvrent leur foibleſſe par leur audace, & leur baſſeſſe par leur orgueil, intrigants fanatiques, pieux calomniateurs, qui prononcent ſans ceſſe le mot de Dieu & l'outragent, n'affectent de la Religion que pour nuire, ne font ſervir le glaive des loix qu'à aſſaſſiner, ont aſſez de crédit pour inſpirer des fureurs ſubalternes, eſpeces de monſtres nés pour perſécuter & pour haïr, comme le tigre eſt né pour dévorer. Ce fut un

---

cartes ne fut jamais plus Philoſophe que lorſque ſes ennemis l'étoient le moins. Il n'avoit point ce fanatiſme ardent qui annonce avec hauteur des vérités nouvelles comme nouvelles, & qui veut paroître le précepteur du genre humain. L'enthouſiaſme peut embraſer quelques têtes; mais il avertit les hommes froids de ſe tenir ſur leur garde. Deſcartes crut donc qu'il valoit mieux miner inſenſiblement les barrieres, que les renverſer avec éclat. Il voulut cacher la vérité, comme on cache l'erreur. Il tâcha de perſuader que ſes principes étoient les mêmes que ceux d'Ariſtote. Sans ceſſe il recommandoit la modération à ſes diſciples. Mais il s'en falloit bien que ſes diſciples fuſſent auſſi philoſophes que lui. Ils étoient trop ſenſibles à la gloire de ne pas penſer comme le reſte des hommes. La perſécution les animoit encore & ajoutoit à l'enthouſiaſme. Deſcartes eût conſenti à être ignoré pour être utile: mais ſes diſciples jouiſſoient avec orgueil des lumieres de leur maître, & inſultoient à l'ignorance qu'ils avoient à combattre. Ce n'étoit pas le moyen d'avoir raiſon.

de ces hommes qui s'éleva contre DESCARTES (38). Il ne ſeroit peut-être pas inutile à l'hiſtoire

(38) Gisbert Voëtius, fameux Théologien Proteſtant & Miniſtre d'Utrecht, né en 1589 & mort en 1676. Il vécut quatre vingt-ſept ans, tandis que Deſcartes mourut à cinquante-quatre. Il étoit tel qu'on l'a peint dans ce diſcours. On ſe reprocheroit même de calomnier la mémoire d'un méchant homme. Tout ce qu'on raconte de ſes perſécutions contre Deſcartes eſt exactement tiré de l'hiſtoire. Il commença ſes hoſtilités en 1639 par des theſes ſur l'Athéiſme. Deſcartes n'y étoit point nommé : mais on avoit eu ſoin d'y inſérer toutes ſes opinions comme celles d'un Athée. En 1640, ſecondes & troiſiemes theſes, où étoit renouvellée la même calomnie. Régius, diſciple de Deſcartes, & Profeſſeur de Médecine, ſoutenoit la circulation du ſang. Autre crime contre Deſcartes. On joignit cette accuſation à celle de l'Athéiſme. Ordonnance des Magiſtrats qui défendent d'introduire des nouveautés dangereuſes. En 1641 Voëtius ſe fait élire Recteur de l'Univerſité d'Utrecht. N'oſant point encore attaquer le maître, il veut d'abord faire condamner le diſciple comme hérétique. Quatriemes theſes publiques contre Deſcartes. En 1642 décret des Magiſtrats pour défendre d'enſeigner la philoſophie nouvelle. Cependant les libelles pleuvoient de toute part ; & le Philoſophe étoit tranquille au milieu des orages, s'occupant en paix de ſes méditations. En 1643 Voëtius eut recours à des troupes auxiliaires. Il alla les chercher dans l'Univerſité de Groningue, où un nommé *Schookius* s'aſſocia à ſes fureurs. C'étoit un de ces méchants ſubalternes qui n'ont pas même l'audace du crime, & qui trop lâches pour l'attaquer par eux-mêmes, ſont aſſez vils pour nuire ſous les ordres d'un autre. Il débuta par un gros Livre contre Deſcartes, dont le but étoit de prouver que la nouvelle philoſophie menoit droit au *ſcepticiſme*, à *l'athéiſme* & à la *phrénéſie*. Deſcartes crut enfin qu'il étoit temps de répondre. Il avoit déja écrit une petite lettre ſur Voëtius : & celui-ci n'avoit pas manqué de la faire condamner, comme injurieuſe & attentatoire à la

de l'eſprit humain & des paſſions, de peindre toutes les intrigues & la marche de ce perſécu-

---

Religion réformée, dans la perſonne d'un de ſes principaux Paſteurs. Dans ſa réponſe contre le nouveau Livre, Deſcartes ſe propoſoit trois choſes; d'abord de ſe juſtifier lui-même, car juſqu'alors il n'avoit rien répondu à plus de douze libelles; enſuite de juſtifier ſes amis & ſes diſciples; enfin de démaſquer un homme auſſi odieux que Voëtius, qui par une ignorance hardie, & ſous le maſque de la religion, ſéduiſoit la populace & aveugloit les Magiſtrats. Mais les eſprits étoient trop échauffés; il ne réuſſit point. Sentence contre Deſcartes, où ſes lettres ſur Voëtius ſont déclarées libelles diffamatoires. Ce fut alors que les Magiſtrats travaillerent à lui faire ſon procès ſecrettement, & ſans qu'il en fût averti. Leur intention étoit de le condamner comme Athée & comme Calomniateur; comme Athée, parce qu'il avoit donné de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu; comme Calomniateur, parce qu'il avoit repouſſé les calomnies de ſes ennemis. Voilà, dans de certains moments, quelle eſt la juſtice des hommes. Deſcartes apprit par une eſpece de hazard qu'on lui faiſoit ſon procès. Il s'adreſſa à l'Ambaſſadeur de France, qui heureuſement, par l'authorité du Prince d'Orange, fit arrêter les procédures déjà très-avancées. Il ſut alors toutes les noirceurs de ſes ennemis: il ſut toutes les intrigues de Voëtius. Ce ſcélérat, pour faire circuler le poiſon, avoit répandu dans toutes les compagnies d'Utrecht des hommes chargés de le décrier. Il vouloit qu'on ne prononçât ſon nom qu'avec horreur. On le peignoit aux Catholiques comme Athée, aux Proteſtants comme ami des Jéſuites. Il y avoit dans tous les eſprits une ſi grande fermentation, que perſonne n'oſoit plus ſe déclarer ſon ami. Il eſt donc des temps où l'innocence même du grand homme eſt abandonnée, & où l'on n'a pas même le courage d'élever pour lui une voix timide! En liſant l'hiſtoire des perſécutions qu'eſſuya Deſcartes, on pourroit demander s'il eſt du devoir du Philoſophe, de ſacrifier ſon repos pour enſeigner la vérité aux hommes. Qui oſera décider

teur; de le faire voir, du moment qu'il conçut le deſſein de perdre DESCARTES, travaillant d'abord ſourdement & en ſilence; ſemant dans les eſprits des idées & des ſoupçons vagues d'athéiſme; nourriſſant ces ſoupçons par des libelles & des noirceurs anonymes; ſuivant de l'œil & ſans ſe découvrir les progrès de la fermentation générale; au moment d'éclater, briguant la premiere place de ſon Corps, afin de pouvoir joindre l'autorité à la haine; alors marchant à découvert, armant contre DESCARTES & le peuple & les Magiſtrats, & les fureurs ſacrées des Miniſtres; le peignant à tous les yeux comme un Athée qui commençoit par briſer les autels, & finiroit par bouleverſer l'Etat; invoquant à grands cris la Religion & les Loix. Il faudroit raconter comment ce grand homme fut cité au ſon de la cloche, & ſur le point d'être traîné comme un vil criminel; comment enſuite, pour lui ôter même la reſſource de ſe juſtifier, on travailla à le condamner en ſilence, & ſans qu'il en pût être averti; comment ſon affreux perſécuteur, s'il ne pouvoit le perdre tout-à-fait, vouloit du moins le faire proſcrire de la Hollande, vouloit faire conſumer dans les flammes ces livres d'un athée, où l'athéiſme eſt combattu; comment il avoit déjà tranſigé avec le bourreau d'Utrecht pour qu'on allumât un feu d'une hauteur extraordinaire, afin de mieux frapper les yeux du peuple.

---

cette queſtion? Qui parmi nous ſe croit aſſujetti à un devoir ſi noble? Qui même a le courage de le concevoir? Un Miſanthrope demanderoit: les hommes en valent-ils la peine? Non, ſans doute, répondroit un autre, mais la vérité!

Le Barbare eût voulu que la flamme du bûcher pût être apperçue en même-temps de tous les lieux de la Hollande, de la France, de l'Italie, & de l'Angleterre. Déjà même il ſe préparoit à répandre dans toute l'Europe ce récit flétriſſant, afin que chaſſé des ſept Provinces, DESCARTES fût banni du monde entier, & que par-tout où il arriveroit, il ſe trouvât dévancé par ſa honte. Mais c'eſt à l'hiſtoire à entrer dans ces détails; c'eſt à elle à marquer d'une ignominie éternelle le front du calomniateur; c'eſt à elle à flétrir ces Magiſtrats inſenſés, qui, dupes d'un ſcélérat, ſervoient d'inſtrument à la haine, & combattoient pour l'envie. Et que prétendoient-ils avec leurs bûchers? Croyoient-ils dans cet incendie étouffer la voix de la vérité? Croyoient-ils faire diſparoître la gloire d'un grand homme? Il dépend de l'envie & de l'autorité injuſte, de forger des chaînes, & de dreſſer des échafauds; mais il ne dépend point d'elle d'anéantir la vérité, & de tromper la juſtice des ſiecles.

Tel eſt le ſort que DESCARTES éprouva en Hollande. Dans ſon pays je le vois preſque inconnu, regardé avec indifférence par les uns, attaqué & combattu par les autres, recherché de quelques Grands comme un vain ſpectacle de curioſité, ignoré ou calomnié à la Cour. (39) Je vois ſa famille le traiter avec mépris. Je

(39) Depuis que Deſcartes ſe fut établi en Hollande, il fit trois voyages en France en 1644, 1647 & 1648. Dans le premier, il vit très-peu de monde, & n'employa qu'à ſe dégoûter de Paris. Ce qu'il y fit de mieux, fut la connoiſſance de M. de Chanut, depuis Ambaſſadeur en Suede. Comme leurs ames ſe convenoient, leur amitié fut bientôt très-vive. M. de Chanut mêloit à l'admiration pour un grand homme,

vois ſon frere, dont tout le mérite peut-être étoit de partager ſon nom, parler avec dédain d'un frere qui, né Gentilhomme, s'étoit abaiſſé juſqu'à ſe faire Philoſophe (40), & mettre au

---

un ſentiment plus tendre & plus fait pour rendre heureux. Il ſollicita auprès du Cardinal Mazarin, alors Miniſtre, une penſion pour Deſcartes. On ne ſait pourquoi la penſion fut refuſée. En 1648, les Hiſtoriens prétendent qu'il fut appellé en France par les ordres du Roi. L'intention de la Cour, diſoit-on, étoit de lui faire un établiſſement honorable & digne de ſon mérite. On lui fit même expédier d'avance le brevet d'une penſion; & il en reçut les lettres en parchemin. Sur cette eſpérance il arriva à Paris. Il ſe préſenta à la Cour. Tout étoit en feu. C'étoit le commencement de la guerre de la Fronde. Il trouva qu'on avoit fait payer à un de ſes parents l'expédition du brevet, & qu'il en devoit l'argent. Il le paya en effet; ce qui lui fit dire plaiſamment que jamais il n'avoit acheté parchemin plus cher. Voilà tout ce qu'il retira de ſon voyage. Ceux qui l'avoient appellé furent curieux de le voir, non pour l'entendre & profiter de ſes lumieres, mais pour connoître ſa figure. » Je » m'apperçus dit-il dans une de ſes lettres, qu'on » vouloit m'avoir en France, à peu près comme les » grands Seigneurs veulent avoir dans leur ménagerie » un éléphant, un lion, ou quelques autres animaux » rares. Ce que je puis penſer de mieux ſur leur » compte, ce fut de les regarder comme des gens qui » auroient été bien aiſe de m'avoir à diner chez eux; » mais en arrivant, je trouvai leur cuiſine en déſor- » dre, & leur marmite renverſée ». Au reſte, il ne faut point omettre ici le juſte éloge dû au Chancelier Seguier, qui diſtingua Deſcartes comme il le devoit, & le traita avec le reſpect dû à un homme qui honoroit ſon ſiecle & ſa Nation.

(40) Il s'en falloit de beaucoup que toute la famille de Deſcartes lui rendît juſtice, & ſentît l'honneur que Deſcartes lui faiſoit. Il eſt vrai que ſon pere l'aimoit tendrement; il l'appelloit toujours ſon cher Philo-

nombre des jours malheureux, celui où DESCARTES naquit pour déshonorer ſa race par un pareil métier. O préjugés ! O imbécille fierté des places & du rang ! Il importe de conſerver

---

ſophe. Mais le frere aîné de Deſcartes avoit pour lui très-peu de conſidération. *Ses parents*, dit l'Hiſtorien de ſa vie, *ſembloient le compter pour peu de choſe dans ſa famille, & ne le regardant plus que ſous le titre odieux de Philoſophe, tâchoient de l'effacer de leur mémoire, comme s'il eût été la honté de ſa race.* On lui donna une marque bien cruelle de cette indifférence, à la mort de ſon pere. Ce vieillard reſpectable, Doyen du Parlement de Bretagne, mourut en 1640 âgé de ſoixante & dix-huit ans. On n'inſtruiſit Deſcartes ni de ſa maladie, ni de ſa mort. Il y avoit déjà près de quinze jours que ce bon vieillard étoit enterré, quand Deſcartes lui écrivit la lettre du monde la plus tendre. Il ſe juſtifioit d'habiter dans un pays étranger, loin d'un pere qu'il aimoit. Il lui marquoit le deſir qu'il avoit de faire un voyage en France pour le revoir, pour l'embraſſer, pour recevoir encore une fois ſa bénédiction ; car alors les peres béniſſoient encore leurs enfants, & cette cérémonie pure & ſainte étoit pour les fils bien nés la plus chere partie de leur patrimoine. Quand la lettre de Deſcartes arriva, il y avoit déjà un mois que ſon pere étoit mort. On ſe ſouvint alors qu'il y avoit dans les pays étrangers une autre perſonne de la famille ; & on lui écrivit par bienſéance. Deſcartes ne ſe conſola point de n'avoir pas reçu les dernieres paroles & les derniers embraſſements de ſon pere. Il n'eut pas plus à ſe louer de ſon frere dans les arrangements qu'il fit avec lui pour ſes affaires de famille, & les réglemens de ſucceſſion. Ce frere étoit un homme intéreſſé & avide, & qui ſavoit bien que les Philoſophes n'aiment point à plaider. En conſéquence il tira tout le parti qu'il put de cette douceur philoſophique. Il faut convenir que les neveux de Deſcartes rendirent à la mémoire de leur oncle tout l'honneur qu'il méritoit. Mais le nom de Deſcartes étoit alors le premier nom de la France.

ces traits à la poſtérité, pour apprendre, s'il ſe peut, aux hommes à rougir. Où ſont aujourd'hui ceux qui, à la vue de DESCARTES, ſourioient dédaigneuſement, & diſoient avec une riſible hauteur, c'eſt un homme qui écrit. Ils ne ſont plus. Ont-ils jamais été? Mais l'homme de génie vivra éternellement. Son nom fait l'orgueil de ſes compatriotes; ſa gloire eſt un dépôt que les ſiecles ſe tranſmettent, & qui eſt ſous la garde de la juſtice & de la vérité. Il eſt vrai que le grand homme trouve quelquefois la conſidération de ſon vivant; mais il faut preſque toujours qu'il la cherche à trois cents lieues de lui. DESCARTES perſécuté en Hollande, & méconnu en France, comptoit parmi ſes admirateurs & ſes diſciples, la fameuſe Princeſſe Palatine, Princeſſe qui eſt du petit nombre de celles qui ont placé la Philoſophie à côté du thrône (41). Elle étoit digne d'interroger DES-

(41) Eliſabeth de Boheme, Princeſſe Palatine, fille de ce fameux Electeur Palatin qui diſputa à Ferdinand II les Royaumes de Hongrie & de Boheme, née en 1618. On ſait qu'elle fut la premiere diſciple de Deſcartes. Elle eut encore un titre plus cher; elle fut ſon amie: car l'amitié fait quelquefois ce que la philoſophie ne fait pas; elle comble l'intervalle qui eſt entre les rangs. Eliſabeth avoit été recherchée par Ladiſlas IV, Roi de Pologne; mais elle préféra le plaiſir de cultiver ſon ame dans la retraite, à l'honneur d'occuper un thrône. Sa mere dans ſon enfance lui avoit appris ſix langues. Elle poſſédoit parfaitement les Belles-Lettres. Son génie la porta aux ſciences profondes. Elle étudia la philoſophie & les mathématiques. Mais dès que les premiers Ouvrages de Deſcartes lui tomberent entre les mains, elle crut n'avoir rien appris juſqu'alors. Elle le fit prier de la venir voir, pour qu'elle pût l'entendre lui-même. Deſcartes lui trouva un eſprit auſſi facile que profond. En peu

CARTES; & DESCARTES étoit digne de l'inſtruire. Leur commerce n'étoit point un trafic de flatteries & de menſonges de la part de DESCARTES, de protection & de hauteur de la part d'Eliſabeth. Dieu, la nature, l'homme, ſes malheurs & les moyens qu'il a d'être heureux, ſes devoirs & ſes foibleſſes, la chaîne morale de tous ſes rapports, voilà le ſujet de leurs entretiens & de leurs lettres. C'eſt ainſi que les Philoſophes doivent s'entretenir avec les Grands. La nature avoit deſtinée à DESCARTES une autre diſciple encore plus célebre. C'étoit la fille de Guſtave Adolphe, c'étoit l'immortelle Chriſtine. (42) Elle

---

de temps elle fut au niveau de ſa géométrie & de ſa métaphyſique. Bientôt après Deſcartes lui dédia ſes principes. Il la félicite d'avoir ſu réunir tant de connoiſſances, dans un âge où la plupart des femmes ne ſavent que plaire. Cette dédicace n'eſt point un monument de flatterie; l'homme qui loue y paroît toujours un philoſophe qui penſe. Comment, dit-il, à la tête d'un Ouvrage où je jette les fondements de la vérité, oſerois-je le trahir? Il continua juſqu'à la fin de ſa vie un commerce de lettres avec elle. Souvent cette Princeſſe fut malheureuſe. Deſcartes la conſoloit alors. Malheureux & tourmenté lui-même, il trouvoit dans ſon propre cœur cette éloquence douce, qui va chercher l'ame des autres, & adoucit le ſentiment de leurs peines. Après avoir été long-temps errante, & preſque ſans aſyle, Eliſabeth ſe retira enfin dans une Abbaye de la Weſtphalie, où elle fonda une eſpece d'Académie de Philoſophes à laquelle elle préſidoit. Le nom de Deſcartes n'y étoit jamais prononcé qu'avec reſpect. Sa mémoire lui étoit trop chere pour l'oublier. Elle lui ſurvécut près de trente ans, & mourut en 1686.

(42) C'eſt une choſe remarquable que Deſcartes ait eu pour diſciples les deux femmes les plus célebres de ſon temps. On en a vu preſque dans chaque ſiecle,

étoit née avec une de ces ames encore plus ſingulieres que grandes, qui ſemblent jetées hors

---

qui ont joint l'empire de l'eſprit à celui de la beauté. Quoi qu'ait dit un Sage auſtere, les graces qui leur ſont naturelles, n'empêchent point qu'elles ne puiſſent avoir l'étendue & la profondeur de l'eſprit. Si ces exemples ſont rares, c'eſt qu'elles ne ſont preſque jamais ce qu'elles pourroient être. Trop ſûres de gouverner les hommes par le ſentiment, la plupart dédaignent de les gouverner encore par leurs lumieres. Heureuſement elles commencent à ſentir un peu plus leur avantage. Si Deſcartes vivoit dans ce ſiecle & parmi nous, il y a apparence qu'il ne regretteroit ni Eliſabeth, ni Chriſtine. Il trouveroit encore des femmes capables de le juger & de l'entendre; il trouveroit dans leur amitié ces charmes qui adouciſſent les travaux & conſolent de l'envie. Je ne m'étendrai point ſur l'hiſtoire de Chriſtine; tout le monde la connoît. Ce fut M. de Chanut qui le premier engagea cette Reine à lire les Ouvrages de Deſcartes. En 1647, elle lui fit écrire, pour ſavoir de lui en quoi conſiſtoit *le ſouverain bien*. La plupart des Princes, ou ne font pas de ces queſtions-là, ou les font à des Courtiſans plutôt qu'à des Philoſophes; & alors la réponſe eſt facile à deviner. Celle de Deſcartes fut un peu différente. Il faiſoit conſiſter le ſouverain bien, dans la volonté toujours ferme d'être vertueux, & dans le charme de la conſcience qui jouit de ſa vertu. C'étoit une belle leçon de morale pour une Reine. Chriſtine en fut ſi contente, qu'elle lui écrivit de ſa main pour le remercier. Peu de temps après, Deſcartes lui envoya ſon Traité des paſſions. En 1649 la Reine lui fit faire les plus vives inſtances pour l'engager à venir à Stockholm, & déja elle avoit donné des ordres à un de ſes Amiraux pour l'aller prendre, & le conduire en Suede. Le Philoſophe, avant de quitter ſa retraite, héſita long-temps. Il eſt probable qu'il fut décidé par toutes les perſécutions qu'il eſſuyoit en Hollande. Il partit enfin, & arriva au commencement d'Octobre à Stockholm. La Reine le reçut avec une diſtinction qu'on dut remarquer dans une Cour. Elle commença

des routes ordinaires, & qui étonnent toujours, même lorſqu'on ne les admire pas. Enthouſiaſte du génie & des ames fortes, le grand Condé, DESCARTES & Sobieski avoient droit dans ſon cœur aux mêmes ſentiments. Viens, dit-elle à DESCARTES : je ſuis Reine, & tu es Philoſophe. Faiſons un traité enſemble. Tu annonceras la

---

par l'exempter de tous les aſſujettiſſements des courtiſans. Elle ſentoit bien qu'ils n'étoient pas faits pour Deſcartes. Elle convint enſuite avec lui d'une heure où elle pourroit l'entretenir tous les jours, & recevoir ſes leçons. On ſera aſſez étonné quand on ſaura que ces rendez-vous d'un Philoſophe & d'une Reine, étoient à cinq-heures du matin, dans un hiver très-cruel. Chriſtine paſſionnée pour les ſciences, s'étoit fait un plan de commencer la journée par ſes études, afin de pouvoir donner le reſte au gouvernement de ſes Etats. Elle n'accordoit au repos que le temps qu'elle ne pouvoit lui refuſer ; & n'avoit d'autre délaſſement que la converſation de ceux qui pouvoient l'inſtruire. Elle fut ſi ſatisfaite de la philoſophie de Deſcartes, qu'elle réſolu de le fixer dans ſes Etats par toutes ſortes de moyens. Son projet étoit de lui donner à titre de Seigneurie, des Terres conſidérables, dans les Provinces les plus méridionales de la Suede, pour lui & pour ſes héritiers à perpétuité. Elle eſpéroit ainſi l'enchaîner par ſes bienfaits. Malgré les bontés de la Reine, il paroît que Deſcartes eut toujours un ſentiment de préférence pour la Princeſſe Palatine ; ſoit que celle-ci ayant été ſa premiere diſciple, il dût être plus flatté de cet hommage, ſoit que les malheurs d'une jeune Princeſſe la rendiſſent plus intéréſſante aux yeux d'un Philoſophe ſenſible. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il employa tout ſon crédit auprès de Chriſtine pour ſervir Eliſabeth ; mais l'intérêt même qu'il parut y prendre, l'empêcha probablement de réuſſir : car la Reine de Suede, aſſez grande pour aſpirer à l'amitié de Deſcartes, ne l'étoit point aſſez pour conſentir à partager ce ſentiment avec une autre.

vérité, & je te défendrai contre tes ennemis. Les murs de mon Palais ſeront tes ramparts. C'eſt donc l'eſpérance de trouver un abri contre la perſécution, qui ſeule put attirer DESCARTES à Stockholm. Sans ce motif, auroit-il été ſe fixer auprès d'un thrône? Qu'eſt-ce qu'un homme tel que DESCARTES a de commun avec les Rois? Leur ame, leur caractere, leurs paſſions, leur langage, rien ne ſe reſſemble, ils ne ſont pas même faits pour ſe rapprocher; leur grandeur ſe choque & ſe repouſſe. Mais s'il fut forcé par le malheur de ſe réfugier dans une Cour, il eut du moins la gloire de n'y pas démentir ſa conduite. Il y vécut tel qu'il avoit vécu dans le fond de la Nort-Hollande. Il oſa y avoir des mœurs & de la vertu; il ne fut ni vil, ni bas, ni flatteur. Il ne fut point le lâche complaiſant des Princes ni des Grands. Il ne crut point qu'il devoit oublier la Philoſophie pour la fortune. Il ne brigua point ces places qui n'agrandiſſent jamais ceux qui ſont Petits, & rabaiſſeroient plutôt ceux qui ſont Grands. Et comment DESCARTES auroit-il pu avoir de telles penſées? Celui qui eſt ſans ceſſe occupé à méditer ſur l'éternité, ſur le temps, ſur l'eſpace, ne doit-il pas contracter une habitude de grandeur, qui de ſon eſprit paſſe à ſon ame? Celui qui meſure la diſtance des aſtres, & voit Dieu au-delà; celui qui ſe tranſporte dans le Soleil ou dans Saturne, pour y voir l'eſpace qu'occupe la terre, & qui cherche alors vainement ce point égaré comme un ſable a travers les mondes, reviendra-t-il ſur ce grain de pouſſiere, pour y flatter, pour y ramper, pour y diſputer ou quelques honneurs ou quelques richeſſes? Non: il vit avec Dieu & avec la nature. Il abandonne aux hommes les objets de leurs paſſions, & pourſuit le cours de

ſes penſées qui ſuivent le cours de l'univers. Il s'applique à mettre dans ſon ame l'ordre qu'il contemple ; ou plutôt ſon ame ſe monte inſenſiblement au ton de cette grande harmonie. Je ne louerai donc point DESCARTES de n'avoir été ni intriguant ni ambitieux. Je ne le louerai point d'avoir été frugal, modéré, bienfaiſant, pauvre à la fois & généreux, ſimple comme le ſont tous les grands Hommes ; plein de reſpect, comme Newton, pour la Divinité, comme lui fidele à la Religion, aimant à s'occuper dans la retraite & avec ſes amis, de l'idée de Dieu. Malheur à celui qui ne trouveroit pas dans cette idée ſi grande & ſi conſolante, les plus doux moments de ſa vie ! D'ailleurs, toutes ces vertus ne diſtinguoient point un homme aux ſiecles de nos peres. Mais je remarquerai que, quoique ſa fortune ne pût pas ſuffire à ſes projets, jamais il n'accepta les ſecours qu'on lui offrit. Ce n'étoit pas qu'il fût effrayé de la reconnoiſſance ; un pareil fardeau n'épouvante point une ame vertueuſe ; mais le droit d'être le bienfaiteur d'un grand Homme, eſt un droit trop beau pour qu'il l'accorde avec indifférence : des ames vulgaires ne méritent point un tel honneur. Ainſi penſoit DESCARTES (43). Avec ſes ſentiments,

(43) Les qualités particulieres de Deſcartes étoient telles qu'on les indique ici. On doit lui en ſavoir gré ; la vertu eſt peut-être plus rare que les talents ; & le Philoſophe ſpéculatif n'eſt pas toujours Philoſophe pratique. Deſcartes fut l'un & l'autre. Dès ſa jeuneſſe il avoit raiſonné ſa morale. En renverſant ſes opinions par le doute, il vit qu'il falloit garder des principes pour ſe conduire. Voici quels étoient les ſiens. 1°. D'obéir en tout temps aux Loix & aux Coutumes de ſon pays. 2°. De n'enchaîner jamais ſa liberté pour

ſon génie & ſa gloire, il dut trouver l'envie à

---

l'avenir. 3°. De ſe décider toujours pour les opinions modérées, parce que dans le moral, tout ce qui eſt extrême eſt preſque toujours vicieux. 4°. De travailler à ſe vaincre ſoi-même, plutôt que la fortune, parce que l'on change ſes deſirs plutôt que l'ordre du monde, & que rien n'eſt en notre pouvoir que nos penſées. Ce fut là pour ainſi dire la baſe de ſa conduite. On voit que cet homme ſingulier, s'étoit fait une méthode pour agir, comme il s'en fit une pour penſer. Il fut de bonne heure indifférent pour la fortune, qui de ſon côté ne fit rien pour lui. Son bien de patrimoine n'alloit pas au-delà de 6 ou 7000 liv. c'étoit être pauvre pour un homme accoutumé dans ſon enfance à beaucoup de beſoins, & qui vouloit étudier la nature; car il y a une foule de connoiſſances qu'on n'a qu'à prix d'argent. Sa médiocrité ne lui coûta point un deſir. Il avoit ſur les richeſſes un ſentiment bien honnête, & que tous les cœurs ne ſentiront pas; il eſtimoit plus mille francs de patrimoine, que dix mille liv. qui lui ſeroient venues d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter de ſecours d'aucun Particulier. Le Comte d'Avaux lui envoya une ſomme conſidérable en Hollande. Il la refuſa. Pluſieurs perſonnes de marque lui firent les mêmes offres; il les remercia, & ſe chargea de la reconnoiſſance ſans ſe charger du bienfait. *C'eſt au Public*, diſoit-il, *à payer ce que je fais pour le Public.* Il ſe faiſoit riche en diminuant ſa dépenſe. Son habillement étoit très-philoſophique, & ſa table très-frugale. Du moment qu'il fut retiré en Hollande, il fut toujours vêtu d'un ſimple drap noir. A table il préféroit, comme le bon Plutarque, les légumes & les fruits à la chair ſanglante des animaux. Ses après-dînées étoient partagées entre la converſation de ſes amis & la culture de ſon jardin. Après avoir le matin arrangé une Planette, il alloit le ſoir cultiver une fleur. Sa ſanté étoit foible; mais il en prenoit ſoin ſans en être eſclave. On ſait combien les paſſions influent ſur elle; Deſcartes en étoit vivement perſuadé, & il s'appliquoit ſans ceſſe à les regler. C'eſt ainſi que M. de Fontenelle eſt parvenu à vivre près d'un

Stockolm, comme il l'avoit trouvée à Utrecht,

ſiecle. Il faut avouer que ce régime ne réuſſit pas ſi bien à Deſcartes ; *mais*, écrivoit-il un jour, *au lieu de trouver le moyen de conſerver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus ſûr, c'eſt celui de ne pas craindre la mort.* Il cherchoit la ſolitude, autant par goût que par ſyſtême. Il avoit pris pour deviſe ce vers d'Ovide : *benè qui latuit, benè vixit. Vivre caché, c'eſt vivre heureux ;* & ces autres de Séneque : *illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur ſibi. Malheureux en mourant, qui trop connu des autres, meurt ſans ſe connoître lui-même.* Il devoit donc avoir une eſpece d'indifférence pour la gloire ; non pour la mériter, mais pour en jouir. Dans le monde on met un prix à cette fumée ; mais le ſolitaire a une autre maniere de voir. Il apprécie l'opinion ; & les diſcours des hommes ne ſont preſque plus un beſoin pour lui. Deſcartes craignoit la réputation, & s'y déroboit. Il la regardoit ſur-tout comme un obſtacle à ſa liberté & à ſon loiſir, les deux plus grands biens d'un Philoſophe, diſoit-il. On ſe doute bien qu'il n'étoit pas grand parleur. Il n'eût pas brillé dans ces ſociétés où l'on dit d'un ton facile des choſes légeres, & où l'on parcourt vingt objets ſans s'arrêter ſur aucun. On pourroit dire de lui qu'il avoit reçu ſon eſprit en lingot, plus qu'en monnoie courante. D'ailleurs, la converſation eſt un art qu'il faut apprendre comme les autres. L'habitude de méditer & de vivre ſeul l'avoit rendu taciturne : mais ce qu'on ne croiroit peut-être pas, c'eſt qu'elle ne lui avoit rien ôté de ſon enjouement naturel. Il avoit toujours de la gaieté, quoiqu'il n'eût pas toujours de la joie. La philoſophie n'exempte pas des fautes, mais elle apprend à les connoître & à s'en corriger. Deſcartes avouoit ſes erreurs, ſans s'appercevoir même qu'il en fût plus grand. C'eſt avec la même franchiſe qu'il ſentoit ſon mérite, & qu'il en convenoit. On ne manquoit point d'appeller cela de la vanité ; mais s'il en avoit eu, il auroit pris plus de ſoin de la déguiſer. Il n'avoit point aſſez d'orgueil pour vouloir être modeſte. Ce ſentiment, quel qu'il fût, n'étoit point à charge aux autres. Il avoit dans le

à la Haye, & dans Amſterdam. L'envie le ſuivoit

commerce une politeſſe douce, & qui étoit encore plus dans les ſentiments que dans les manieres. Ce n'eſt point toujours la politeſſe du monde, mais c'eſt ſûrement celle du Philoſophe. Il évitoit les louanges, comme un homme qui leur eſt ſupérieur. Il les interdiſoit à l'amitié; il ne les pardonnoit pas à la flatterie. Il n'eut jamais avec ſes ennemis d'autre tort que celui de les humilier par ſa modération; & il eut ce tort très-ſouvent. La calomnie le bleſſoit plus comme un outrage fait à la vérité, que comme une injure qui lui fût perſonnelle. *Quand on me fait une offenſe*, diſoit-il, *je tâche d'élever mon ame ſi haut, que l'offenſe ne parvienne pas juſqu'à moi.* L'indignation étoit pour lui un ſentiment pénible: & il s'étoit plutôt arrangé pour le mépris. Au reſte, ces deux ſentiments lui étoient comme étrangers; & ce qui ſe trouvoit naturellement dans ſon ame, c'étoit la douceur & la bonté. Cette ame forte & profonde étoit très-ſenſible. Nous avons déja vu ſon tendre attachement pour ſa nourrice. Il traitoit ſes Domeſtiques comme des amis malheureux qu'il étoit chargé de conſoler. Sa maiſon étoit pour eux une école de mathématiques & de ſciences. On rapporte qu'il les inſtruiſoit avec la bonté d'un pere; & quand ils n'avoient plus beſoin de ſon ſecours, il les rendoit à la ſociété, où ils alloient jouir du rang qu'ils s'étoient fait par leur mérite. Un jour un d'eux voulut le remercier. *Que faites-vous*, lui dit-il, *vous êtes mon égal, & j'acquite une dette.* Pluſieurs qu'il avoit ainſi formés, ont rempli avec diſtinction des places honorables. J'ai déjà rapporté quelques traits qui font connoître ſa vive tendreſſe pour ſon pere. Je ne prétends pas le louer par-là; mais il eſt doux de s'arrêter ſur les ſentiments de la nature. On lui a reproché de s'être livré aux foibleſſes de l'amour, bien différent en cela de Newton, qui vécut plus de 80 ans dans la plus grande auſtérité de mœurs. Il y a apparence que Deſcartes, né avec une ame très-ſenſible, ne put ſe défendre des charmes de la beauté. Quelques Auteurs ont prétendu qu'il étoit marié ſecrettement; mais dans un de ces entretiens où l'ame

de ville en ville, & de climat en climat. Elle

abandonnée à elle-même s'épanche librement au ſein de l'amitié, Deſcartes, à ce qu'on dit, avoua lui-même le contraire. Quoi qu'il en ſoit, tout le monde ſait qu'il eut une Fille nommée Francine. Elle naquit en Hollande le 13 Juillet 1635, & fut baptiſée ſous ſon nom. Déjà il penſoit à la faire tranſporter en France, pour y faire commencer ſon éducation; mais elle mourut tout-à-coup entre ſes bras le 7 Septembre 1640. Elle n'avoit que cinq ans. Il fut inconſolable de cette mort. Jamais, dit-il, il n'éprouva de plus grande douleur de ſa vie. Depuis il aimoit à s'en entretenir avec ſes amis. Il prononçoit ſouvent le nom de ſa chere Francine. Il en parloit avec la douleur la plus tendre, & il écrivit lui-même l'hiſtoire de cet enfant à la tête d'un ouvrage qu'il comptoit donner au Public. Il ſemble que n'ayant pu la conſerver, il vouloit du moins conſerver ſon nom. On a fait un crime à Ciceron d'avoir trop aimé & trop pleuré ſa fille. Je ne ſais ſi on fera le même reproche à Deſcartes; mais je plains ceux pour qui ces prétendues foibleſſes d'un grand homme ne le rendroient pas plus intéreſſant. Avec ce naturel bon & tendre, Deſcartes dut avoir des amis. Il en eut en effet un très-grand nombre. Il en eut France, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, & juſqu'à Rome. Il en eut dans tous les états & dans tous les rangs. Il ne pouvoit point ſe faire que, de tous ces amis, il n'y en eût pluſieurs qui ne lui fuſſent attachés par vanité. Ceux-là il les payoit avec ſa gloire; mais il réſervoit aux autres cette amitié ſimple & pure, ces doux épanchements de l'ame, ce commerce intime qui fait les délices d'une vie obſcure, & que rien ne remplace pour les ames ſenſibles. La plupart des hommes veulent qu'on ſoit reconnoiſſant de leurs bienfaits; pour moi, diſoit Deſcartes, je crois devoir du retour à ceux qui m'offrent l'occaſion de les ſervir. Ce beau ſentiment qu'on a tant répété depuis, & qui eſt preſque devenu une formule, ſe trouve dans pluſieurs de ſes Lettres. A l'égard de Dieu & de la Religion, voici comme il penſoit. Jamais Philoſophe ne fut plus reſpectueux pour la di-

avoit franchi les mers avec lui; elle ne ceſſa de

---

vinité. Il prétendoit que les vérités même qu'on appelle éternelles & mathématiques, ne ſont-telles que parce que Dieu l'a voulu. Ce ſont des Loix, diſoit-il, que Dieu a établies dans la nature, comme un Prince fait les Loix dans ſon Royaume. Il trouvoit ridicule que l'homme oſât prononcer ſur ce que Dieu peut, & ce qu'il ne peut pas. Il n'étoit pas moins indigné que ceux qui traitoient de Dieu dans leurs ouvrages, parlaſſent ſi ſouvent de *l'infini*, comme s'ils ſavoient ce que veut dire ce mot. Les Catholiques l'accuſerent d'être Calviniſte; les Calviniſtes, d'être Pélagien; ſur ſon doute, on l'accuſa d'être Sceptique; pluſieurs l'accuſerent d'être Déiſte; & l'honnête Voëtius d'être Athée. Voilà les accuſations. Voici maintenant ce qu'il y a de vrai. Il épuiſa ſon génie à trouver de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu, & à les préſenter dans toute leur force. Dans tous ſes ouvrages, il parla toujours avec le plus grand reſpect de la Religion révelée. Dans tous les pays qu'il habita, il fit toujours les fonctions de Catholique. Dans ſon voyage d'Italie, pour s'acquitter d'un vœu, il fit un Pélérinage à Notre-Dame de Lorrette. Dans ſes méditations métaphyſiques & dans ſes Lettres, il donna deux explications différentes de la tranſubſtantiation. Dans ſon ſéjour en Suede, il ne manqua jamais une fois aux exercices ſacrés qui ſe faiſoient dans la Chapelle de l'Ambaſſadeur. Dans ſa derniere maladie, il ſe confeſſa & communia de la main d'un Religieux, en préſence de l'Ambaſſadeur & de toute ſa famille. Eſt-ce là un Calviniſte? Eſt-ce là un Pélagien? Eſt-ce un Déiſte? Un Sceptique? Un Athée? Juſqu'à quand calomniera-t-on les hommes célebres? Juſqu'à quand ira-t-on chercher dans la Religion des armes pour les perdre plus ſûrement, & faire ſervir ce qu'il y a de plus ſacré à ce qu'il y a de plus odieux, à la vengeance & à la haine? On ne ſauroit trop s'élever contre cet eſprit de fureur. On ne ſauroit trop venger l'homme juſte & religieux que la calomnie outrage. Il eſt vrai que Deſcartes eſt enfin juſtifié, mais c'eſt après ſa mort. J'ai tâché de raſſembler en peu de mots

le pourſuivre, que lorſqu'elle vit entr'elle & lui un tombeau (44). Alors elle ſourit un mo-

toutes ſes qualités perſonnelles ; il y a ſouvent des rapports entre l'homme & le Philoſophe qu'on eſt bien aiſe de ſaiſir ; & quand il n'y en auroit pas, les détails d'un homme célebre intéreſſent encore.

(44) Deſcartes fut attaqué le 2 Février 1650 de la maladie dont il mourut. Il n'y avoit pas plus de quatre mois qu'il étoit à Stockholm. Il y a grande apparence que ſa maladie vint de la rigueur du froid, & du changement qu'il fit à ſon régime, pour ſe trouver tous les jours au Palais à cinq heures du matin. Ainſi il fut la victime de ſa complaiſance pour la Reine ; mais il n'en eut point du tout pour les Médecins Suedois qui vouloient le ſaigner. *Meſſieurs*, leur crioit-il dans l'ardeur de la fievre, *épargnez le ſang françois.* Il ſe laiſſa ſaigner au bout de huit jours, mais il n'étoit plus temps ; l'inflammation étoit forte. Il eut du moins pendant ſa maladie la triſte conſolation de voir le tendre intérêt qu'on prenoit à ſa ſanté. La Reine envoyoit ſavoir deux fois par jour de ſes nouvelles. M. & Madame de Chanut lui prodiguoient les ſoins les plus tendres & les plus officieux. Madame de Chanut ne le quitta point depuis ſa maladie. Elle étoit préſente à tout. Elle le ſervoit elle-même pendant le jour ; elle le ſoignoit durant les nuits. M. de Chanut, qui venoit d'être malade, & encore à peine convaleſcent, ſe traînoit ſouvent dans ſa chambre, pour voir, pour conſoler & pour ſoutenir ſon ami. Ah ! c'eſt dans ces moments où tout nous échappe, c'eſt alors que les ſoins de l'amitié ont droit d'intéreſſer & d'attendrir. Deſcartes mourant ſerroit par reconnoiſſance les mains qui le ſervoient ; mais ſes forces s'épuiſoient par degrés, & ne pouvoient plus ſuffire au ſentiment. Le ſoir du neuvieme jour il eut une défaillance. Revenu un moment après, il ſentit qu'il falloit mourir. On courut chez M. de Chanut, il vint pour recueillir le dernier ſoupir & les dernieres paroles d'un ami, mais il ne parloit plus. On le vit ſeulement lever les yeux au ciel, comme un homme qui imploroit Dieu pour la derniere fois. En effet, il mourut la même nuit

ment

ment ſur ſa tombe, & courut dans Paris, où la renommée lui dénonçoit Corneille & Turenne.

Hommes de génie, de quelque pays que vous ſoyez, voilà votre ſort. Les malheurs, les perſécutions, les injuſtices, le mépris des Cours,

---

le 11 Février à quatre heures du matin, âgé de près de cinquante-quatre ans. M. de Chanut, accablé de douleur, envoya auſſi-tôt ſon Sécretaire au Palais, pour avertir la Reine à ſon lever que Deſcartes étoit mort. Chriſtine en l'apprenant verſa des larmes. Elle voulut le faire enterrer auprès des Rois, & lui élever un mauſolée. Des vues de Religion s'oppoſerent à ce deſſein. M. de Chanut demanda & obtint qu'il fût enterré avec ſimplicité dans un cimetiere parmi des Catholiques. Un Prêtre, quelques flambeaux, & quatre perſonnes de marque qui étoient aux quatre coins du cercueil, voilà quelle fut toute la pompe funebre de Deſcartes. M. de Chanut, pour honorer la mémoire de ſon ami & d'un grand Homme, fit élever ſur ſon tombeau une pyramide quarrée, avec des inſcriptions. La Hollande, où il avoit été perſécuté de ſon vivant, fit frapper en ſon honneur une médaille, dès qu'il fut mort. Seize ans après, c'eſt-a-dire, en 1666, ſon corps fut tranſporté en France On coucha ſes oſſements ſur les cendres qui reſtoient, & on les enferma dans un cercueil de cuivre. C'eſt ainſi qu'ils arriverent à Paris, où on les dépoſa dans l'Egliſe de Sainte Genevieve. Le 24 Juin 1667 on lui fit un ſervice ſolemnel avec la plus grande magnificence. On devoit après le ſervice prononcer ſon Oraiſon funebre; mais il vint un ordre qui défendit qu'on la prononçât. On ſe contenta de lui dreſſer un monument de marbre très-ſimple, contre la muraille, au-deſſus de ſon tombeau, avec une épitaphe au bas de ſon buſte. Il y a deux inſcriptions, l'une latine en ſtyle lapidaire, & l'autre en vers françois. Voilà les honneurs qui lui furent rendus alors. Mais pour que ſon Eloge fût prononcé, il a fallu qu'il ſe ſoit écoulé près de cent ans, & que cet Eloge ait été ordonné par une Compagnie de Gens de Lettres.

l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux, ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, & peut-être une mort obſcure à cinq cents lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes? Non, ſans doute; & quand vous le voudriez en êtes-vous les maîtres? Etes-vous les maîtres de domter votre génie, & de réſiſter à cette impulſion rapide & terribles qu'il vous donne? N'êtes-vous pas nés pour penſer, comme le Soleil pour répandre ſa lumiere? N'avez-vous pas reçu, comme lui, votre mouvement? N'êtes-vous pas une des plus uobles parties de la conſtitution de cet Univers? Obéiſſez donc à la loi qui vous domine, & gardez-vous de vous croire infortunés. Que ſont tous vos ennemis auprès de la vérité? Elle eſt éternelle, & le reſte paſſe. La vérité fait votre récompenſe; elle eſt l'aliment de votre génie; elle eſt le ſoutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou inſenſés, ou indifférents, ou barbares, vous perſécutent ou vous mépriſent; mais dans le même temps il y a des ames ſublimes avec qui les vôtres correſpondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez que ces ames ſouffrent & penſent avec vous. Songez que les Socrates & les Platons morts il y a deux mille ans, ſont vos amis. Songez que dans les ſiecles à venir il y aura d'autres ames qui vous entendront de même, & que leurs penſées ſeront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple & qu'une famille avec tous les grands Hommes qui furent autrefois ou qui ſeront un jour. Voulez-vous renoncer à ce grand héritage? Voulez-vous que cette race immortelle & divine s'éteigne en vous? Votre ſort n'eſt pas d'exiſter dans un point de l'eſpace ou de la durée,

comme la foule des Etres. Vivez pour tous les pays & pour tous les ſiecles. Etendez votre vie ſur celle du genre humain. Portez vos idées encore plus haut : ne voyez-vous point le rapport qui eſt entre Dieu & votre ame ? Prenez devant lui cette noble aſſurance qui ſied ſi bien à un ami de la vérité. Quoi ! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, & vous ſeriez malheureux ! Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'oſe encore vous le promettre, non point foible & incertain, comme il l'eſt pendant ce rapide inſtant de la vie, mais univerſel & durable, pendant la vie des ſiecles. Voyez la poſtérité qui s'avance, & qui dit à chacun de vous : Mon fils, eſſuie tes larmes ; je viens te rendre juſtice, & finir tes maux. C'eſt moi qui fais la vie des grands Hommes. C'eſt moi qui ai vengé DESCARTES de ceux qui l'outrageoient. C'eſt moi qui, du milieu des rochers & des glaces, ai tranſporté ſes cendres dans Paris. C'eſt moi qui flétris les calomniateurs, & anéantis les hommes qui abuſent de leur pouvoir. C'eſt moi qui regarde avec mépris ces mauſolées élevés dans pluſieurs Temples à des hommes qui n'ont été que puiſſants, & qui honore comme ſacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. O mon fils ! ſouviens toi que ton ame eſt immortelle, & que ton nom le ſera. Le temps fuit, les moments ſe ſuccedent, le ſonge de la vie s'écoule. Attends, & tu vas vivre ; & tu pardonneras à ton ſiecle ſes injuſtices, aux oppreſſeurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choiſi pour inſtruire & pour éclairer les hommes.

LETTRE
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE
A M. THOMAS.

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui, Monſieur, le préſent dont vous m'avez honoré, & la Lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre Réſident, chez qui le paquet eſt reſté long-temps, a retardé mon plaiſir, & je me hâte de vous témoigner ma reconnoiſſance. Vous ne ſavez pas combien je vous ſuis redevable; ce n'eſt point là un diſcours académique, c'eſt un excellent ouvrage d'éloquence & de philoſophie. Autrefois nous donnions, pour ſujet du prix, des textes faits pour le Séminaire de Saint Sulpice. Aujourd'hui les ſujets ſont dignes de vous. . . . . .

On ne lit plus Deſcartes, mais on lira ſon éloge, qui eſt en même-temps le vôtre. Ah! Monſieur, que vous y montrez une belle ame, & un eſprit éclairé? Quel morceau que l'hiſtoire de la perſécution du nommé Voët contre Deſcartes! Vous avez employé & fortifié les crayons de Démoſthene pour peindre un coquin abſurde qui oſe pourſuivre un grand homme. Vous m'avez fait un grand plaiſir de ne pas oublier le petit Conſeiller de Province qui mépriſoit la Philoſophie de ſon frere. Tout votre ouvrage m'enchante d'un bout à l'autre, & je vais le

relire, dès que j'aurai dicté ma lettre, car l'état où je ſuis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement ſéparé le génie de Deſcartes de ſes chimeres, & vous avez habilement montré combien l'Auteur même des Tourbillons étoit un homme ſupérieur.

On m'a dit que vous faites un Poëme épique ſur Pierre le Grand. Vous êtes fait pour célébrer les Grands hommes, c'eſt à vous à peindre vos Confreres. Je m'imagine qu'il y aura une Philoſophie ſublime dans votre Poëme. Le ſiecle eſt monté à ce ton là, & vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites dans votre éloge de Deſcartes un éloge de la ſolitude qui m'a bien touché. Plût à Dieu que vous vouluſſiez partager la mienne, & y vivre avec moi, comme un frere que l'Eloquence, la Poéſie & la Philoſophie m'ont donné. J'ai dans ma mazure un ami qui eſt comme moi votre admirateur, & avec qui je voudrois paſſer le reſte de ma vie. C'eſt Monſieur d'Amilaville, qu'un malheureux emploi de Finance rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurois ſi vous daigniez venir tenir ſa place. Il eſt vrai que dans l'Eté nous avons un peu de monde, & même des ſpectacles, mais je n'en ſuis pas moins ſolitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loiſir. Vous feriez renaître ces temps que nos petits maîtres regardent comme des fables, où les talents & la Philoſophie réuniſſoient des ames ſous le même toît.

J'ai bien peur que ma propoſition ne ſoit auſſi qu'une fable, mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus conſolante pour votre ſerviteur, pour votre admirateur, & permettez-moi de le dire, pour votre ami.

EXTRAIT

Des Affiches de Paris. N°. 43.

DESCARTES étoit entiérement oublié. Le François, toujours extrême, avoit preſque paſſé de l'adoration à l'outrage. Un Géometre Anglois qui dut peut-être à Deſcartes ſon exiſtence philoſophique, éclairé du moins par ſes lumieres & par ſes erreurs, quarante ans après notre Philoſophe, vient publier, avec l'appareil le plus impoſant du calcul, un nouveau ſyſtême de Phyſique. Ce ſyſtême eſt auſſi-tôt adopté par tout ce qui eſt Géometre & calculateur. Le François devenu Newtonien, rougit bientôt de Deſcartes & ne croit honorer Newton, qu'autant qu'il déprime ſon rival..... Dans cet injurieux oubli du Reſtaurateur de nos connoiſſances, l'Académie françoiſe indique pour ſujet du prix d'éloquence, fondé par l'ami de Deſcartes, l'éloge du Philoſophe françois. Tout ſe réveille alors au nom de Deſcartes, & l'émulation fait multiplier ſans fin les éloges. Cependant un ſeul emporte la palme : car ſi l'on a partagé le prix, ce qui ſuppoſe égalité de mérite entre les deux pieces du concours, le public qui les a jugées depuis eſt bien éloigné de reconnoître cette égalité. Il faut donc par reſpect pour le jugement de la premiere Académie du Royaume, donner à cet étrange partage l'interprétation la plus conforme aux lumieres & à l'équité ſupérieures de la Compagnie. Or, nous penſons que l'Académie Françoiſe n'a pu com-

parer un inſtant, à l'éloquence mâle, à la ſinguliere abondance, à la richeſſe, à la chaleur, aux traits de génie, au travail immenſe du diſcours de Monſieur Thomas, le foible ouvrage de ſon Concurrent, mais qu'en couronnant auſſi ce dernier, elle a voulu récompenſer des efforts qui lui ont paru faire eſpérer plus de ſuccès. La maxime eſt en elle-même fort bonne, & Virgile l'a ſuggérée.

Hos ſucceſſus alit : poſſunt, quia poſſe videntur. VIRG. Æneid. Lib. IV.

FIN de la Seconde Partie.

TABLE
DES ÉLOGES
Contenus dans la ſeconde Partie.

ÉLOGE de MAXIMILIEN DE BÉTHUNE, DUC DE SULLY, Surintendant des Finances. *Diſcours qui a remporté le prix de l'Academie Françoiſe en 1763.* Page 3

ÉLOGE de RENÉ DESCARTES. *Diſcours qui a remporte le prix de l'Académie Françoiſe en 1765.* Page 95

LETTRE de M. de VOLTAIRE à M. THOMAS. Page 220

Extrait des Affiches de Paris, N°. 43. Page 222

FIN de la Table de la ſeconde Partie.